3 1761 08009925 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/opinionschoisies00boul

L1 OTT
2/6

OPINIONS CHOISIES

B1683 Z

MARCEL BOULENGER

Opinions Choisies

184864.
26.10.23

LIBRAIRIE DORBON-AINÉ
53 *ter*, Quai des Grands-Augustins
PARIS

PQ
2603
O75A6
19--

A MON BEL EAST COAST

Mon bel et charmant East Coast, je veux te dédier ces quelques pages.

Qui sait si je les eusse toutes écrites sans toi. Tu as bien des exigences, et tu m'occupes beaucoup. Sous le prétexte que tu es un lévrier splendide, il te faut un entraînement quotidien, sévère et minutieux. Il importe que ta robe fauve luise comme de l'or, que tes muscles soient puissants, énormes, ta poitrine large, et que ta taille demeure d'une sveltesse à humilier les guêpes. Pour cela, un seul moyen : courir sans trêve à côté de ma bicyclette, derrière mon cheval. C'est ta santé, c'est ta force. Mais c'est aussi ton règne, et je suis à tes ordres.

Toutefois, je ne ferai point l'hypocrite ; tu me rends le plus grand service. A cheminer ainsi près de toi, par les champs et sous les futaies silencieuses, je songe à des choses, je médite, comme disent les personnes sérieuses. Quand nous rentrons tous deux, j'ai toujours un article prêt, il ne reste plus qu'à l'écrire. Une fois

sur plusieurs, c'est bientôt fait, pendant que tu dors, toi, mon prince, ton nez effilé posé sur tes longues pattes.

Et puis, je te regarde, et tu m'apprends à mépriser les hommes. Ils sont si révoltants, quand je te les compare !

Tu es noble comme pas un de nos patriciens. Ta race étonne, émeut, se perd dans le temps. Tu comptes plus d'un héros parmi tes ancêtres. Et point de fraude avec toi, tu es contrôlé. On t'a vu naître dans ton chenil, on sait de qui, et tu n'as pas acheté tes papiers d'origine avec une dot. A la bonne heure !

Tu es beau, mais indiscutablement beau, à la façon des athlètes antiques, c'est-à-dire que tu montres des muscles terribles dans un corps fin où la grâce habite, par un miracle. Souple, robuste, léger, tu n'approches pas seulement de la perfection, tu es celle-ci même. On te regarde, et l'on constate qu'elle existe en liberté, loin des musées.

Et il y a aussi ta figure, mon grand. Elle est insolente. Et ton museau de ci-devant qu'un rien dégoute. Il y a tes yeux d'almée, ou scintille le désir et passe la tendresse. Il y a tes hautes pattes que tu déplaces, quand tu marches, comme si tu dansais.....

En outre, tu combats. Loin de vivre oisif et craintif, tu parais dans des épreuves sportives, tu te montres en public, tu oses, tu te compromets. Tu bondis sur le lièvre, ta proie, sans autre souci que de l'atteindre, quand tu t'y briserais !

Avec cela, tu es si doux..... Tu ne fais aucun bruit,

Tu t'étends sur le tapis discrètement, et avec une élégance telle, chien dandy, chien de cour, que l'on s'étonne toujours de ne point te voir un gorgerin d'émail et une perle au col.

Enfin, tu es puéril. Tout t'amuse, l'ombre d'un nuage, un marron qui roule, un oiseau, la fraîcheur, l'herbe mouillée, un cri, le moindre appel....

Mon bel et charmant East Coast, je te dédie ces quelques pages parce que tu es beau, parce que tu es simple, parce que tu es heureux, et parce que je t'aime. Je sais d'ailleurs que tu t'en fiches.

OPINIONS CHOISIES

OPINIONS CHOISIES

LES LYS, LES ROSES ET LE FUMIER

Evidemment, évidemment, c'est très difficile et bien peu flatteur de trouver à redire à l'excellente pièce, *le Lys*, que MM. Pierre Wolff et Gaston Leroux écrivirent un jour avec talent. Evidemment, il y a quelque chose de désobligeant à ne point se montrer partisan résolu de toutes les libertés, de toutes les tolérances. On se sent gauche, dans un tel rôle, on se sent lourd, on se trouve « province », on est bête, on fait le triste effet d'un réactionnaire chagrin ou d'un hobereau stupide.... Hélas !

Au lieu qu'un Parisien averti, par contre, a si bel air et si bonne façon quand il accepte avec tant d'aisance les nouveautés ! Quoi de plus charmant ? Un homme élégant, une femme exquise sont là ;

celui-là marie sa jeune sœur avec un monsieur tout à fait bien ; celle-ci songe à unir son frère à la famille X.. vous savez bien, la grande famille X..., qui est si connue, si honorable à fréquenter, et si titrée. Et l'homme élégant dit à la femme exquise : « Ah ! chère madame, avez-vous vu le *Lys ?* La pièce est émouvante, et la thèse d'une étonnante noblesse : elle ne tend à rien moins qu'à affranchir les jeunes filles qui ne sont point mariées au sortir du couvent, ou plutôt — pardon ! — du lycée, les pauvres, les touchantes jeunes filles qui n'ont pas voulu se soumettre à la règle ignoble de ces plats mariages auxquels nous assistons partout..... »

Or, puisqu'elle est exquise, l'interlocutrice du monsieur très élégant a non seulement la grâce et la beauté, mais encore de l'esprit. C'est une intellectuelle : elle comprend ce qu'on lui dit, elle répond, elle « rend », comme on dit, elle marche. Aussi renchérit-elle sur l'opinion du galant causeur : « Le mariage, déclare-t-elle, tel du moins, qu'on nous l'offre aujourd'hui, est une institution gothique, une barbarie ! Il faut chercher tous les moyens de le modifier, de le rendre acceptable et raffiné ; il faut que ce soit un joug léger, léger, et non plus une chaîne, mais un ruban, une faveur, un fil ; il faudrait, pour le mieux, qu'il n'existât plus.... »

Un rustre malappris qui entend ces discours ingénieux, intervient grossièrement : « Et les enfants ? »

Exclamations, flacon de sel, vapeurs ! « Les enfants ! ! Mais, monsieur, on en fait beaucoup trop d'abord !... » Le fâcheux se dit sans doute tout bas qu'en Allemagne on en fait encore bien davantage : mais là n'est pas la question, et tandis que le lourdaud s'éloigne accablé sous le plus affreux mépris, nos deux dilettantes n'en communient que mieux en pensée. Ils affranchissent tout, suppriment tout, réhabilitent le criminel irresponsable et jusqu'au pauvre assassin, s'envolent vers les cîmes, rebâtissent la société, l'univers, changent les étoiles de place, et si le monsieur très élégant est malin, la dame exquise ne finira point son rêve social, humanitaire et merveilleux ailleurs qu'en une garçonnière qu'il sait bien, dès le lendemain, entre chien et loup.

Eh bien, il faut l'avouer, ces beaux esprits parisiens sont irrésistibles. Et ils ont vraiment bien raison de s'en prendre à nos mariages, trafics de notaires et maquignonnages qui dégoûtent aussitôt qu'on y pense un peu. Et s'il est au monde une cause légitime, et juste, et poignante même, et belle aussi, c'est bien assurément celle de ces pauvres jeunes filles, souvent parmi les plus jolies, les plus sensibles, les plus fines, qu'un mauvais destin condamne à la solitude et à coiffer tristement Ste-Catherine. S'il y a enfin des aventures qui nous émeuvent et nous charment entre toutes, qui nous frappent au plus doux, au plus tendre du cœur, ce sont les radieuses histoires de ces

vierges magnifiquement passionnées, qui abandonnent tout, foyer, société, parents, tout pour un geste d'amour, tout pour suivre au loin, en souriant, celui qu'elles ont choisi, et qu'elles aiment ! Qui de nous ne s'incline sur le passage de ces belles affranchies-là, qui de nous peut-être ne les envie ?

Et cependant....

Et cependant, la pièce de MM. Pierre Wolff et Gaston Leroux, éminente en tant qu'œuvre théâtrale, n'en fut pas moins détestable pour qui songe à sa tendance ! Son exemple fut mauvais, son influence serait exécrable. Loin de battre en brèche le mariage et loin de montrer au public les vices de ce vieux compromis, il faudrait, si nous étions intelligents, proclamer : « O bon public, ô pauvre diable de public, ni toi, ni nous d'ailleurs n'avons encore rien trouvé de mieux, tout de même,que le mariage pour fonder ce qu'on appelle une famille. Or, les familles donnent à l'Etat des petits citoyens obéissants et bien élevés qui consentent à payer leurs impôts, ce qui est utile, et qui consentiront à aller joliment au feu, ce qui sera indispensable, quand nous aurons une guerre, l'année prochaine ou dans deux ans. Ceux qui nous, qui te feront la guerre, ô public épicurien, n'ont aucun goût et point d'esprit. Si tu ne possèdes pas beaucoup d'enfants, et beaucoup de bons soldats qui se connaîtront un foyer à défendre, ô grand serin de public, il te faudra supporter de bien vilaines choses.... »

Voilà ce que nous devrions crier sur tous les théâtres et publier dans tous les livres, si nous étions intelligents, et si nous étions sérieux — si nous étions même solennels.

Mais rien de cela ! Nous sommes des artistes, des esprits qui jouent, des délicats, des psychologues sybarites et des curieux d'amour....

En ce cas, il importe encore bien davantage de défendre envers et contre tout le vieux mariage ! N'y touchons pas, il est sacré pour les amateurs d'âmes ! Que deviendraient en effet les superbes révoltes et les furieux efforts pour conquérir le bonheur d'aimer un amant, si petit à petit la rigueur du mariage s'affaiblissait et tombait à rien ? Que nos chères, que nos adorables rebelles se rappellent l'histoire de ce magnifique et terrible chien de ferme qui, enchaîné, frappait les gens à la fois de terreur et d'admiration ; un jour, tandis qu'il aboyait épouvantablement contre des intrus, sa chaîne se rompit subitement : déconcerté, ahuri et piteux, notre mâtin aussitôt de rentrer la queue basse en sa niche, sous le rire insultant de ceux qu'il menaçait.

Et puis, le mariage est une règle commune, une contrainte universellement admise, une servitude volontaire à laquelle chacun se plie. Il force de nombreuses amours au mystère, à la douleur, à l'héroïsme. Quoi de plus favorables aux tragédies de la passion, à la beauté des actes défendus et des glorieuses folies ?

Le jour que le cloître et ses grilles disparurent de nos mœurs, sinon de notre pays, un grave attentat fut déjà commis contre les nobles tourmentées et les orages du cœur. N'en souffrons pas un second, en ruinant à présent notre précieux, notre éternel et grand Adversaire, le mariage traditionnel. Les voluptueux ne connaîtront jamais assez de chaînes ni de servitudes : elles sont le sel de la vie. N'oubliez pas l'italienne qui disait en mangeant une glace : « Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! » Cette simple *donna* était un profond philosophe. Au nom de la Beauté, conservons pieusement cette antique habitude de nous marier pour toujours et même, comme dit la chanson, pour très longtemps.

Et vous, pauvres petites demoiselles qui épousez mélancoliquement des imbéciles, et vous, béjaunes infortunés qu'on place à de laides héritières, et vous, malheureuses vieilles filles qui aurez souffert toute votre vie en attendant un fiancé chimérique, fortifiez-vous dans l'esprit de sacrifice, et essayez de vous consoler en vous disant : « Nous composons, nous autres, l'obscur terreau et l'humble fumier sur lequel poussent fièrement, pour la joie des yeux et l'honneur des femmes, les lys éclatants, les lys purs, ces vierges fortes qui se donnent à Dieu ou à quelque autre idéal moins difficile, et les admirables et insolentes roses bien épanouies sous le soleil, à savoir les toutes charmantes vierges faibles qui n'auront pu, les délicieuses,

résister à un sourire et à une caresse, mais qui ne semblent si belles et si capiteuses aux hommes qu'en demeurant des exceptions.... »

Il est vrai. Que les vierges affranchies deviennent innombrables et traînent partout, comme les cent mille et trois femmes adultères, et dites si désormais elles vaudront seulement un beau vers ou une belle chevauchée au cœur d'une forêt profonde et nue, qui vous murmure à l'oreille tous les secrets de l'hiver ?

BILLET A CLITANDRE

Mon cher Clitandre, mon agréable et charmant confrère, combien tu me plais, combien je t'admire ! Que ta contenance offre de grâce, dans les salons, et qu'il y a plaisir à te considérer, tandis que Marie-Blanche de Percelys et miss May Flowers, tes héroïnes, tes tendres camarades, t'environnent et te présentent des tasses de thé ! Je te regarde, je m'émerveille, aimable Clitandre, j'examine ton vêtement d'une coupe adorable, tes chaussettes couleur de pierreries, le mouchoir de batiste fine qui fait le fou hors de ta poche, et ces bijoux rares, mais exquis, et ces gants presque clairs que tu oublieras tout à l'heure sur la cheminée, toute ta petite-oie enfin....

Le ravissant personnage que le tien, et quel sensible auteur ! Tu fais des romans où l'on s'aime sans perdre une minute du bonheur d'aimer. Les âmes y sont choisies, les ameublements dignes de pareilles âmes, les jeunes premiers connaisseurs en fait d'art,

et connaisseurs un peu raffinés, je vous prie de le croire, leurs amantes formées par les Grâces, élevées par les Muses, habillées par les Fées, et avec cela héroïquement puériles, génialement naïves, et opiniâtrement primesautières... Comme tout cela est joli, attirant, caressant, Maple, Venise, Florence, rose de Perse et œillet du roi ! Tu joues de ta flûte comme personne, ô Clitandre, et depuis qu'elles t'ont vu, combien sont-elles à n'oser le dire une bonne fois à leurs pauvres mères, ce qui cause leur tourment pendant 300 pages et au delà !

Je te contemple comme un homme de luxe, heureux écrivain né de Benserade et de Vivian Bell. Je t'envie, je voudrais égaler ta réserve si distinguée, et pouvoir me résoudre à tes silences pleins de discrets sous-entendus. Tu sais mieux qu'homme de France et d'Angleterre, saluer avec une muette froideur, remercier par un murmure, ne juger personne — fi donc ! un jugement, quelle goujaterie ! — éviter les impatiences littéraires — peuh ! cela est si rustique !... Mais surtout je m'étonne, ô porte-guitare, d'observer ton invincible répugnance, dès que devant toi quelque croquant se met à parler politique....

Parler politique, Dieux bons ! voilà ce qui révolte, voilà ce qui scandalise et dégoûte ! Parler politique ! Ainsi que M. Homais, sans doute, et que le mastroquet du coin ?... Les seuls termes de député, Parlement, unifié, progressiste ou C. G. T., donnent à

Clitandre le haut-le-cœur. Autant prononcer devant lui de gros mots, il n'en serait pas moins froissé. Un artiste, un dilettante, un amoureux tel que lui ! Prétendre lui faire quitter un instant sa rose de Perse et son œillet du roi !.... Il se défendra fort bien du reste, et se réfugiera derrière ce sophisme courtoisement modeste : « Hélas ! ma faible voix ne servirait de rien.... »

Mais si, Clitandre, elle servirait ! Il n'y a pas en ce monde un seul effort perdu, non, pas un seul, fût-ce le plus chétif. Fais donner tes pipeaux, mon petit-maître : ils sonneront et résonneront très bien derrière les grandes orgues de Maurice Barrès, le délicieux violon d'Anatole France, ou même le redoutable trombone d'Octave Mirbeau.

Tu es patriote, n'est-ce pas ? Oui, bien entendu, puisque tu aimes le goût, l'atticisme, la grâce, la générosité, la délicatesse. C'est en France, en France seulement qu'on trouve tout cela, tu le sais bien. Donc tu aimes profondément ton pays, où fleurissent avec tant d'éclat les arts et l'esprit, et tu veux qu'il se porte très bien. En ce cas, mets la main à la pâte, mon garçon, et pousse à la roue du côté que tu crois le bon. Et pour commencer, méfie-toi — entre nous — des sans-patrie.... D'ailleurs, méfie-toi de tout, et tâche d'être un sage. Si même tu crois qu'il faille commettre des folies pour cela, courage, ô poète, courage !

Ne crains pas trop de te salir les mains. On ne te prie pas de soutenir des campagnes électorales, bien que là encore, il y ait la manière.... On souhaite, sans plus, que bravement, dans tes poèmes, tu guides les hommes vers telle ou telle opinion, qui te semble — du moins aujourd'hui — virile et noble, hardie et utile ; ou que sournoisement, et par des voies connues de toi seul, tu y amènes les femmes : c'est ton affaire, justement.... On voudrait que, romancier, tu ne fisses plus semblant d'ignorer que la politique existe, cette politique à laquelle tous tes personnages, dans la réalité, ne cesseraient de penser, cette politique qui bouleverse ta chère province d'un bout de l'année à l'autre bout, cette politique qui sous une forme ou sous une autre, nous divise tous, et trouble tout, se cache partout, influence tout, depuis les élections académiques jusqu'à l'avis de maints critiques dont tu as si grand'peur. Allons, sois franc, tu sais fort bien que je n'exagère pas. Dès lors, n'est-ce pas absurde, un romancier — songe à ce mot, un romancier ! — qui accepte la fiction d'omettre absolument la politique ?.... Je connais ta réponse, prudent joueur de flûte : on ne prendrait pas tes romans dans les grandes revues... Allons donc ! Pendant deux ou trois ans peut-être ; mais tiens le coup, et tu verras si, la quatrième année, on ne te couvre pas d'or. Ce n'est qu'une mode à lancer : la belle affaire, pour un dameret comme toi !

Et que te demande-t-on, après tout ? De suivre le grand exemple que t'ont laissé Victor Hugo, Lamartine, Paul-Louis Courier, Benjamin Constant, et l'immortel vicomte de Chateaubriand, et tant d'autres. C'est te mettre en bonne compagnie, peut-être. Stendhal, Balzac, ont-ils boudé les partis ? Musset lui-même, le lyrique Musset s'est-il désintéressé des affaires de son pays ?

Tu te figures que c'est inélégant, la politique ? Lord Byron, ce dandy, n'était point de ton avis, lorsqu'il s'en fut mourir pour une idée sur une plage d'Orient. Rastignac non plus ne jugeait pas ainsi, ni les galants princes italiens du Risorgimento, ni les muscadins du boulevard de Gand, ni les marquis de boudoir qui vécurent la nuit du 10 août, après s'en être allé tomber en foule dans l'Amérique, sous Lafayette, pour inaugurer la liberté naissante....

Tu ne plairas pas moins aux dames pour avoir fait, avec esprit, si tu le veux, avec insolence, si tu en as le goût, avec succès, si tu as la veine, mais en tout cas courageusement, ton devoir de rebelle, ou ton service de loyaliste. Il y a des contacts déplaisants qu'il faut affronter ? Tu n'as qu'à garder tes gants....

Tiens, don Juan lui-même — ton maître ! — avait son avis sur la question sociale. Dans Molière, il dit au pauvre en lui donnant un louis d'or : « Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité.... » Et dans

Dorimon, en 1639, il répond à son valet Briguelle qui gémit de quitter père et mère :

« *Ah ! grossier, tes parents sont par toute la terre,*
En Allemagne, en Flandre, en France, en Angleterre,
Même dans la Turquie et dedans le Japon..... »

Ce sont là des opinions qui sont depuis lors entrées dans le commerce, et se trouvent aujourd'hui pourries. Mais sous le Grand Roi, elles avaient bonne grâce. Et je ne sache pas que don Juan eût manqué d'allure, ni de ce ton qui peut séduire.

Imite-le, aimable Clitandre, et cesse parfois de soupirer : il faut nous dire aussi ton sentiment sur les choses de ce temps. Nous en sommes très curieux. Et puis, en somme, c'est ton métier.

LA DOULEUR PUBLIQUE

On parle toujours de progrès. Il ne se passe point de semaine que l'on ne nous invente quelque machine nouvelle, quelque moyen jusqu'ici inconnu d'augmenter notre confortable, quelque ingénieux poste administratif auquel nul ne songeait, quelque impôt plus joli qui nous manquait encore. On travaille à notre bonheur avec une merveilleuse application. Mais on n'améliore guère les mœurs publiques, et nous sommes, en vérité, sur ce point-là, d'une sauvagerie tout à fait humiliante.

Ainsi, qu'y a-t-il de plus choquant que tout ce qui suit chez nous la mort, enterrements, deuils, visites de condoléances, billets de faire part, et autres coutumes singulières et pénibles,encore que respectables. Nous en agissons en ces tristes circonstances tout à fait comme des hommes du moyen-âge, des Barbares vaniteux ou des nègres d'Afrique.

Le deuil, d'abord ! Quelle exagération, quelle mas-

carade d'un goût plus que douteux, si l'on n'est pas réellement affecté par la disparition de celui que l'on a perdu ! Et, si l'on en souffre en réalité, quel manque de pudeur, de dignité ! Ecrire ainsi sur son chapeau au moyen de cet horrible crêpe : « Regardez, regardez tous comme j'ai du chagrin !.... » Est-ce une attitude bien convenable, vraiment, pour qui se sent l'âme en détresse et le cœur brisé ?

Et les enterrements ! Quelles indécentes cérémonies ! Assurément, l'apparat des messes funèbres, les chants, les graves paroles de l'officiant, tout cela émeut, touche, invite au souvenir, à la peine, au respect. Que l'on s'en tienne là, et le plus délicat ne saurait rien reprendre à ces pompes traditionnelles, qui ne vont ni sans bienséance, ni sans beauté.

Mais après l'absoute, qu'arrive-t-il ? Le défilé, l'horrible défilé des indifférents qui, grossièrement mêlés aux vrais amis, s'en viennent, en faisant une odieuse grimace d'apitoiement, serrer la main des malheureux patients, des malheureux torturés, dont les pauvres larmes sont offertes en spectacle, les sanglots écoutés, guettés... Au cimetière, l'importune théorie se forme de nouveau, défile encore... Et, sitôt que tout est terminé, écoutez les propos qui s'échangent : « Avez-vous vu le père ?... Oh ! pour moi, le frère était plus frappé, je vous assure... Le fils, lui, faisait peine, il était blanc, et il sanglotait.... » On parle du

spectacle, quoi ! On le juge et on l'apprécie. C'est monstrueux.

Et puis, qu'est-ce que tous ces parents obscurs, qui fondent comme des corbeaux sur les maisons en deuil, et prennent alors la place des meilleurs amis, des amis de vingt ans, des amis de toujours ? Et, qu'est-ce que ces communiqués absurdes par lesquels quarante arrière-cousins de province vous font part de la mort d'un parent qu'ils connaissaient à peine ? N'avez-vous jamais reçu de ces papiers encadrés de noir où la famille n'avait pas craint de mentionner, en toutes lettres, après les *oncles*, *neveux*, *nièces*, *cousins*, etc., les *cousins à la mode de Bretagne ?...* Il faudrait éviter un certain comique, tout de même, quand il s'agit d'une lettre de deuil.

Mais enfin, l'on pourra répondre, et avec raison certes, que ce sont là des usages séculaires, et par conséquent vénérables. Sans aucun doute. De quelle meilleure manière, en outre, témoigner sa déférence envers autrui, sinon par quelque démarche courtoise, telle que de se rendre aux enterrements qui le touchent. Et si l'on s'y rend par courtoisie, n'est-il pas juste que l'on souhaite d'y être vu ? Donc, admettons le défilé funèbre. Soit. D'un autre côté, il faut bien envoyer des faire-part, et comment choisir parmi le peuple des cousins ? Le mort ne s'en soucie guère, et l'on fâcherait les vivants. En effet... Quant à la tradition des vêtements de deuil, elle remonte aux temps

pré-homériques. D'accord... Bref, il n'y a qu'à se soumettre à ces coutumes universellement acceptées ? Bien entendu !

Passons donc condamnation sur les enterrements pour ainsi dire privés. C'est affaire de goût que de s'y bien conduire. M. le maire de Collobrières, près de Toulon, a donné, le 17 février 1910, une leçon de tenue à toute la France, en publiant dans sa commune l'arrêté suivant : « Considérant... que l'habitude prise par des groupes de femmes de stationner sur le passage d'un enterrement, comme pour un spectacle de réjouissance ou de fête, constitue un spectacle inconvenant,... arrête : il est désormais interdit de stationner, en groupes, sur le passage d'un cortège funèbre. » A la bonne heure !

Seulement lorsque dans les enterrements de notabilités, dans les enterrements dont nous dirons qu'ils sont publics, on entend des messieurs prononcer au cimetière d'étranges discours, malgré la pluie, le vent ou le froid, malgré le ridicule, il faut bien l'avouer, de ces voix grêles ou nasillardes troublant si mal à propos le silence des tombes ; lorsque des photographes sont là, objectifs en main, pour clicher la scène que les magazines reproduiront par milliers, livrant brutalement à la curiosité publique la douleur d'une épouse ou d'un fils — ah ! ce ne sont plus des traditions augustes ni d'antiques usages qui justifient ces vilaines mœurs, toutes modernes, cette fois, nées d'hier, et nées à

Chicago peut-être, chez les parvenus et les marchands de porcs, mais bien déplacées et bien hideuses chez nous, Latins élégants et Français pleins de tact !

Un enterrement représenté au cinématographe ! Les larmes d'un fils reproduites dans un périodique à gros tirage ! Feu Behanzin lui-même, quand il régnait, eût-il toléré ces scandales chez lui ? Et pourtant, nous avons vu cela tout récemment, hélas ! à Paris même.

Et l'indiscrétion des journaux, quoi de plus déplacé ?... Non qu'il ne faille publier des articles sur nos morts illustres : au contraire, on ne leur rendra jamais assez d'honneurs. Quand un grand poète ou un grand comédien viennent à disparaître, tous les journaux de Paris devraient pendant deux jours être entièrement consacrés à rappeler et à glorifier l'œuvre de l'un, et tous les théâtres devraient un soir faire relâche en souvenir de l'autre. Mais que des journalistes rendent compte de l'enterrement sensationnel comme d'une journée de courses, qu'ils notent l'attitude ou les propos de ceux que le deuil atteint atrocement — certes, ces journalistes ont bien raison de s'y efforcer, et avec talent, puisque c'est leur métier, comme les journaux n'ont pas tort de publier ces informations, vu que l'actualité l'exige ; toutefois, il est fâcheux qu'en l'état présent de nos mœurs, la bienséance ne puisse, devant la mort, l'emporter sur l'actualité.

La bienséance, d'ailleurs, qui s'en soucie ? S'agit-il d'honorer un mort, on ne cherchera pas à prononcer l'éloge simple, noble, précis, ému, sans éloquence, sans fracas, ni fatras, qui convient. Bien loin de là, le moindre reporter se croit tenu de faire du style devant le pauvre cercueil, et de lancer à tous les échos sa triviale oraison funèbre. Dans les lettres de condoléances, d'autre part, vous savez les fades et sanglotants lieux communs dont, au moindre deuil, on est offensé....

Trop de larmes, trop de larmes ! La France s'attendrit excessivement. Un peu plus de retenue siérait à la douleur publique : elle ne nous en toucherait que davantage.

Cependant, il y a une mesure à garder, c'est certain. Chamfort conte qu'une jeune veuve étonna jadis et la cour et la ville par les marques incroyables de son chagrin. Elle voulait mourir, s'écriait-elle, ou s'ensevelir au couvent. Un bon abbé de ses amis s'en fut, peu de jours après, visiter cette malheureuse. Il la trouva qui jouait aux cartes, chez elle, avec un joli cavalier, devant un souper servi.

« — Ah ! que voulez-vous ! fit la dame en riant, que voulez-vous, monsieur l'abbé ! J'ai joué ma douleur contre monsieur, et je l'ai perdue !.... »

Assurément, tant de légèreté ne vaut rien... Mais trop de lourdeur ne vaut pas grand chose non plus. Cela ne trompe personne. Et cela n'émeut pas.

A PROPOS DE BIGOTES

Parlons des bigotes et de la bigoterie. Ou plutôt, parlons du cléricalisme et de l'anticléricalisme, c'est bien plus simple.

Nulle autre question ne revient plus souvent dans notre pays, et elle durera longtemps encore. Tantôt une loi récente ou quelque incident la font passer à l'état de crise ; tantôt un livre, une pièce, une interview, un article ou une période électorale la raniment et la précisent. Un jour, une nouvelle œuvre de Jules Renard, *la Bigote*, réveilla le curé qui dort. Disputons un peu là-dessus, le sujet en vaut la peine.

Entendons bien toutefois que ce n'est point la pièce même de Jules Renard qui se trouve en cause. Ce serait par pure satisfaction personnelle que l'on saisirait seulement au passage l'occasion de nommer, une fois de plus, Jules Renard l'un des princes de notre littérature contemporaine. Mais il ne s'agit pas de critique dramatique. *La Bigote* remit face à face,

encore un coup, les cléricaux et les anticléricaux. Cela donne à réfléchir : et nous prenons cette liberté.

Etre ce qu'on appelle « clérical », — nous n'écrivons pas « religieux » — on a beau sourire ou froncer le sourcil, selon l'humeur dont on se trouve, être « clérical », cela ne laisse pas de sembler, en somme, séduisant. Car ce que l'on nomme ainsi par à peu près, ne croyez pas que ce soit précisément un ami des prêtres. Non, du tout, et l'on songerait plutôt, dès qu'on prononce ce mot sans trop y insister, à une sorte d'homme de goût, paisible, discret, poli, très attaché aux traditions, qui sait apprécier un joli portail d'église, s'il a des lettres, et dînera volontiers avec l'évêque, pour peu que celui-ci l'invite. Pour le distrait, pour l'indifférent, un clérical n'est pas plus méchant que cela.

Mais appuyez-vous sur le mot, le détachez-vous d'une certaine façon plus agressive ou plus sentencieuse ? Alors, voici la politique. Ici, nous nous récusons. Pour être justes, ceux qui n'aiment point les cléricaux leur pardonnent peut-être un peu, parce que ceux-ci sont en général bons patriotes ; et d'autre part, ceux qui les aiment consentiront sans doute à reconnaître que Pie X est un pape à coup sûr vénérable, mais bien entreprenant. D'ailleurs, qui est juste ? Personne. Et tant mieux, car l'injustice est le sel de la vie.

Si nous passons à la vie quotidienne, à la vie de

société, ah ! cette fois, le ton change, et nous trouvons que M. Lepic a très raison parfois.... Nous ne savons pas bien ce qui se passe au village. Mais dans la société riche, ou presque riche, il y a des hommes et des femmes, surtout des femmes, qui sont d'un orgueil et d'une sottise presque invraisemblables. Ou plutôt, ce n'est pas tant sottise, qu'étroitesse d'idées, entêtement pusillanime, manque d'information, obstination d'aveugle. Elles ne lisent pas, ne questionnent pas, ne s'éclairent pas, ne s'inquiètent pas, croient que le monde est borné aux cinquante personnes qu'elles fréquentent, et pour un peu, ne sauraient même pas si Gambetta est mort, ou demanderaient si l'on peut saluer ou non Mme de Païva.

Ces têtes d'une nullité qui effraie, ces cervelles qui n'ont jamais réfléchi, ni comparé, ni rien appris, ces crânes de mannequins se montrent avec cela d'une vanité, d'une suffisance, d'une arrogance ! Elles jugent, elles prononcent sans appel : « Ceci est bien, ceci est mal. » Nobles pensées, formulées en une seconde, et allez donc ! Les plus belles intelligences, les plus nobles et délicates consciences mettront deux jours à se former une opinion sur un fait ou sur une personne, que ces femmes incultes règlent, elles, à l'instant même. Aussi va-t-il de soi que ces étourdies, ivres d'orgueil et de certitude, n'éprouvent jamais l'ombre d'un doute et ne contrôlent rien : de là à accueillir les plus atroces calomnies sans sourciller et

sans le moindre scrupule, de là à s'en faire l'écho, il n'y a qu'un pas ; elles n'hésitent guère, vous pensez bien.

Ajoutons que les femmes — et certains hommes — dont il est question ne répugnent pas trop le plus souvent, à s'avilir devant l'argent. Les question d'héritage ou de dot les jettent hors d'elles-mêmes. On a cité de ces mères capables de marier sciemment leurs filles à des tuberculeux, à des alcooliques ou à des fous, s'ils ont des millions. Elles s'illusionnent, elles se disent : « Mais non, il n'est pas malade, ce n'est pas héréditaire, il guérira. » Cela est admis, béni par l'église, c'est le « beau mariage »....

Or ces femmes et ces hommes se rencontrent volontiers, et souvent, dans ce qu'on nomme la bonne société, bien cléricale. Oui, sans doute, M. Lepic sans doute... Mais est-ce parce qu'elle est cléricale, ou parce qu'elle est riche depuis quelque temps, et corrompue par deux ou trois générations d'orgueil bourgeois et la bêtise particulière aux désœuvrés ? Il serait bien extraordinaire, vraiment, que les prêtres chargés d'enseigner l'humilité, l'indulgence, la charité et le détachement des richesses, y parvinssent aussi mal !

Vous croyez certainement que c'est la bigoterie qui rend certaines personnes si orgueilleuses, si niaisement satisfaites d'elles et des leurs, et qui les irrite à ce point envers l'imperfection d'autrui ? Que non

pas ! c'est parce qu'elles ont de vilaines âmes, parce qu'elles sont nées pourvues d'une plate et pauvre nature, parce qu'elles n'ont pas eu la santé, la générosité, la beauté qu'il fallait pour monter d'un degré. Et elles se sont jetées dans la bigoterie par paresse de cœur et débilité d'esprit.

Et si l'on supposait que les prêtres, du moins les plus intelligents d'entre eux, souffrent infiniment de voir ainsi venir à eux tant d'esprits mesquins et de caractères bas ? Pourquoi non, après tout....

Pour modifier son caractère, si peu que ce soit, pour atténuer seulement les ressauts, les caprices, les furies, les veuleries et les vilenies de la bête que nous portons en nous, il faut un effort inouï d'intelligence. Les sottes ne peuvent ni ne pourront jamais s'améliorer. Or si la vraie et pure croyante mérite tout le respect d'un sage, vous savez bien par contre que ce qu'on nomme une bigote, c'est la niaiserie même. N'attendez donc pas qu'elle comprenne rien de délicat et d'élevé. N'espérez pas qu'elle changera, fût-ce d'un quart de nuance.

Retirez à votre femme son curé, monsieur Lepic, et elle n'en sera pas plus fine. Ce qu'il fallait, c'était ne pas épouser Mme Lepic. Laissez-lui donc son directeur, cela n'y fera, comme on dit, ni chaud ni froid.

SOUVENIRS DE COLLÈGE

A Mgr. Turinaz. — A Mgr. Aulard

Je me féliciterai tout d'abord qu'il me soit permis de vous restituer enfin vos titres de courtoisie. Jusqu'à ces dernières années, quiconque se disait le déférent ami des lois, ne se fût jamais avisé de vous appeler, ni l'un, ni l'autre, « monseigneur ». Avant la séparation, qu'étiez-vous, en effet, sinon deux fonctionnaires, éminents à coup sûr et considérables, mais enfin fonctionnaires, ni plus, ni moins : et, comme tels, l'Etat devait seulement vous donner du « monsieur ». Il n'y aurait, avouons-le, ni élégance, ni dignité, à ce que la République seigneurisât inopinément et par son bon plaisir l'un des siens. Il eût donc semblé factieux de vous rendre en ce temps-là quelque honneur spécial, que l'on eût jugé sans faute tendancieux : aussi m'en fussé-je bien gardé.

Mais il n'en va plus de même aujourd'hui. La loi

de séparation a fait de vous deux simples citoyens. Vous ne représentez plus officiellement, vous, monseigneur Turinaz, l'église catholique dans le diocèse de Nancy, ni vous, monseigneur Aulard, l'église jacobine dans le diocèse de la Sorbonne, puisqu'il n'existe plus d'églises au regard de l'Etat, qui désormais les ignore, et n'accrédite auprès de lui nul de leurs dignitaires. Par conséquent, on ne risque maintenant en aucune manière de froisser les gouvernants, ni de donner l'éveil au législateur en vous appelant de la façon qui nous convient. Rien ne s'oppose à ce que dans le privé, pour témoigner de mon respect, et par un procédé de haute amabilité, je vous applique la dénomination attachée jadis à l'épiscopat. Cela n'a plus la moindre importance. « Monseigneur » ne peut prétendre dorénavant annoncer une fonction. Mais on y reconnaît une politesse, licite à présent. Vous souffrirez que je vous la fasse.

Quant aux raisons qui m'auront poussé à vous choisir dans le haut clergé de nos deux églises, de préférence à tant d'autres prélats non moins connus, elles sont toutes à votre grand honneur. Ne passez-vous point, l'un et l'autre, pour les plus notoires, les plus fameux, nous dirions presque les plus populaires parmi nos souverains directeurs de conscience ? Est-il un seul historien de la Révolution, un seul auteur de manuel scolaire, un seul membre d'une société savante, un seul candidat au doctorat, ou

même à la licence, au diplôme de l'Ecole des Chartes et voire au baccalauréat, qui ne songe à vous avec un superstitieux effroi, monseigneur Aulard ? Vous régnez en maître sur l'époque révolutionnaire et sur ses innombrables colonies. Vous y prononcez sans appel touchant le schisme et l'orthodoxie. Vous y êtes le souverain pasteur des âmes, et les journalistes du boulevard eux-mêmes ont fini par se soumettre à vous. On dit que chaque matin ils assiègent votre porte pour implorer des interviews : mais ce n'est peut-être là qu'un trait de la Légende dorée qui — déjà ! — s'est attachée à votre nom.

Pour vous, monseigneur Turinaz, chacun sait avec quelle fougue et quelle énergie vous avez toujours mené le combat. Un soir, modeste fusilier — hélas ! de réserve — à Nancy, il me fut à moi-même donné de voir des manifestants gesticuler et pousser des cris affreux sous les fenêtres du palais épiscopal que vous occupiez alors sur la place Stanislas. Palsambleu, monseigneur, la magnifique sérénade ! Les gaillards n'y allaient pas sans entrain. C'est à ces clameurs que la gloire se connaît. La vôtre rayonnait en ce soir de bataille. Il m'en souvient si bien encore, que je cite fort naturellement l'archevêque de Nancy dès que je cherche quelque exemple illustre dans la prélature. Les réservistes sont ainsi : ils rappellent jusqu'à la lassitude ce qu'ils ont vu durant leurs campagnes.

***

Or, il semble que l'on se soit extraordinairement agité, cette année, dans les deux églises, la laïque et la religieuse, où font si justement autorité Vos Grandeurs. Quelle terrible bataille à propos de quelques petits bouquins destinés aux écoles primaires ! Que de discours et d'arguments redoutables pour une question de principes !... Mais, mon Dieu, cela n'a presque pas d'importance, un livre de classe. Quand ils seraient plus ou moins bien faits, plus ou moins impartiaux ! Il faut songer à la façon dont seize élèves sur vingt les lisent, leurs manuels scolaires. Ce n'est pas cela qui les intéresse, mais les billes, le football, ou les romans, ou le café-concert — et puis les opinions du papa.

On n'y songe pas assez, au papa. Mais il est là, chaque soir, devant l'enfant ou le petit jeune homme ; il apparaît au dîner, sous la lampe, séduisant, prestigieux, émouvant, quand il exprime ses idées, révolutionnaires ou traditionnelles, peu importe. Tout l'amour filial des gosses émerveillés pèse sur leurs esprits, dans les minutes augustes où le père se fâche à propos de l'impôt sur le revenu, qu'il soit pour ou qu'il soit contre, ou au sujet de la peine de mort, ou que sais-je !....

Parfois aussi, c'est le contraire qui se produit. L'enfant est né révolté, il a eu la chance de venir au monde avec un esprit assez curieux, assez généreux et assez hardi pour se sentir malgré lui indépendant, et bientôt rebelle : et alors le père ne peut rien exprimer qui ne soit aussitôt pesé, critiqué, rejeté. La rancune contre tels ou tels châtiments antérieurs, s'en vient fortifier la résistance dans ces petites cervelles. Et voilà où se livrent de beaux combats intellectuels dans ces jeunes têtes, à la bonne heure !

Puis, il y a les cousins rivaux, l'oncle adoré ou détesté qui professe des opinions subversives. On s'en va-t-en guerre chaque dimanche soir, lorsqu'on se rend chez la grand'mère ou la grand'tante pour le dîner de famille... Ah ! comparés à ces conflits-là, à ces débats de pensée, si âprement et passionnément secondés par les mouvements du cœur et de la sensibilité, que deviennent les pauvres, maigres et sèches idées proposées par le maître en classe — et d'abord on ne l'écoute pas, le maître, en classe, voilà ce que tout le monde oublie, — ou bien offertes au regard languissant de l'élève dans le livre scolaire — car, à moins qu'il ne s'agisse d'une histoire de bataille ou d'un trait de mœurs, l'enfant ne lit son manuel d'étude qu'en pensant à toute autre chose, il faut avouer cela aussi.

Il faut tout avouer, il faut être franc. On discute à la Chambre et dans les journaux, comme si les

ouvrages destinés aux gamins des écoles ou des lycées devaient produire sur eux un effet immense et définitif, comme s'ils les lisaient scrupuleusement, en prenant des notes et en méditant, et comme si la parole des maîtres était capable de bouleverser à tout jamais ces consciences puériles.

Il en serait ainsi, oui, si les élèves se montraient attentifs, soumis, diligents et remplis de bonne volonté sur les bancs de l'école ou du collège. Dans les discussions de pédagogie, il y a toujours une sorte de convention que l'on respecte : on affecte de se figurer que l'écolier est, en principe, un bon élève, et non seulement un bon élève, mais encore un élève zélé, sérieux, bienveillant pour la parole du maître, et sage enfin comme une image, ou plutôt comme sur une image d'Epinal.

Mais c'est tout le contraire qui arrive. Le bon élève est exceptionnel, et ne représente qu'une infime minorité. En réalité, les enfants ne pensent, n'aspirent qu'à s'amuser et qu'à s'évader de la classe. Ils rêvent tant qu'ils peuvent, les pauvres petits, ils se livrent à de folles et admirables débauches d'imagination, pendant que le maître les entretient là-bas, dans sa chaire, de choses vagues et pour eux sans nul intérêt. Dans ces conditions, en quoi importent-ils, les fades et vains discours du maître touchant la morale, le civisme, Dieu ou les droits de l'homme : si vous croyez que les gosses écoutent tout çà ! Ils y pense-

ront plus tard, dans les parlottes du cabaret ou des cafés d'étudiants. Pour l'instant, ils sont à vingt mille lieues sous les mers avec Jules Verne, dans la pampa avec Gustave Aymard, sur les traces d'Arsène Lupin avec Maurice Leblanc, au square où ils ont une partie de barres qui les attend, face à face avec le camarade exécré auquel ils ont déclaré la vendetta...

***

Je ne puis évoquer sans tendresse les étonnantes songeries de guerre et d'aventures auxquelles je m'abandonnais si doucement pendant les cours de chimie, d'allemand ou de géométrie, quand j'étais au lycée Condorcet. O paix charmante des explications grecques et des leçons d'algèbre ! C'est là que j'ai lu tout Paul Bourget. Jamais, non, jamais je n'y ai rien compris, à l'algèbre. Mais à quatorze ans, je connaissais de bout en bout Alexandre Dumas le père, et Alphonse Daudet, et les Contes de la Mère l'Oie, et Maupassant, et le *Journal des Voyages* tout entier. J'entendis avec transport mon voisin de classe — un « gommeux » — me parler non sans une extrême suffisance, de courses et d'actrices élégantes, cependant qu'un professeur insignifiant te commentait bien inutilement devant nous, harmonieux Virgile ! Et je puis dire que je me mis en selle pour la première fois, tandis qu'on nous dévoilait sans profit tes sonores

beautés, majestueux Bossuet, tant je m'intéressais passionnément alors aux récits hippiques et cynégétiques d'un autre prestigieux camarade qui montait à cheval en ses jours de congé, et qui même, ô griserie, ô délices invraisemblables, avait été parfois, s'il fallait l'en croire, jusqu'à suivre des chasses à courre !

Evidemment, il y a quelque différence entre l'école et le lycée : mais il n'en est guère entre les élèves qui les fréquentent ; les enfants se ressemblent, et tous, sans distinction, ou presque, songent à s'amuser, d'abord. La classe, voilà bien le dernier de leurs soucis ; tout ce que l'on peut y dire, ou lire dans les manuels d'étude, autant en emporte le vent !

Dans ces conditions, qu'un livre soit plus ou moins adroitement rédigé, ou un maître plus ou moins partial, bah ! l'affaire n'a pas tant de gravité... Il ne faut pas trop se frapper. Il n'y a pas de quoi.

Toutefois, vous tenez, vous aimez à vous frapper, monseigneur Turinaz et monseigneur Aulard. Il y a la « question de principe », et cela, c'est terriblement grave !.... Oui, sans doute aucun. Mais il y a aussi les gens d'esprit. Il y a les gens conciliants, paisibles, justes, et qui préfèrent la paix à la guerre... Ou bien alors tout aura donc étonnamment changé.

Car enfin — si l'on m'excuse de citer encore des souvenirs personnels, — rien n'était, je le jure, plus impartial que nos cours d'histoire, au lycée. Ceci remonte — quelle tristesse ! — à quelque vingt ans.

A travers les randonnées accomplies sur les traces de Bas-de-Cuir, derrière le feutre à plume de d'Artagnan, le casque colonial de Tartarin, les enfants du capitaine Grant, le chariot de la reine Mab, et même — c'est une confession — le fiacre de Mme Bovary ; dominant l'entretien toujours si savoureux de mon voisin de gauche, le « gommeux », et de mon voisin de droite, le centaure, surpassant même en intérêt les évolutions d'une mouche vagabonde ou le joli travail si patiemment accompli par un canif dans le bois d'un pupitre, la voix lointaine de mes professeurs d'histoire m'est quelquefois parvenue. Pourvu qu'ils ne parlassent ni de traités, ni de diplomatie, pourvu qu'ils eussent narré des campagnes ou décrit la vie passée, je les écoutais par moments, et j'allais même, ne sachant plus que dessiner sur mon cahier de cours, jusqu'à prendre une ou deux notes.

Or, de quelle prudence, de quelle indomptable modération, de quelle furieuse équité ne témoignaient-ils pas, les braves gens ! Sincèrement, il me serait bien impossible de déclarer : « Celui-ci était un défenseur de la Révolution, cet autre un avocat de l'Eglise. » Le clérical parlait avec une héroïque impassibilité du Comité de Salut public ; l'anticlérical s'exprimait sans que bronchât un muscle de son visage, touchant les guerres de religion ou la croisade des Albigeois. Leurs commentaires se déroulaient, polis, habiles, dépourvus de toute âpreté, et comme

passés par un filtre. Je défie de me contredire quiconque fit ses études, il y a vingt ans, au lycée Condorcet : l'instruction que l'on y donnait était parfaitement neutre. Pendant quelque temps, vers la date où l'on fêtait le centenaire de la Révolution, un tel idéal d'enseignement fut atteint dans un lycée parisien. Soutiendra-t-on sans cesse que cela est impossible ?

J'entends bien, les professeurs de nos lycées et collèges ont eu loisir de méditer, d'apprendre à raisonner plus délicatement que les maîtres de nos écoles primaires. Ceux-ci, moins instruits, moins raffinés, se trouvent aussi moins bien préparés à goûter le charme presque sensuel de l'équité et les exquises voluptés de la conciliation.

Eh bien, soit, persuadons d'abord les maîtres d'écoles — des deux écoles — que la civilisation commence où s'arrête le parti pris, l'intolérance et les haines éternelles... Pour mieux les en convaincre et d'abord prêcher d'exemple, peut-être vous faudrait-il avant tout adoucir un peu vos âmes irritées et vos mandements redoutables, monseigneur Aulard et monseigneur Turinaz. Daignez songer davantage aux innombrables mauvais élèves, aux distraits, aux dissipés, que ni maîtres, ni livres, quels qu'ils soient, n'impressionnent guère. Loin de vous battre, comme au moyen-âge, pour un principe, travaillez d'accord — vous en serez quitte pour ne pas l'avouer — en

vue des solutions pratiques. Et puisse la mansuétude illuminer également et agréablement, dans l'avenir, Vos deux souriantes Grandeurs.

UNE FAÇON D'ÉCRIRE L'HISTOIRE

Le mot « un historien » a beaucoup de prestige. On entend généralement par là quelque puits de science, comme on dit, doublé d'un homme outrageusement laborieux. Quant à l'impartialité de l'historien, il est admis qu'elle est farouche.

Fort bien. Seulement cette définition, ainsi que tant d'autres, apparaît au moindre examen comme enfantine, primaire, grandement fausse, d'ailleurs, et même assez ridicule. C'est une définition pour le petit Larousse, ou pour l'alphabet, à la lettre H.

Il y a trente-six façons d'écrire l'histoire, et bien de la variété parmi les historiens. Voulez-vous des noms propres ? Mais non ! impossible, chacun crierait à la calomnie. Qui ne sait qu'on ne peut se montrer « précis » dès qu'on a la plume en main ? Mettons honnêtement des pseudonymes : on les percera sans peine.

Et tout d'abord, voici Brutus, « l'historien de

gauche ». C'est lui-même qui a l'aplomb de se nommer ainsi, en toutes lettres. Que l'on juge d'après cela son impartialité ! Celui-là travaille seize heures par jour. C'est un saint laïque, et qui veut être obligatoire. Il s'est fixé dans la vie deux buts : démontrer péremptoirement, à l'aide de documents inédits, que la Terreur et la Commune sont les deux plus grandes dates de l'histoire de France, et faire réformer l'orthographe. Brutus se croit bien vu en haut lieu. Pourtant il ne l'est plus tant qu'il pense. Mais laissons-le publier, sur chaque évènement, la moitié des textes.

L'autre moitié sera pour Basile, l'historien de droite, qui ne travaille pas tout à fait autant que Brutus, parce qu'il dîne davantage en ville, mais qui n'est pas, en revanche, moins obstiné, puisqu'il veut à toute force prouver que jamais l'Etat ne put vivre sans l'Eglise. Seulement Basile, lui, ne s'intitule pas publiquement historien de droite. Il se décerne seulement l'épithète de « savant intègre ». Qu'il le soit tant qu'il veut !

Il y a encore Simon, le parasite, qui ramasse les restes, vit de la desserte, pond des études d'après les livres des autres, et des articles sur des articles. Il se fait ainsi des relations, dans le passé ; dans le présent, on le remercie beaucoup, ce qui lui donne l'occasion d'aller corner des cartes : toute sa vie !

N'oublions pas enfin Trimalchion, le goinfre. Pour ce dernier, tous les sujets sont bons. Il est établi dans

l'histoire comme un cosaque au cabaret. Il touche à tout, avale tout, fourre au hasard sa main dans tout — et quelle main ! Puis, tous les deux mois, Trimalchion nous jette au nez un volume à peine bâclé.

Et tant d'autres, et tant d'autres !...

Alors, si l'on accorde qu'il existe, non pas une, grâce au ciel ! mais bien cent méthodes pour écrire l'histoire, il faut confesser que celle dont use, par exemple, M. Abel Hermant est savoureuse d'abord, puis légitime, ingénieuse, exacte et fort utile, et qu'on lui doit marquer sa place, dans notre littérature, au rang des excellents mémorialistes français.

On sait quel est son système. Sous le titre général de *Mémoires pour servir à l'histoire de la société*, il a entrepris de publier une série d'ouvrages, qui, tout en étant des œuvres d'imagination, ne peuvent cependant point passer pour des romans. On en reconnaît en effet presque tous les personnages, assez exagérés seulement, ou plutôt définis et expliqués à l'excès, d'un dessin plus appuyé enfin, plus énergique et plus achevé que dans la réalité. Ce sont des personnages perfectionnés. Et les aventures elles-mêmes rappellent des faits contemporains et notoires. Ajoutons qu'il y a toutefois, de ci, de là, certains types créés de toutes pièces, et telles ou telles intrigues inventées de bout en bout. Bref, c'est un romancier qui écrit allégoriquement la chronique des mœurs, ou bien, si l'on préfère, un historien qui fait un peu

fantaisie. Quoi qu'il en soit, quiconque voudra plus tard retracer notre société contemporaine, sera forcé de recourir au répertoire d'Abel Hermant, ainsi que l'on recourt à celui de Bayle, dès qu'il s'agit de la littérature du dix-septième siècle, ou bien à celui de Vasari pour la peinture de la Renaissance italienne. Il ne manque au *Corpus* d'Abel Hermant qu'une table. Souhaitons qu'un jeune chartiste nous l'établisse bientôt.

On a beaucoup boudé au sujet des *Mémoires pour servir à l'histoire de la société*. On a parlé de romans à clef. L'étrange pudeur !... Et tout d'abord, un auteur n'écrit pas — comme l'a fait M. Abel Hermant — neuf « romans à clé ». Il en compose *un*, par hasard, dans une intention de malice ou de scandale. Mais lorsqu'il en publie neuf de suite, c'est donc une méthode à laquelle il s'est soumis. Si « roman à clef » il y a, on y doit désormais reconnaître un genre littéraire, dont on traitera fort gravement dans vingt ans, et que mit en œuvre, au début du vingtième siècle, un remarquable et très pur écrivain.

Puis, qu'est-ce que cela signifie donc après tout, cette expression-là : un roman à clé ? Et pourquoi cet air cafard et vertueusement indigné, sitôt qu'on la prononce ? Un auteur chargé de tous les crimes littéraires (fautes de français, lâches éloges, réclame payée, vile camaraderie, manque de conscience artis-

tique, hâte paresseuse, etc.), passera pour un saint parce qu'il préfèrera paraphraser toute sa vie la *Civilité sensible et honnête*, plutôt que d'écrire un de ces terribles livres à clé ; cependant qu'un esprit élégant et châtié va se voir honni pour avoir trop bien peint ceux qui s'étaient mis sous ses yeux ? Parfait... Mais alors condamnez les *Rois en exil* et le *Nabab*, livres à clé ; condamnez *Madame Bovary* ; condamnez *le Rouge et le Noir*, *Adolphe*, les *Lettres persanes* et les *Précieuses ridicules*, condamnez le chef-d'œuvre éternel de la prose française, *les Caractères* de La Bruyère... Brûlez-nous donc tous ces ouvrages-là, en l'honneur d'une furieuse délicatesse, qui ne vous permet pas plus de tolérer la simple vue d'un roman à clé, que Cathos ni Madelon ne pouvaient supporter la pensée choquante à l'excès, il faut en convenir, d'un homme vraiment nu !

On a dit que rien ne manquait de vie, d'harmonie et d'ordre, comme ces récits faits d'anecdotes collées les unes à la suite des autres.... Mais pardon ! ce qui justement en fait l'unité secrète, c'est que toutes ces historiettes, tantôt comiques, tantôt tragiques, tantôt les deux à la fois, furent vécues dans le même temps, par des êtres appartenant à la même société, la nôtre. Or, cette impression-là, nous ne pouvons encore la ressentir. Perçoit-on jamais le « goût » de son époque ? Les hommes du Second Empire comprirent-

ils, par exemple, qu'il y eut un style, un mobilier Napoléon III, et des façons de comprendre et d'éprouver à la Morny ou à la Haussmann ? Les romantiques surent-ils à aucun moment ce qu'était en réalité le ton romantique ? Et nous-mêmes, est-ce que nous devinons seulement ce que cela représente et en quoi cela consiste au juste, le « genre 1900 » ? Patience... nous le préciserons plus tard — et sans doute en relisant la série des *Mémoires pour servir à l'histoire de la société*. Niera-t-on que les *Satires* de Boileau, les *Pamphlets* de Courier, les notes éparses des *Promenades dans Rome* de Stendhal, ou les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan, ne forment autant de livres vivants, palpitants même, et bien liés ? Sur le titre de chacun d'eux on peut inscrire une date : cela vaut bien la trame souvent fragile d'un conte.

Prenez l'un des derniers livres d'Abel Hermant, les *Confidences d'une biche*. Par le seul fait que celui-ci a trait au Second Empire et dépeint des mœurs démodées, nous en sentons déjà mieux la chaîne et l'harmonie. C'est que l'allure de ce temps-là nous est plus perceptible. Nous comprenons, nous voyons clair, le recul est suffisant. Les grands portraits en pied brossés dans ce livre, Sainte-Beuve, Emile de Girardin, le prince Napoléon, le prince d'Orange, le duc de Morny, les petits médaillons et croquis jetés ça et là, Baudelaire, Théophile Gautier, Mgr Bauer, le général de Galliffet, la revue de 1868, les émeutes de Lyon,

etc., — autant de personnages et de scènes déjà historiques... Les autres volumes ne se trouvent pas moins vivants que ces *Confidences d'une biche* : seulement, ils n'ont trait qu'à nous, et nous ne sommes pas encore de l'histoire : chaque chose vient en son temps.

Pourtant, objectera-t-on encore, M. Abel Hermant s'est montré tout particulièrement spirituel dans ces *Confidences d'une biche*. Le chapitre intitulé Caliban... Sans doute. Mais quoi ! libre à lui, en somme. Il écrit l'histoire en se jouant. Qu'il se débrouille avec M. Aulard ! C'est son affaire.

LA VIE HEUREUSE

Il est une sorte de clichés que l'on pourrait appeler du second degré. Entendez par là ceux qui expriment exactement le contraire de ce que pense le premier venu. Et ne croyez ces gros jugements ni moins hâtifs, ni mieux nuancés que les autres : non, ce sont les opinions du second venu, voilà tout. Autant devrait en emporter le vent.

Au sujet du passé, voici l'un de ces clichés de la deuxième manière : « Où sont les neiges d'antan ? s'écrie-t-on en gouaillant. Et les grâces d'antan, et les élégances, et l'esprit de jadis, et les jolies façons ?.... Ah ! fariboles, illusions, niaiseries que tout cela ! Chaque siècle a pensé qu'il était vulgaire et plat, comparé à ceux qui l'avaient précédé. Rien ne change, et la vie autrefois ne coulait ni plus séduisante, certes, ni plus aimable que la nôtre. »

Puis, notre second venu, qui a vu, je suppose, quelque Exposition du Costume, ajoute : « Regardez

ces robes de femmes. Assurément les étoffes chatoient. Mais quelle rusticité dans les dessous ! Ces corsages en brocart sont doublés de toile à sacs. Le corset à busc de fer mettait nos grand'mères au supplice. Si l'on ajoute qu'elles avaient une hygiène inquiétante et ne se lavaient pas, on aura peine à nous faire croire que ces ribaudes, minaudières et beaux esprits, crasseuses et fardées, aient jamais valu nos contemporaines.... » Etc., etc. Je fais grâce du couplet sur le froid dans les appartements et la lenteur des communications, comme de quelques autres rengaines encore. M. René Fauchois les tient à notre disposition.

Voici bien de la pédanterie. On compare *ex cathedra*, on déduit, on raisonne, on craint comme le feu de paraître regretter — vieille romance ! — les mœurs des anciens âges. Et l'on oublie seulement de sentir. On ne songe pas que nos pères avaient des sens aussi pour jouir, et non pas uniquement pour souffrir. On frémit en imaginant le froid qu'ils devaient éprouver dans ces grandes pièces privées de calorifères, et l'on néglige le plaisir qu'ils pouvaient avoir à loger en un château nageant sur l'eau comme un cygne, ou bien dans un bel hôtel où ils tendaient avec aisance leurs jarrets engaînés de soie fine. On ne parle que de tubs, de bains et d'antisepsie, au lieu de décrire l'attrait délicat de l'ancienne politesse, la joie de vivre moins fébrilement que nous, le réconfort de boire du lait sans eau et du vin sans poison, ou l'incomparable

satisfaction de n'être encore tyrannisé que par deux cents princes, et non, comme aujourd'hui, par cinq cent mille goujats.

Nous faisons bien les fiers avec nos prétendus raffinements !... Mais croyez-vous que nos pères ne se trouvaient pas heureux, et même ivres de bonheur et d'orgueil ? Un jeune colonel galopant à Eylau, à Wagram, sentait passer un souffle d'épopée dans la crinière de son casque : il savait qu'il faisait de l'histoire, et se cambrait glorieusement sur sa selle. Et pareillement, le penseur romantique ne doutait point de bouleverser l'univers au gré de son âme orageuse. Et de même encore l'honnête homme, du temps que la France était la « grande nation », se félicitait de compter parmi le peuple le plus poli, le mieux ordonné, le plus fort et le plus fin du monde : il en tirait vanité, au boudoir non moins qu'à Fontenoy.

Nos aïeux s'enorgueillirent du rôle qu'ils ont tenu par le monde. La vie leur sembla bonne et charmante. Et, de fait, elle l'était. Ils eurent un peu froid l'hiver : mais supposons-les moins frileux que nous. Ils furent assez malpropres, d'accord. Mais quoi ! ils n'en souffraient pas, et tout est là. Et puis, en vérité, ils ne pouvaient se laver moins que les jeunes Français, nos contemporains, ne se lavent eux-mêmes pendant deux grandes années dans les casernes. Un marquis de Versailles ne fut jamais plus sale qu'un de nos

troupiers : vous voyez donc bien que c'est supportable. S'évanouit-on, a-t-on des vapeurs quand on rencontre un soldat ? Et encore celui-ci n'a-t-il ni la poudre à la maréchale, ni la bergamote ou l'iris du régent, ni les parfums des îles.

Pourquoi n'eût-on point vécu délicieusement quand on avait les yeux charmés sans trêve par les villes pleines de jardins, les campagnes plus ombreuses, les habits moins uniformes et moins tristes ? S'imagine-t-on que les hommes, alors, ne s'en avisaient guère, sous prétexte que ce fût la coutume, et va-t-on croire que personne ne remarquait le bon air d'une maison, ou les sourires d'un parterre, que nul enfin ne regardait son voisin ? Allons donc ! Il y a des plaisirs auxquels peut-être on prend à peine garde, mais qui sans cesse répétés, font une vie heureuse. Le peuple qui vit à Naples ne se soucie plus de contempler son golfe : mais il l'éprouve ; il ne respire plus la brise qui s'est traînée sur tous les orangers de Sorrente et d'Amalfi : elle lui a pénétré jusqu'au cœur. Les Français de jadis eurent bien sujet d'être sensibles, en vérité, à la séduction des lieux et aux flatteries des choses. Ils naissaient plus jeunes que nous, et vivaient un peu ivres.

Il y eut, en 1909, aux Arts décoratifs, une Exposition du Costume, hélas ! persuasive entre toutes. Certes, oui, ce fut une volupté continuelle que de se caresser le regard, où que l'on se trouvât, à ces tons clairs et

délicats. Le moindre greluchon, la plus humble fillette portaient du mauve ou du blanc de perle, du puce et du caca-dauphin. L'indienne elle-même de la Manon des rues, ou la ratine du croquant voulaient être feuille-morte, ou noisette, ou gris tendre, ou mille-fleurs, ou suavement chinées. Un enchantement, alors, qu'une rue, qu'une cohue ! Il n'y avait que Géronte qui s'habillât de noir, comme un croque-mort. Aujourd'hui que Géronte est roi, tout le monde a pris le deuil.

Il fallut aller voir, aux Arts décoratifs, ces robes à paniers, ces corsages qui semblaient brodés pour de grandes guêpes d'or, et ces habits assortis avec tant de hardiesse et de bonheur. De quel air un galant ne devait-il pas manier sa canne, quand il portait ces couleurs-là, pour déclarer en riant à Mme de Merteuil : « J'adore de passion, ma chère, les mines de lendemain !.... » Ce sont des jeux auxquels nous ne jouons plus, au fond de nos automobiles.

Nous ne savons plus que courir comme des possédés. Allait-on si brutalement vite dans cette chaise de poste qui fut exposée là aussi, parmi les vitrines pleines de jupes à paillettes, de voiles, de chapeaux, de gilets, de lorgnons, d'éventails, de souliers et de bijoux ? Non pas, on y voyageait doucement et moelleusement ; on y dormait, on y rêvait, on y aimait sans doute. Suspendue par d'immenses ressorts et des courroies de cuir entre

ses quatre grandes roues, imaginez une nacelle, un berceau : nul cahot, fût-ce en traversant des fondrières, n'y pouvait être ressenti. Deux bons chevaux attelés à cette boîte à poupées, un adroit postillon, — comme celui qui se trouvait dans la même Exposition, près de l'entrée — et les voyageurs allaient sans fin et fort commodément, dans leur écrin roulant. Le pis qui leur pût arriver, c'était une aventure... La jolie chose que de n'avoir pas vécu dans nos fourmilières d'aujourd'hui !

Il n'y eut, dans cette Exposition du Costume, qu'une seule étoffe très laide, très prétentieuse et très ridicule. Ce fut celle d'un gilet. Il appartint à M. de Robespierre. Que l'on se figure un gilet édifiant, à formules et à personnages civiques. Rien de plus fâcheux. Cela semblait fait pour 1920... Mais M. de Robespierre n'était point partisan de la vie heureuse.

LES GROS MOTS

Qui ne s'est parfois bien diverti à voir le Bourgeois Gentilhomme au restaurant ? C'est un spectacle délicieux. Il est entré là d'un air maussade, puisque, même pour lui, c'est la tradition. Quiconque arriverait tout souriant au cabaret semblerait un parvenu naïf qui n'a jamais rien vu : et le Bourgeois Gentilhomme tient à être pris pour.... mais pour un gentilhomme, justement.

Le voilà donc assis. Il va maintenant commander son repas avec une négligence visible, et qui deviendra même laborieuse quand il s'agira de choisir le vin. Car notre Bourgeois Gentilhomme aura également peur, en effet, de dépenser trop d'argent et de ne pas sembler bien capable aux yeux du sommelier. Enfin, le pauvre homme trouvera un compromis : il se fera servir un petit médoc pas cher, mais, afin de paraître un client difficile, vous aller voir sa grimace à la première gorgée. Il haussera discrètement l'épaule. S'il

est avec un ami, il dira d'un ton excédé : « Commandons autre chose, mon cher, ce vin n'est pas buvable », et il attendra, patiemment d'ailleurs, que l'ami proteste et refuse. Or, notez bien que, chez M. Jourdain, le vin qu'on met sur sa table n'est qu'une piquette nauséeuse et bleue. Cet homme si délicat au cabaret boit toute l'année du vinaigre en son logis.

Et le repas entier va se passer ainsi. Mme Jourdain ne gâte pas son époux : beurre indiscret et viandes fatiguées, légumes éventés et sauces indécises, voici son ordinaire. Mais dès qu'il est au restaurant, il faut l'entendre ! Ce ne sont qu'assiettes pleines repoussées avec mépris, plats qu'on remporte, et le maître d'hôtel mandé à chaque instant : Brillat-Savarin, Lucullus.

Pareillement, avez-vous observé des rustauds en voyage, à l'hôtel ? Rien de plus mélancolique. Ils contrefont les dégoûtés. Tel d'entre eux qui porte un vieux gilet de flanelle et des chaussettes de deux jours, s'approche avec une exquise appréhension du lit où il va se coucher, et de la toilette dont il usera pourtant bien peu le lendemain matin : si tout cela, grand Dieu ! allait n'être pas irréprochablement propre !

Cette autre dame, aux cheveux douteux, passe un ongle terne et mauve, sinon noir, sur la commode et la cheminée, et malheur à l'hôtelier s'il se trouve là le moindre grain de poussière !

Un troisième se plaint du personnel : il traite du haut en bas la bonne ou le valet de chambre, il leur

parle comme ferait un gars de ferme à ses oies. Toutefois, monsieur veut des égards, monsieur juge que les domestiques sont mal embouchés.

Un pareil abus, un illogisme si flagrant froissent l'homme de goût, n'est-il pas vrai ? On se demande de quel droit, en somme, certaines gens qui, en leur privé, vivent grossièrement, sujets qu'on les voit à la crasse et aux mauvaises façons, de quel étrange droit ces gens se réclament donc pour imiter en public les plus susceptibles d'entre les susceptibles touchant la propreté, la politesse et le raffinement. A la maison, Gros-Pierre ou Mathurin ; en public, Pétrone ou M. de Lauzun. Seulement, c'est forcément Pétrone en chienlit, et M. de Lauzun au théâtre de Brive-la-Gaillarde. Quelle mascarade ! Cela déplaît, n'est-ce pas ? autant qu'il est possible, et avec préméditation.

Or, les singuliers mécontents qui, une fois, se sont ligués contre les gros mots, me rappellent ces Pétrone à la manque et ces Lauzun à gants de filoselle. Il paraît qu'à Rome un congrès s'est tenu dans l'intention de réprimer les crudités de langage : et voici que, chez nous, quelques renchéris parlent de suivre ce bel exemple....

Oh ! là, là !... (comme ceux-ci doivent dire, car *Oh ! là, là !* n'est pas un gros mot)... que de pudeur, mesdames, et que d'histoires, messieurs !... Comment donc, parce qu'une charmante femme vous aura peut-être répondu : « Monsieur, vous me rasez un

peu... », ou bien parce qu'un homme, ô agréable personne, aura lancé devant vous quelque mot épique au cours d'une scène peut-être effroyable : à cause, dis-je, de ces peccadilles, vous vous détournez avec un dédain courroucé, ma chère, et vous prenez cet air pincé, mon camarade ?

Eh ! mais avant de montrer ces rigueurs, avez-vous bien songé, madame, et vous, monsieur, au langage courant dont vous vous servez ? Il est simplement ignoble, souffrez qu'on vous l'apprenne. Que vous apparteniez à la meilleure société ou à la moins choisie, que vous soyez duchesse ou mercière, rond-de-cuir ou colonel, vous parlez avec une vulgarité qui étonne. Il y a même dans le très beau monde une volonté manifeste de mal s'exprimer. On ne veut pas se montrer « poseur », car c'est très mal vu. Pour ne point sembler tel, il ne faut jamais être remarqué : et bien parler, construire ses phrases, les conduire jusqu'au bout, les enchaîner, user d'un certain nombre de mots qui n'appartiennent pas au bavardage commun, c'est se faire écouter, c'est être remarqué, donc poseur... Abomination !

Ecoutez un peu causer entre eux les gens du monde, et du meilleur, ou, si vous préférez, ceux de la plèbe la plus mêlée — il n'y a aucune différence dans les termes et à peine une légère dans l'intonation. Les uns et les autres disent à l'envi, et sans aucun remords, sans même se douter que cela pue le ruisseau : « *Je*

m'en rappelle, je lui ai causé, venez me causer un peu, je voudrais qu'il serait, je sais pas, j'entends pas, j'y crois pas, en cas qu'il veuille, pour de vrai, pour sûr, je pars à la mer, je pars à Cannes... » Et combien d'autres trivialités !

Ils prononcent *quéqu'un, quéqu'chose, è se figure, è s'imagine, quéqu'part, su'l'dos, su'l'trottoir, dan' une boite, qu'il soille, qu'il voille, j'ui ai dit,* et bientôt sans doute *j'y ai dit.*

Vous méprisez, marquise, votre concierge qui parle du *colidor* et du *cintième* étage ; mais vous ne craignez pas, vous, de déclarer que telle ou telle de vos amies est d'une *esquise* bonté ; vous vous proposez d'acheter à l'exposition canine un *leuvrier*, et non un lévrier ; et votre petit-neveu ne s'appelle pas René, mais *Réné.*

Et quel embarras pour exprimer votre pensée, même dans ce français d'office ! Entrez dans un thé, à l'heure où l'on goûte, et prêtez l'oreille. Pas une phrase achevée, rien que des lambeaux incorrects, et dès que l'idée à traduire est un peu longue, c'est un ânonnement, une recherche éperdue de mots qui n'arrivent pas, ce sont des onomatopées puériles, des *euh !* des *vous comprenez*, des *vous savez*, et ce perpétuel *n'est-ce-pas* qui revient sans cesse... Un vrai gazouillis d'école primaire.

On avouera qu'il est plaisant, et même assez burlesque, de voir notre société, où si peu d'individus consentent encore à parler avec un peu de soin, faire

la bégueule ou l'effarouchée devant les gros mots.

Et d'abord, on a bientôt fait de condamner cela en bloc, « les gros mots ». Qu'est-ce donc au juste, un gros mot ? Il y en a de toutes sortes. Vous en trouverez d'ignobles, d'ineptes, qu'on évite malgré soi ; vous en entendrez d'autres qui ne sont que canailles, que voyous, dont le pittoresque peut séduire, et qui ne vont ni sans panache, ni même sans grâce.

L'argot, ou plutôt les argots, sont des manifestations spontanées, imprévues et charmantes de la langue française. C'est du sang jeune et nouveau qu'on infuse à notre vieux langage. L'argot des rues est souvent drôle ; celui des sports est magnifique, et, ajoutons-le, nécessaire. Le sport étant né depuis cinquante ans, a créé son dialecte de toutes pièces, il n'en pouvait être autrement. Ne craignons nullement de parler argot : là n'est jamais la grossièreté, là n'est jamais l'inélégance.

Où commence le mauvais ton, c'est à la faute de grammaire, à l'humble, commune et vulgaire faute de syntaxe, que commettent également le snob et l'épicier, la femme-cochère et la belle madame. Les raffinées du temps où l'on causait, les du Deffand, les Sévigné mêmes, ne redoutaient guère le mot cru ; mais en revanche elles ignoraient le solécisme. Et c'est bien cela qui est joli.

Sacrez tout votre soûl, messieurs, si cela vous apaise, mais de grâce, ne dites plus : *Je m'en rappelle*

et *je pars à Nice*. Laissez passer tous les gros mots, s'ils vous sont agréables, mais fuyez les expressions telles que : *Quoique ça, je n'irai pas*. Prononcez bien, corrigez-vous d'un certain ton affreux et rustique, prétendu « à la bonne franquette », cela vaudra mieux que de faire la petite bouche devant des mots que vous croyez abjects. Les phrases sont abjectes, et non point les mots.

Qu'une jolie femme s'écrie : « Zut ! », et même bien davantage, parce qu'en se rhabillant elle aura cassé son lacet de corset, ou qu'elle n'arrive pas à piquer une épingle à chapeau. Mais qu'elle ne bafouille pas pour nous raconter la moindre histoire.

Qu'elle nous murmure en souriant : « Un Tel ?.... Ah ! si tu savais, mon chéri, comme je m'en fous ! » Mais qu'elle se garde d'ajouter : « Je ne lui ai seulement jamais causé.... » Et il lui sera pardonné de nous avoir menti, puisqu'un mensonge fait avec goût nous donne déjà moins de chagrin.

LA PROSE EXQUISE

M. Gustave Lanson a publié un excellent livre, un livre utile, un livre qui nous intéresse tous, l'*Art de la Prose.*

Dans l'antiquité, n'importe quel citoyen, pour infime qu'il fût, se voyait tenu de savoir parler en public, afin de pouvoir défendre non seulement sa vie, mais encore sa position sociale et parfois sa fortune ; pour les mêmes raisons, au temps des guerres de religion, par exemple, un honnête homme était obligé de connaître l'escrime. Or, aujourd'hui, nous devons tous être en état d'écrire quelques pages, soit un rapport officiel, soit une lettre ingénieuse et persuasive, soit un article de journal, soit un livre. Il n'y a pas de Parisien, j'entends un peu connu ou souhaitant de l'être qui ne se soit trouvé contraint par cette affreuse nécessité.

Seulement, le fâcheux, c'est que non contents d'écrire parce que le destin nous y force, nous éditons en outre des livres parce que cela nous amuse, et pour donner à notre prochain l'impression que nous

sommes pourvus d'une âme distinguée et d'un joli talent, l'impression que nous sentons le fin bien des choses, que nous « vibrons », que nous sommes artistes : aussi une prétention intolérable s'est-elle peu à peu glissée dans notre style. Nous « faisons de l'art » devant notre bureau, nous rougirions de paraître bourgeois. Nous employons des adjectifs de luxe, nous méprisons la syntaxe ordinaire, la grammaire de ménage.

Enfin, dans la rue et partout, nous nous habillons à l'anglaise, correctement et convenablement ; mais dès que nous prenons la plume, nous portons le cheveu long et le feutre de Montmartre, accoutrement bien vulgaire ! Et comme avec cela on ne nous fait plus apprendre nos humanités au collège, comme nous ne savons plus rien, sinon la chimie, la mécanique ou la géographie, notre style contemporain mène un étrange carnaval, en vérité : c'est le bourgeois qui se déguise en rapin. Le vilain chienlit ! Des livres comme ceux de M. Gustave Lanson devraient paraître tous les mois, pour nous remettre à l'école et nous apprendre à lire et à écrire.

J'entends bien l'objection, l'éternelle objection : l'on n'apprend point à écrire, vous déclareront les journalistes ou les camelots littéraires, d'un air mystérieusement fin et discrètement attristé. Parbleu ! la grâce ne s'enseigne pas, certes, non plus que le

génie, la verve, le courage ou l'esprit. Mais il y a deux choses, messieurs, que l'on peut nous aider, tous tant que nous sommes, à étudier : la grammaire française d'abord, que nos chauffeurs, au train dont va le monde, connaîtront bientôt mieux que nous ; et ensuite le goût, dont nous manquons d'une façon cruelle, depuis que nous sommes devenus des artistes. Or, nous n'achèterons pas pour trois francs de goût, bien sûr, en prenant le livre de M. Lanson chez notre libraire. Mais pour peu que nous ayons un rien de souplesse et de modestie dans l'esprit, eh bien ! à force de lire des études bien faites sur l'*Art de la Prose*, il arrivera que nous cultiverons en nous un germe de goût ; avec le temps, la graine éclate et la fleur pousse.

***

L'ouvrage de M. Lanson est extrêmement bien fait. Depuis Rabelais, notre premier grand prosateur jusqu'aux plus récents, jusqu'à ce furieux gâte-sauces de Huysmans, et jusqu'à ces funestes marchands d'art qui fondèrent l'Académie Goncourt, notre auteur a cherché à définir la manière de chaque siècle, l'idée qu'à chaque époque les Français se sont faite d'une jolie langue, d'une belle prose, les qualités de l'or qu'ont ciselé les orfèvres littéraires de ces quatre siècles révolus. Rabelais, Montaigne, la phrase du grand siècle, celle du XVIIIe, les formes fixes de la

prose de ces deux périodes, les éléments artistiques de la phrase du XIXe siècle, M. Lanson passe tout cela en revue avec beaucoup de patience, autant de précision qu'on en peut apporter en un travail aussi délicat, aussi complexe et aussi vaste, et ajoutons-le, avec une tendresse exquise pour les grâces et la noblesse de notre chère langue française, parfois même avec volupté. Les barbares s'affineront en lisant M. Gustave Lanson ; et les lettrés, les patriciens sentiront tout de suite que l'on est entre soi, et que l'on cause.

S'il était permis de risquer une critique, légère d'ailleurs, à un livre de ce mérite, on pourrait lui faire un grief de n'être point assez... comment dire ? spécial et technique. Il serait souhaitable qu'un ouvrage de ce genre ne s'attachât qu'aux qualités purement plastiques et musicales de la prose elle-même, et qu'il n'examinât jamais si un morceau (par exemple une « forme fixe », un portrait, un conte) est bien ou mal conçu et composé : ceci en effet pose une autre question, très intéressante, et même capitale, qui a trait à l'*art d'écrire*, mais qui ne touche point du tout, ou qui touche fort indirectement à l'*art de la prose*. L'on aurait aimé que l'auteur ne se fût jamais demandé : « Ceci est-il bon, ceci est-il mauvais ? Est-ce bien écrit ? » Mais au contraire : « Cette phrase, ou cette suite de phrase est-elle belle à lire sur le papier, et belle à entendre ? La musique

en est-elle délicate, et la cadence heureuse, la mesure juste ? »

M. Lanson, notamment quand il parle de Voltaire — et aussi bien, on se l'explique — oublie un peu la matière première, pour ne songer qu'aux grâces de la façon. Le tissu des contes, des traités divers et des lettres que nous laissèrent et le patriarche de Ferney, et en général tous les écrivains du XVIIIe siècle, semble assez pauvre, ténu et médiocrement brodé : c'est de la toile de Jouy, de l'indienne à quelques sous le mètre. De bonnes couturières vous font avec cela des merveilles, sans doute : mais ce n'était point aux couturières qu'avait affaire M. Lanson, c'était plutôt aux ouvriers tisseurs.

***

Il y aurait lieu, aujourd'hui, de publier un livre composé presque sur le modèle des grammaires, touchant le son et la qualité de la langue française. Au lieu de poser des règles, basées sur l'usage, on y donnerait des conseils autorisés par l'expérience, et appuyés par des exemples. Mais ces conseils seraient précis. On les tirerait surtout de Chateaubriand, de Mme de Sévigné, de Bossuet, comme de cet étonnant dessinateur de phrases, de cet incomparable musicien qui a nom Paul-Louis Courier. Puis l'on dirait aux lecteurs : « Eh bien au-dessus encore de tous ceux-là, il y eut un prosateur qui fut un dieu, le Dieu : c'est

La Bruyère. Apprenez-le par cœur et revenez-y toujours. »

Puis on réhabiliterait les *qui* et les *que*, à présent traqués et poursuivis trop sévèrement. L'on insisterait avant toutes choses sur la nécessité d'enrichir sa syntaxe : car nous qui recherchons à cette heure les solécismes ambitieux et un vocabulaire bariolé, nous qui éprouvons des sensations byzantines et des émotions à faire peur, nous écrivons néanmoins comme des enfants, en phrases monotones d'école primaire, fabriquées à la grosse au moyen du verbe *être* et du verbe *avoir*. Quelle barbarie ! Couvert de verroterie, notre style parle petit-nègre.... Pourquoi les distributeurs de prix littéraires ne remettent-ils point à nos lauréats, en même temps que leurs couronnes en billets de banque, de jolies grammaires bien dorées sur tranches ? Du reste, il en faudrait mettre partout, des grammaires françaises : on en devrait relier à la suite du Bottin, de l'Almanach Hachette et du Gotha.

Une longue étude suffirait seule à analyser point par point le bel ouvrage de M. Gustave Lanson. Nous ne nous proposons que de le signaler. A chaque page, le lecteur amusé s'interrogera, voudra discuter, écoutera en souriant de fines harmonies ou regardera de belles images. C'est un livre vivant.

Que l'auteur me passe une querelle. Il goûte (pages 239 et suivantes) certains mots abstraits, tels que l'*immanence*, l'*énorme palpitation ténébreuse*, les *apla-*

nissements ; je les crois exécrables, propres à gonfler, à boursoufler la phrase, à la rendre péniblement prétentieuse, en même temps qu'à l'affaiblir et qu'à lui retirer le suc, le sang, le nerf. Des exemples, tous pris dans Victor Hugo, ne font que d'affermir en cette opinion : *Les larges aplanissements des flots dans le golfe avaient, ça et là, des soulèvements subits.... C'est l'informe hurlant. C'est l'inarticulé parlé par l'indéfini..* Horrible ! On dirait que cela date d'hier, et qu'on nous a cueilli ça dans un roman d'une dame frénétique. Vivent les termes concrets, au contraire, les termes nets et simples, les jolis mots crus de pur sang français, les mots qui vivent aux champs et sur le port au foin ! Avec eux, on peut tout dire, et non certes sans élégance ! Ils ont de la race et du bouquet.. Les vocables en *ment*, en *tion*, en *isme*, en *phie* et en *logie*, il les faut laisser à M. Homais pour ses vers à la sous-préfète et ses discours électoraux.

Par mémoire et par reconnaissance, rappelons, en terminant ces quelques lignes, l'admirable livre, l'*Esthétique de la Langue Française*, que M. Rémy de Gourmont consacra naguère à des recherches analogues. Et souhaitons que nombre de bons esprits et de lettrés s'appliquent, ainsi que vient de le faire M. Gustave Lanson, à cultiver en nous le peu de goût qui nous reste, et à réveiller nos derniers dédains littéraires. Le beau rêve, si l'on en venait à rire un peu de ces grimauds à l'âme sensible et au langage

trivialement poétique, à moins qu'il ne fût douloureusement intellectuel ! Le beau rêve, si les gens pressés que nous sommes, entendaient tous combien le langage français sonne exquisement juste en ce début, par exemple, d'un pamphlet de Paul-Louis Courier :

On recommande à vos prières le nommé Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière, bien connu dans cette paroisse. Le pauvre homme est en grande peine, ayant eu le malheur d'irriter contre lui tout ce qui s'appelle en France courtisans, serviteurs, flatteurs, adulateurs, complaisants, flagorneurs et autres gens vivant de bassesses et d'intrigues, lesquels sont au nombre, dit-on, de quatre ou cinq cent mille, tous enrégimentés sous diverses enseignes et déterminés à lui faire un mauvais parti ; car ils l'accusent d'avoir dit, en taillant sa vigne, etc.....

Ou bien si chacun sentait quel abîme il se trouve entre cette phrase-ci : « *On a tout dit ; et l'on arrive trop tard depuis plus de soixante-dix siècles qu'il y a des hommes doués de pensée* » — et cette autre, qui est de La Bruyère : « *Tout est dit ; et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent.* »

Un beau rêve, oui ! Mais nous en sommes loin.

JOURNALISTES

Il n'est pas de métier plus méprisé que celui de journaliste. Il n'est même pas d'autre mot que celui-là dans lequel un imbécile sache enfermer à la fois plus de dédain confus et de secrète rancune.

Comme certains autres termes, d'un usage commode et continuel, comme le substantif *rastaquouère*, par exemple, ou l'adjectif *poseur*, il est pourtant bien évident que l'on ne distingue plus très bien au juste ce que signifie cette locution : un journaliste. Mais peu importe, la consigne est de faire la moue et de témoigner d'un affreux écœurement, aussitôt qu'un imprudent a prononcé ce mot fatal sans avoir pris la précaution de baisser au moins les yeux, sinon la voix, et mis en tout cas pudiquement sa main devant sa bouche.

Et ce mépris, et cette rancune sont universels. On les retrouvera dans tous les mondes. Il ne se rencontre ni un financier véreux, ni un liquidateur à la

Robert-Macaire, ni un coulissier guetté par le bagne ni un banquier fuyant vers la frontière, il n'existe ni courtier d'opinions, ni politicaillon d'estaminet, ni snob de tripot, ni saute-ruisseau de magasin, ni sous-fonctionnaire, ni même le dernier des ronds-de-cuir, ni même le plus ahuri de tous les concierges, ni même jusqu'au brave modeste et bon bourgeois de Paris ou de province, il ne vit et ne respire aucun citoyen en France qui ne fronce les sourcils, ne secoue la tête et ne plisse les narines en signe de malaise ou de désapprobation, si l'on ose seulement évoquer devant lui la pensée nauséabonde d'un journaliste !

Hélas ! pourquoi faut-il que les femmes elles-mêmes aient ouvert leurs âmes charmantes à ces noirs sentiments de méfiance et d'animadversion !... Quelle n'est point notre mauvaise fortune, en vérité ! Voici que les quotidiens forment la principale, presque la seule lecture de nos tendres compagnes ; à peine celles-ci ont-elles parcouru nos papiers qu'elles s'en servent pour essayer leurs fers à friser ; la poudre à la maréchale du cabinet de toilette couvre sans cérémonie nos feuilles publiques d'un nuage pâle et parfumé ; le vaporisateur y dépose négligemment sa rosée ; la tasse à thé y laisse des ronds impertinents ; bref, nos belles amies usent des gazettes avec la dernière et la plus affectueuse familiarité ; il leur en coûterait qu'on les en privât — et cependant ces dames réservent au gazetier leurs grimaces les plus hau-

taines, et leurs visages les plus « collection de guerre » !.... Nous ne sommes pas heureux : nous faisons gonfler de dépit les lèvres exquises qui s'ouvrent toutes grandes, au contraire, quand paraissent un Abel Bonnard, un Raynaldo Hahn, un docteur Doyen, un Jules Lemaître ou un prince de Perlinpinpin. A ceux-là les sourires, à ceux-là les roses, à nous les épines !... Au nombre des grâces, il y a donc l'injustice.

Or, si l'on veut bien y réfléchir, cette répugnance est-elle fondée ? Nullement. S'il se trouve, parmi les chroniqueurs et les nouvellistes que nous sommes, tels ou tels bandits, tels ou tels escrocs, tels ou tels maîtres-chanteurs, de même qu'il y a toujours un ou deux fruits pourris dans un panier de pommes, à qui la faute ? A nous ? Allons donc ! Est-ce la faute d'une brigade, si un soldat trahit ? Pour quelques Pomayrols, ira-t-on se rire de tous les poètes, ou pour un Matisse condamner tous les peintres, ou à cause d'un Louis Havet accuser tous les philologues de maussaderie et de rusticité, ou soupçonner tous les pharmaciens de jalousie maladive, de despotisme et de folie érotique, sous prétexte qu'un Parat eut ses coquetteries ?...

Non pas, s'il vous plaît. Il convient de fort bien marquer la différence. Autre chose est la canaille qui rôde aux antichambres des hommes d'affaires, pille les épaves et se nourrit de toutes les miettes qu'on lui

laisse, et autre chose est le peuple immense de ces simples gens qui font de la copie dans les journaux sans y mettre plus de malice que n'en montre la dentellière maniant ses bobines, la paysanne brochant son tricot, ou l'orfèvre à son établi.

A propos des scandales Duez, on a parlé de je ne sais quels louches entremetteurs, receleurs ou autres coquins, et l'on a dit : « C'étaient des journalistes.... » Parbleu ! ils se seront prétendus tels, ou peut-être même tenaient-ils quelque rubrique vague n'importe où. Mais quoi ! Falsacapa se déguisait en moine, et le cordonnier Kœpenick en colonel, afin de mieux duper les gens. Le journalisme est un travesti, un domino bien facile à porter : métier où n'intervient aucun diplôme, ni rien d'officiel, position sociale à la portée du premier venu. C'est comme un titre de noblesse ou la particule : prend ça qui veut. Autour des flaques de vase et des étangs d'eau trouble, il y en aura toujours, parbleu ! de ces pêcheurs à mauvaise mine qui un beau matin s'en iront au poste entre deux gendarmes, et répondront au commissaire : « Je suis journaliste.... » Or, on agirait prudemment en vérifiant cette déclaration, d'abord. Et puis, si le fait est prouvé, nous jettera-t-on sans cesse l'opprobre par la faute de ces gens-là, que nous renions ?... Soit, j'y consens. Seulement, je prétends alors que l'on triche dans tous les cercles, perpétuellement, et que tous ces messieurs s'y volent à l'envi.

Ne le niez point : n'a-t-on pas pincé plus d'un grec au sein des clubs les mieux défendus ?

Rien à répondre à cela, c'est péremptoire, n'est-ce pas ?

Aussi bien, pourquoi lutter ou vouloir persuader qui que ce fût ? On ne se bat pas contre un préjugé, ce serait courir au-devant des moulins. Mais un peu d'étonnement semble du moins permis à constater que parmi les plus intraitables contempteurs du journalisme, deux classes d'hommes — et de femmes — se signalent tout spécialement par leur intransigeante sévérité, comme par leur fierté archaïque et leur morgue à la Saint-Simon. J'ai nommé les snobs, et j'ai nommé les gens de lettres.

***

Les snobs d'abord... Sans doute, il n'y a pas grande clarté de style à se servir d'un mot si fatigué. Ainsi que « journalisme » lui-même, « snob » ne veut plus dire grand'chose d'exact, si jamais ce terme anglais fut bien précis chez nous. Pourtant, c'est à dessein que l'auteur ne veut pas écrire ici « les gens du monde ». Il se peut qu'il s'en trouve certains, dans la masse, qui soient susceptibles de former parfois quelques pensées indépendantes et originales, et voire de juger avec délicatesse. L'auteur n'en a point connu de tels ; il n'a rencontré quelque finesse, quelque générosité et

quelque honnêteté d'esprit que dans les sociétés touchant par quelque point aux professions intellectuelles, barreau, médecine, industrie, politique, sciences ou arts ; il n'a jamais eu l'impression de s'adresser à un être conscient et organisé, à un être humain en un mot, que si celui-ci travaillait au moins quelques heures par jour, et avait quelquefois lu un livre.... Cependant, nous avons scrupule d'imprimer ces mots tout court, « les gens du monde ». Nous supposons qu'il serait injuste de les comprendre tous sous une méchante étiquette. Nous faisons la part du bon Dieu : il peut, il doit y avoir parmi les riches oisifs, dans le monde enfin, quelques cervelles actives, subtiles et libres. Ce n'est qu'un hasard de les y découvrir.

Par « les snobs », en revanche, on entend sans remords tout ce qui se pavane et se guette mutuellement, et s'épie dans tous les salons et les thés de Paris, chez Rumpel, au pesage des hippodromes et sur les terrains de golf ; tout ce qui rampe et tout ce qui baie d'extase aux pieds des millionnaires et des ducs, tout ce qui sourit servilement devant la moindre importation de Londres, tout ce qui somnole et tout ce qui boude dans les grands cercles et les tripots illustres, non moins que dans les fumoirs des gentilhommières, non moins que dans les vieux salons de notre faubourg, non moins que dans les galeries trop claires et trop neuves de notre XVIe arrondisse-

ment. Ce sera tout cela, les snobs, si vous voulez bien.

Or, un « journaliste » représente pour un snob moins que le dernier des voyous tolérés. Il y a même plaisir à contempler quelque jeune et sévère anglomane, ou bien quelque vieux « tire-à-cinq », cependant que ceux-ci profèrent les paroles, ou plutôt — car c'est bien compliqué, des paroles ! — les onomatopées de dégoût inspirées à tout vrai gentleman par cette immonde racaille des journaux.

Vraiment, oui, messieurs, voilà qui est très grand siècle, évidemment ! Un nouvelliste chétif, non plus d'ailleurs qu'un grand écrivain, ne comptaient guère aux yeux d'un assidu de l'Œil-de-Bœuf. La Bruyère était un serviteur, et Bayle une espèce. Un marquis, s'il se fâchait, bâtonnait le manant. Et vous pensez renouer la tradition....

A merveille.... Seulement, il n'y a qu'un point gênant, à savoir, messieurs, que vous manquez de franchise en vous attaquant si fort aux « journaleux », comme vous les appelez. La vérité, c'est que ce sont tous les écrivains, tous les penseurs, tous les intellectuels dont vous avez l'horreur et l'effroi. Car vous n'ignorez pas qu'ils mènent le bon combat, tous, ou presque tous, pour les libertés que vous haïssez, et pour le progrès dans les mœurs, dont vous ne vous souciez pas. Vous savez que, bon gré mal gré, ils poussent la société à changer, à évoluer, ce qui ne vaut rien pour les rentiers endormis que vous êtes.

Vous savez enfin que les intellectuels — ce mot est bien ridicule, mais nous n'avons pas le choix — vous tiennent en piètre estime, et que de plus ils sont vos maîtres, par la plume, par la parole, par le prestige, dans ce Paris où vous ne comptez plus....

Vous savez tout cela... Aussi détestez-vous tout ce qui écrit, tout ce qui s'impose par la grâce ou par le talent. Malheureusement, il y a quelque inconvenance à déclarer qu'on exècre l'intelligence et ses représentants. Cela ne semble guère possible, cela ne se fait point, ce n'est pas comme il faut. Alors, ayant remarqué qu'il se trouve parmi ces représentants une sorte de caste paria, celle des journalistes, vous vous jetez dessus en toute sérénité, vous la vouez sans inquiétude à tous les mépris, puisque du moins l'insulte aux gazetiers est permise.... Noble façon de soulager votre immense rancune ! Est-ce donc là, en vérité, renouer la tradition d'antan ?

La tradition ? Mais on la voit aujourd'hui sens dessus dessous ; car c'est à présent l'écrivain qui porte la canne. Et le marquis n'a qu'à marcher droit.

***

Quant au ton supérieur, négligent et dégagé avec lequel les gens de lettres traitent le journalisme, il faut convenir qu'il peut choquer, et non sans raison, certes ! Quiconque désormais aura fait, comme tout

le monde, son roman, son livre de vers ou sa pièce de théâtre, pensera donc avoir aussitôt acquis le droit d'entendre par « journaliste » un gars sans style et sans culture, un pauvre collectionneur de propos tout faits, qui vous lâche à la hâte, va comme je te pousse, de trente à quarante centimètres de copie par jour dans une gazette ou dans plusieurs ?... En ce qui concernera le romancier, le poète ou le dramaturge, il brochera des histoires interminables et fades où seules les fautes de grammaire viendront apporter quelque imprévu, il interpellera sa maîtresse en vers monotones avec la plus intolérable prétention, ou bien il usera sans répit des plus vieilles ficelles du vaudeville et du mélo — mais peu importe, il sera un artiste, et un artiste exigeant, car il ne se sera point commis dans les feuilles publiques, lui, ou que si cela lui arrive, ce ne sera jamais au moins que pour y placer un conte, quelques strophes ou une lettre d'imprécations contre un critique ! Mais faire des chroniques, des articles, peuh ! besogne inférieure, travail de manœuvres....

Croyez-vous ?... Il nous semble pourtant qu'il faille une plume bien fine pour écrire nettement entre les lignes ce que l'on souhaite d'y faire lire ; une verve inépuisable et beaucoup d'éloquence pour attaquer et défendre utilement qui mérite de l'être ; un tact spécial et le maniement d'une langue étonnamment souple pour rédiger comme il convient un bulletin

politique ; une merveilleuse clarté dans le style et dans la pensée pour rendre intelligibles au gros, au très gros public, des idées compliquées ou des situations embrouillées. Un homme, une fois, se fit un jeu de tout cela : il s'appelait M. de Voltaire. Ce fut un grand journaliste. Est-ce qu'on le méprise ?

Je voudrais que tel ou tel exquis conteur, que tel ou tel esthète impressionnant, essayât seulement de rédiger chaque jour un petit bout d'article, oh ! bien simple, et pareil, je suppose, à ceux que nous donne quotidiennement M. Clément Vautel, dans le *Matin*. Un billet allègre, aisé, que le commissionnaire du coin pût comprendre sans difficulté... Essayez donc, vous, mon cher conteur qui êtes écrivain français, et vous, mon cher esthète qui êtes écrivain éternel et mondial. Tentez l'expérience, il n'en coûte rien — et vous verrez, à votre grande surprise, que c'est un métier aussi, et fort délicat, de faire un méchant papier dans un journal, comme de faire une pendule.

***

Une méthode bien connue de dénigrement consiste à dire : « Oui, d'accord, le journalisme peut être tenu pour un grand art, mais si nous avions vraiment des journalistes ! Il y en eut autrefois.... » Et de citer les Sylvestre de Sacy, les Saint-Marc Girardin, les Prévost-Paradol, les John Lemoine, les Edouard Hervé, les Aurélien Scholl....

Or, il arrive parfois qu'on relise quelques pages de ces grands ancêtres, et, mon Dieu... l'on peut encore supporter la vie, même après cette épreuve. Et puis, le procédé est absurde : en journalisme surtout, les conditions du travail ont changé, non moins que le public ; nous avons les chroniqueurs plus souriants, plus brefs et plus sages qui nous conviennent, et nous ne ferons point si mauvaise figure devant la postérité avec des mémorialistes et des glossateurs comme — je cite au hasard — J. Ernest-Charles, Fernand Vandérem, Alfred Capus, Pierre Mille, Nozière, Albert Flament, Henry Bidou, André Chaumeix, etc... Ils valent certainement bien leurs aînés, et nos journaux témoignent en tous cas d'une ironie vigilante et parfois assez fine. La dernière gazette qui nous reste, le *Journal des Débats*, est même à ce point de vue tout particulièrement savoureuse. L'on ne montra point autant d'esprit public sous Louis-Philippe, ni même ensuite, à beaucoup près.

Les dédaigneux et les dégoûtés objecteront encore : « Un gazetier est forcé de bâcler son ouvrage. Il n'a point assez de temps. Que peut-il faire de propre en quelques heures ?.... » Eh ! ni un sonnet, bien sûr, ni un roman, ni une étude sur les désinences grecques ! Mais pourquoi voulez-vous qu'un bon journaliste bâcle, sous prétexte qu'il travaille vite ? Trousser un article en cent vingt minutes, ce sont les règles de notre jeu : on apprend cela, au prix de grands efforts,

et à la longue. Un excellent ouvrier, dans les verreries de Venise, souffle un vase en quelques instants : ce vase en a-t-il moins de grâce ? Nullement. Au lieu qu'un apprenti s'y reprendra trente fois pour produire un godet pattu dont personne ne voudrait.

Et puis enfin nos détracteurs ajoutent : « Vous êtes forcés à des compromissions, à des complaisances. La direction a ses amis, et fait des affaires.... » Sans doute, mais ici interviennent le tact et la tenue. Dans un journal comme en tout autre lieu, un homme élégant ne se salit jamais les mains — ou du moins il se les lave avec le plus grand soin.

L'action de la presse est efficace et profonde. Un écrivain, maître de sa langue et bon psychologue, ne saura plus noblement employer son talent et sa vie qu'à renseigner son pays, qu'à l'instruire, qu'à le pousser de son mieux vers les plus belles routes : et pour accomplir un si haut devoir, tous les moyens lui seront bons, depuis la vulgarisation extrême et nécessaire jusqu'à la ruse la plus raffinée, depuis les flatteries sournoises jusqu'à l'invective, et, s'il le faut, jusqu'à l'éclat ! Le rôle considérable joué en Allemagne par Maximilien Harden peut encourager ceux qui craignent de déchoir en s'adonnant au journalisme : nul n'a prétendu, j'imagine, que Harden eût desservi ses compatriotes ?

Si nous nous permettons enfin d'écrire en terminant que les meilleurs entre les journalistes sont

pleins de modestie, car ils n'ignorent certes point que de tout ce qu'ils publient autant en emporte le vent, on voudra bien sans doute leur accorder, dans le Temple du Goût, un petit coin. Si la place manque, expulsez plutôt un esthète : il n'a que faire là.

LA SORBONNE ET LA CRISE DU FRANÇAIS

Les deux corps constitués que l'on a le plus de plaisir à dauber, en France, sont assurément l'Académie et la Sorbonne. Non que l'on n'ait abreuvé notre Parlement d'injures et de fiel, lui aussi : mais les railleries contre les sénateurs ou les députés ont toujours quelque chose de cordialement tumultueux et d'irrésistiblement familier, et il s'en faut qu'elles atteignent à la malignité beaucoup plus affinée dont sont chaque jour victimes soit notre Chambre des pairs littéraires — nous avons nommé l'Académie — soit notre Laboratoire national de Salut public — autrement dit la Sorbonne.

Plaisanter à propos des parlementaires, c'est assez drôle parfois, si l'on a du goût et de la fantaisie ; mais cela ne rapporte rien, cela ne fait point une réputation. Au lieu que décocher l'épigramme contre l'Académie ou la Sorbonne, voilà qui vous donne un air de lettré, et même de lettré tout à fait dédaigneux

et las, bien séduisant. On ne songe pas à se refuser cette attitude si avantageuse, parbleu ! Et l'ironie, par conséquent, va son train, quand elle serait la plus grosse, et les assauts se multiplient, fussent-ils les plus vains et les plus mal conduits, et les projets de réforme, même les plus puérils, et les : « Moi, à la place du gouvernement.... » et au besoin : « Moi, à la place du bon Dieu... »

C'est au point qu'à l'instant de formuler le plus timide reproche touchant l'une ou l'autre de ces émouvantes institutions, la plume vous tombe presque des doigts, tant on craint de donner dans l'impertinence imbécile des vaudevillistes ou dans la grossièreté des rapins.

M. Frédéric Loliée, qui n'a peur de rien, vient tout récemment de pointer contre l'Académie, dans un très influent et très grand journal du matin, d'abord un reproche assez redoutable — celui d'être vraiment beaucoup trop riche, de le devenir chaque jour davantage, et de ne pouvoir matériellement faire tout son devoir, faute de temps et de personnel — et ensuite un plan de révolution plutôt inquiétant....

De telles audaces nous font frémir. Néanmoins, il nous faut bien avouer que la Sorbonne, de son côté, éprouve en ce moment les sévérités d'une vive campagne de presse, et qu'une immense quantité de Français, jeunes et vieux, très vivants, très modernes et très cultivés, ne semble guère approuver l'ensei-

gnement qu'on y donne. L'auteur de ces lignes ne se permettrait ni de porter un jugement défavorable sur la précellence des enseignements publics, ni de suspecter la lumineuse intelligence de certains philologues attachés à notre puissant Laboratoire national. Il y aurait là trop de hâte et quelque rébellion. Or, l'on doit à des professeurs illustrés par de longs travaux cette déférence au moins qui consiste à employer beaucoup de temps et un grand nombre de mots pour parler d'eux et de leurs méthodes ; et l'on tient à éviter le mauvais goût de faire le factieux dans un Etat où l'on est étranger. La Sorbonne en effet figure, pour quelques mauvais écoliers dont nous fûmes, comme une manière de pays, ou mieux, de palais défendu : et c'est fort loin de là, hélas ! qu'une fois le bachot passé, nous avons, nous autres cancres, appris notre grammaire française.

Toutefois, l'on est bien forcé d'écrire la vérité. Et la vérité, c'est que présentement nombre de bons esprits commencent à se dégoûter des méthodes allemandes appliquées à l'enseignement des jeunes cerveaux français, ce qui semble le but que s'est proposé la Sorbonne. Des citoyens nullement rétrogrades ni grincheux par principe, se demandent pourtant s'il ne vaudrait pas mieux exiger des licenciés ès-lettres, ainsi qu'on le faisait autrefois, une culture générale assez étendue, susceptible de créer dans les cerveaux cette clarté, cette agilité intellectuelle qui furent jus-

qu'à présent le privilège de notre race, et grâce auxquelles un Français savait naguère conduire un récit, ordonner un discours, formuler une pensée vigoureuse ou fine. On pense mieux, dès qu'on s'exprime bien et avec goût : c'est tout l'art d'écrire. Or l'on n'y songe plus aujourd'hui, à la Sorbonne.Pompier et vieux jeu, la rhétorique ; désuète, la culture de la forme ; rococo, la dévotion à la langue française ; périmé, l'amour d'un style élégant ; et quant aux stylistes, ah ! fi donc ! pour qui prenez-vous ces messieurs !...

Au lieu de ces mérites bons pour nos pauvres pères, les jeunes licenciés ès-lettres acquièrent uniquement un goût maladif pour les collections de fiches. C'est ainsi que l'on travaille à l'Université d'Iéna : donc, tabou, sacré, admirable !.... Et d'année en année, nos professeurs constatent que les Français fraîchement diplômés, et destinés à devenir eux-mêmes professeurs à leur tour, écrivent de plus en plus lourdement, incorrectement, gauchement, confusément, sottement... Tel est le résultat de ce grand et magnanime mépris pour la rhétorique détestée, et pour ce que les érudits et les philologues nomment avec tant de morgue et de haine « la littérature ».

Ce résultat détestable indigne beaucoup de cervelles bien faites. C'est un bruit qui se répand, un orage qui gronde. De toutes parts, on se plaint, l'on se fâche. Des journaux, par ailleurs prudents et déli-

cats, comme les *Débats* et l'*Opinion*, ont constaté le mal et se sont émus... Voilà ce que l'on est bien forcé d'observer, même si l'on ne prend point parti. Voilà la vérité pure, que quiconque a le devoir de montrer nue comme elle est. Nous aurions scrupule à mal parler de la Sorbonne : mais que les licenciés ès-lettres écrivent comme des apprentis et ignorent leur langue, c'est un fait. Or, était-ce prévu, cela, par les philologues de la rue des Ecoles ? L'ont-ils préparée à dessein dans leurs programmes d'études, cette conspiration contre la langue française, et, par suite, contre l'esprit français, dont ils se trouvent devenus aujourd'hui les destructeurs responsables ?

Car il ne faut pas nier non plus qu'il n'y ait une « crise du français », et que bien loin de s'en émouvoir, la Sorbonne ne s'en soucie guère. Le français, cette langue « littéraire », peuh ! quelle baliverne ! Vous ne voudriez pas que des esprits scientifiques, ivres de fiches, eussent l'enfantillage de s'arrêter à de telles fariboles ?

Deux causes principales nous semblent avoir produit cette maladie évidente du français. Et déclarons tout de suite que l'argot et la négligence, qu'on accuse toujours, font moins de mal, en somme, que l'on ne croit. L'argot est pittoresque, au contraire, nerveux, bien fait, jailli de source ; il abrège et colore ; c'est du sang nouveau, puisse-t-il donc s'infuser dans la langue ! Par négligence, d'autre

part, on sabote assurément le langage courant, mais à la bonne franquette, et sans nulle préméditation. Ce n'est pas très, très grave.

Deux autres poisons autrement nocifs ont pourri et ridiculisé notre pauvre langage, à savoir les Goncourt et les Homais, les artistes « indépendants » et les savantasses, les esthètes et les pédants; les prétentieux et les lourdauds : les premiers ayant sur la conscience tous les solécismes d'art que se croient forcés de commettre à présent jusqu'aux moindres reporters, aussitôt que ceux-ci ébauchent seulement deux lignes de description, ou qu'ils s'appliquent un peu ; tandis que nous devons aux seconds ces termes bouffis, raidis, artificiels et hideux, des *céphalalgie* pour *mal de tête*, des *clôturer* pour *clore*, des *émotionner* pour *émouvoir*, des *solutionner* pour *résoudre*, et des *instituteurs*, au lieu de ce vieux terme simple et charmant, les *maîtres d'école*.

On a eu honte de ne point paraître savants, dans un temps où, même en ce qui touche aux belles-lettres, la science était officiellement divinisée : et alors le brave *empailleur* est devenu le navrant *taxidermiste* ; le *haut mal*, qui ne faisait pas trop peur, s'est changé en *épilepsie* ou en *hystéro*-je ne sais quoi, qui sont des maladies affreuses à nommer ; les casseurs de pierre souffraient d'une affection nommée innocemment la *cailloute*, mais ce n'était pas un mot sérieux, et l'on en a fait la *pneumochaliose*.

Et les fleurs, la coque lourde, l'anémone, le passe-velours, le sang de Vénus, la pâquerette, demandez aux fiers botanistes ce qu'ils en ont fait ! Etc... C'est la superstition scientifique qui a causé tous ces malheurs et produit tous ces monstres. Que la Sorbonne porte sa part d'un tel vandalisme, ce sera juste, et très juste.

Comme, d'autre part, elle n'enseigne plus que dédaigneusement et en passant l'art de composer et d'écrire, on oublie peu à peu les ressources délicates et infinies de la syntaxe, on ne connaît plus qu'un ou deux tours de phrase, toujours les mêmes. Le style des jeunes gens instruits, ou prétendus tels, est la monotonie, la lourdeur même, ils ne savent exposer vite et bien, ni expliquer à souhait quoi que ce soit...

La Sorbonne est trop grande dame pour réformer rien de ses habitudes. Elle nie la crise du français, et déteste la littérature. Quand à l'Académie, elle n'irait pas se commettre en de pareilles entreprises, et le goût public n'est point son affaire.

Que faudrait-il donc pour surveiller ce goût public, et lutter en faveur des belles-lettres, contre les pédants à la manière prussienne ? Il manque peut-être, en France, une assemblée d'hommes intelligents, cultivés, lettrés et habitués surtout à convaincre la grande foule des lecteurs de journaux ; bref, il nous manque peut-être — ne riez point, il n'y a pas de quoi — une Académie de journalistes. Que l'on y songe bien, et l'on verra que l'idée est à examiner.

A QUOI POURRAIT SERVIR UNE ACADÉMIE DE JOURNALISTES

Supposons le problème résolu : une Académie de journalistes vient d'être fondée.

L'immense ridicule qu'il y a à mettre debout quoi que ce soit, a été surmonté. Car, n'est-ce pas, avoir l'audace de faire le premier geste ou de dire la première parole qui décideront de la moindre affaire ; trouver en soi, d'autre part, l'insolence de se figurer qu'on va réussir ; et enfin être assez niais, ou assez naïf, assez brutal peut-être, pour ne pas se contenter des braves vieilles choses, imparfaites, mais affinées et polies par l'usage, des bonnes institutions séculaires, exécrables, mais assouplies et embellies à la longue, et devenues si miraculeusement commodes qu'on les croit utiles — voilà bien qui touche en effet au plus extrême ridicule. Cependant, et vaille que vaille, l'on a passé outre.

L'on n'a pas craint non plus de donner à la nation

le plus mauvais exemple en fondant une nouvelle Académie. Et l'on savait cependant à merveille démontrer ainsi aux Français, par le fait même, que ce fût chose non seulement licite, légale, mais encore toute simple et incroyablement facile, de créer chez eux une Académie ; que quiconque le voulait, le pouvait ; qu'un Américain du Sud, moyennant ses capitaux, ou un Australien, ou un habitant de la Terre de Feu, était bien libre de se payer, pour peu qu'elle l'amusât, cette fantaisie ; et qu'en dépit de l'Equipe Goncourt, de l'Académie de la Vie Souriante, du Conservatoire Madame, de l'Institut Fantasio, de la Coopérative *Ma Cousine*, du Salon de Mme de Y., des chocolats poétiques de la duchesse de Ceci, et des dîners hebdomadaires de la vieille fée de Cela, il y avait encore place dans notre pays pour toutes les fondations prétentieuses possibles, et toutes les entreprises imaginables d'autorité littéraire.

On se rendait bien compte également que, si peu ce fût-il, chacune de ces assemblées nouvelles n'était pas sans nuire, en somme, à la grande Académie Française ; qu'il y avait bien là de quoi rire assurément, et hausser avec un juste dédain les épaules, mais que cependant toute Académie récemment inventée affaiblissait forcément le prestige et l'autorité de la fondation Richelieu, autant, ni plus, ni moins, qu'un canal d'irrigation ou de dérivation peut affaiblir le courant d'un beau fleuve — surtout si l'on veut

bien songer que le labeur des Quarante Immortels se trouve au-dessus, non seulement de leurs propres forces, mais encore des forces humaines, vu le travail minutieux et urgent du Dictionnaire, vu l'administration des biens et des domaines, et les lectures interminables, jointes aux longues et délicates méditations que devrait leur imposer l'attribution des prix de vertu et des prix littéraires ; si bien que ces messieurs, surchargés et débordés, renoncent finalement à de si lourdes tâches, ne viennent plus aux séances, ne font nullement avancer le Dictionnaire, laissent saccager Chantilly, et souffrent que les prix soient donnés à la billebaude, ou à la faveur, et principalement de cette dernière façon, puisqu'ils sont soumis à des opinions et à deux ou trois Grands Electeurs souverains ; tout cela, hélas ! dans le moment même que cette imprévoyante Académie Française devient immensément, déraisonnablement, et chaque jour encore un peu plus riche que la veille, de telle sorte qu'elle finit par représenter une proie magnifique, une congrégation miraculeusement opulente, bref une bien jolie communauté à séculariser, au cas où elle se montrerait vraiment par trop indolente ou par trop scandaleuse....

***

Tout ce qui précède, on ne l'ignorait en aucune manière. Et, néanmoins, l'on s'est héroïquement con-

traint à n'en tenir nul compte, et à l'oublier avec une courageuse étourderie, doublée d'un rare égoïsme.

Risquons-nous même jusqu'aux suppositions les plus extraordinaires : l'Académie Française est conquise, persuadée ; elle a compris, admis, ou du moins feint de croire et d'admettre que la nouvelle Académie n'est ni une rivale — comment le pourrait-elle, grands dieux ! — ni davantage une contrefaçon, voire même une caricature, mais que celle-ci souhaite au contraire de se conduire comme une vassale dévouée, fidèle, et tellement modeste, qu'elle hésiterait même à prendre le titre beaucoup plus ambitieux d'alliée.

Mieux encore, allons plus loin, et atteignons cette fois aux limites extrêmes de la vraisemblance : figurons-nous hardiment qu'on s'est mis d'accord, oui, parfaitement et unanimement d'accord dans tous les principaux journaux de Paris et de la province, pour désigner par un referendum, comme membres de la nouvelle Académie, quarante journalistes de profession, c'est-à-dire quarante écrivains faisant métier de donner des articles aux gazettes, au moins autant, sinon plutôt que de publier des romans et des poèmes, ou de composer des pièces de théâtre. Et, — mais nous touchons à la folie ! — ce choix au suffrage restreint n'a donné lieu ni à des tueries, ni à des drames, ni à des scandales, ni à des chantages, ni à des duels, ni à d'épouvantables explosions de haine, ni surtout à une deuxième Académie dissidente et déjà schisma-

tique... Fort à l'opposé de ces scènes affreuses, tout s'est passé à merveille, les témoins sont restés chez eux, les épées au fourreau, les injures dans l'encrier : chacun rivalisa de courtoisie et de bonne grâce, au cours d'une lutte élégante....

Enfin, tout ceci posé, acquis, l'Académie des journalistes est donc fondée. Elle existe, elle s'est donné un titre, elle a de l'argent, la voilà prête, fine prête.... A quoi donc va-t-elle s'occuper, et quels services rendra-t-elle en France ?

Les plus grands.

Et d'abord elle va aider à détruire un préjugé, ce qui est vraiment une bonne œuvre : nous entendons parler ici du préjugé qui consiste à tenir le « journaliste » pour la honte des belles-lettres et le rebut de l'humanité. Non que ce préjugé ne soit déjà bien démodé. S'écrier avec Barbey d'Aurevilly : « ... Les journalistes, champignons exquis quand ils ne sont point empoisonnés, levés du soir au matin sur le fumier de ce siècle », ou bien, ainsi qu'Alphonse Daudet : « La fille et le journaliste, et le plus vendu des deux, ce n'est pas encore elle », — rien en vérité de plus Mac-Mahon, et voire Second Empire ! C'est là du romanesque qui remonte à la jeunesse de M. de Pomayrols. Le fameux « chroniqueur » bâclant son papier sur une table de café, une demoiselle sur chaque genou, on ne croit plus à cela qu'en province, et encore ! Quant au « champignon exquis », montrez-le

nous, de grâce. Et pour ce qui est de l'homme-fille, vendu et revendu, il existe peut-être, mais comme agent d'affaires : et si certains agents d'affaires sont aussi des journalistes, il ne s'ensuit pas, j'imagine, que tous les journalistes soient des agents d'affaires, — hélas !

Laissons définitivement aux jeunes filles sentimentales et romantiques, d'une part, et d'autre part à nos bonshommes de pères, la conception du chroniqueur satanique, et les clichés sur les vils « journaleux ». Nous avons, dans les gazettes, nos parias et nos coquins, toute une canaille. Mais là comme partout, n'est-ce pas.

En ce qui concerne les mépris et la superbe de certains esthètes de bar ou de salon, souffrez que je passe encore plus vite. Il faut un style et bien de l'adresse, sans parler d'une vraie maîtrise et d'une volonté de fer, pour s'emparer d'un public et le convaincre. Tous ces siffleurs de merles et maîtres à soupirer, n'en seraient guère capables. Naturellement, ils se détournent des écrivains féconds, habiles et drus que deviennent peu à peu, après un long apprentissage, les journalistes-nés, c'est-à-dire les narrateurs et polémistes français dont la tradition remonte du moins, si l'on récuse le Pascal des *Provinciales* ou la Sévigné des lettres sur le passage du Rhin, jusqu'à Voltaire, le premier chroniqueur du monde, et jusqu'à Paul-Louis Courier, le maître du pamphlet, pour ne citer que ces deux là.

Ce n'est point, d'un autre côté, parce que les journalistes se seraient groupés en une Académie dont, eux tous les premiers, ils souriraient, qu'ils en auront plus de talent, ni même plus d'autorité. Mais le public en éprouvera, lui, quelque respect, et tout de même une petite peur de lâcher une bêtise en marmonnant : « Vils journaleux.... » Un grade est un grade, c'est-à-dire un méchant bout de galon, bien visible, qui signifie : « Saluez ou ne saluez pas, mon ami, c'est comme vous voudrez ; mais enfin sachez que vous pourriez saluer, si vous étiez de très bonne humeur, et qu'il y en a d'autres qui saluent. »

***

Et puis, d'ailleurs, tout cela n'a guère d'importance. Les prix mêmes qu'une Académie de journalistes pourra distribuer à des jeunes gens, quand ces derniers auront bien mérité des Muses en écrivant dans les feuilles publiques, ne vaudront que ce que valent les prix littéraires, dès la seconde année qu'on les accorde, c'est-à-dire un peu mieux qu'un bon article, mais beaucoup moins qu'un joli sourire sur deux lèvres charmantes.

En revanche, à voir prospérer un tel groupement, plusieurs écrivains s'aviseront peut-être de songer : « Qui sait si, la vie devenant de plus en plus fertile en divertissements de toutes sortes, et en affaires non

moins enchevêtrées que fébriles et compliquées, qui sait si nos arrière-neveux, si nos fils même liront encore des livres. Depuis le temps que l'on nous en menace, ce grand malheur arrivera finalement. Le théâtre seul demeurera — car où passer ses soirées ? — et les journaux subsisteront aussi puisqu'il faut bien se tenir au courant. Et, dès lors,les gazettes seules, innombrables, et toutes à un demi-sou, devant former le goût des générations futures, il convient donc de porter l'art du journalisme au plus haut point de perfection, de vigueur, de séduction, de souplesse, de caresse, d'éloquence, de ruse, de pittoresque et de grâce.... » Je ne dis point qu'une telle pensée donnera plus d'esprit à un sot, ni de style à un cerveau commun ; toutefois, quiconque se sent un peu, même très peu responsable d'un petit lambeau de l'avenir, va moins à l'aveuglette, fait plus attention. Le raisonnement que nous avons indiqué ci-dessus, pourra pousser un rédacteur pressé à éviter soit quelques solécismes, soit une ou deux niaiseries. Quand il n'y aurait que cela, il conviendrait à cet effet de fonder une Académie de journalistes, et même deux, et même dix.

Enfin, songeons au péril que la Sorbonne fait courir à l'esprit français. Mais oui, il ne faut pas nier l'évidence, à quoi bon ? Hypnotisés par la belle apparence de la méthodologie allemande, par l'indiscutable attrait d'une critique scientifiquement, et pour ainsi

dire, géométriquement conduite, par l'espèce d'élégance mathématique que présentent des programmes d'études dont on a éliminé toute rhétorique, ainsi qu'ils disent, (toute littérature, selon ce qu'ils pensent), les professeurs de notre haut enseignement en sont venus à ruiner chez leurs élèves l'art le plus élémentaire d'écrire et de composer, non moins que la connaissance même de la langue française, et jusqu'au moindre semblant de tact ou de goût. Les fiches ont remplacé tout ça.

Soyons francs, voire grossiers, exagérons, en un mot, et simplifions à l'excès. On nous contredira, en quoi l'on aura bien raison ; mais on réfléchira tout de même, et nous n'aurons donc pas perdu notre temps. Bref, et avec toutes nos excuses, voici. Depuis ces quinze dernières années, ou plus précisément depuis l'affaire Dreyfus, le « chartisme » est manifestement devenu tout-puissant. La Sorbonne a subi une crise de politique aigüe. Une sorte de dogme s'y est établi : on doit, sous peine d'être suspect, se montrer « homme de science » avant tout, philologue septembriseur et radical robespierriste. Le talent, le style, la littérature, le goût, tout cela est tenu pour rétrograde et moyenâgeux. C'est bien absurde, et encore une fois, j'exagère, je simplifie. Et pourtant c'est ici la vérité qui crie.

***

Or, aujourd'hui, tout le monde se plaint de cet état de choses. L'Académie Française — cette « Académie de romanciers et de poètes », comme l'écrivit naguère un philologue avec tant de mépris ! — à son tour se plaindra, ayons confiance en elle. Seulement il faut lui donner le temps. C'est une très auguste et très fine personne qui marche à pas comptés, comme les carabiniers dans les *Brigands*. En attendant qu'elle exprime son avis si autorisé au sujet de la crise du français, dont la Sorbonne est en partie responsable, il ne pourrait sembler impertinent qu'une assemblée beaucoup plus modeste d'hommes lettrés, avisés, écoutés, nullement réactionnaires, ni davantage ennemis du progrès, venus en outre de tous les points du territoire et nourris dans toutes les classes de la nation, témoignât bien hautement de son aversion pour l'enseignement antilittéraire qu'on impose à notre jeunesse. On se figure que le tout petit Parlement qui préside aux destinées de l'Ecole des Chartes et de la Sorbonne, représente exactement les vœux et la pensée du pays... Erreur ! Il y a les journalistes, qui en savent infiniment plus long, sur ce point, que les professeurs — et qui ne sont pas trop mal en cour, eux non plus,

Une Académie — voulez-vous que j'écrive : un Trust ? — de journalistes ferait de bonne besogne pratique, chez nous, en faveur des belles-lettres. Il serait patriotique de créer ce Trust, ou cette Académie...

Et puis, ce serait drôle. Il n'y a donc point à hésiter

LES VRAIS POÈTES

Parlant d'un fade rimeur du XVIIIe siècle, nommé Léonard, un jeune poète de talent, M. Emile Henriot, écrivait un jour : « Les moutons, les rubans et les bergeries de Léonard (des bergeries où il manque le loup, a dit un mauvais plaisant) valent bien les lacs, les nacelles romantiques, les lotus parnassiens, les licornes symbolistes — voire même nos flûtes virgiliennes, nos lauriers et nos roses. »

Ah ! sans aucun doute !... Et cette phrase est admirable, et cet aveu plein de mérite, sous la plume d'un poète de vingt ans, d'un écrivain à ses débuts, et dont on peut beaucoup attendre. Ainsi voici donc un ciseleur de vers presque adolescent, et qui néanmoins sait déjà que tout le bric-à-brac mythologico-rococo, si recherché depuis dix ans, se trouve dès maintenant relégué au grenier. Il a remarqué sans faiblir, ce perspicace et courageux observateur, que les poètes nous ennuient à mort avec leurs guirlandes à l'antique, et leurs coupes, et leur pot-pourri Louis XIV-1830, et

leur hellénisme de ballet russe, et leur Perse surtout, demandez leur dernière nouveauté : la Perse de chez Maxim !

Il n'ignore pas, cet intrépide Emile Henriot, qu'il va falloir mettre au rancart tout ce fourbi, si l'on ose s'exprimer ainsi, et que la naïveté potagère est usée aussi, tant les laitues autour de Jean Racine, si chères à certains, que la petite chèvre, et le petit chou, et le petit enfant, et son petit Jésus, si précieux à tels autres qui sont du Midi, le pays, comme on sait, où la candeur fleurit.

Au rebut, tout ça, et pour la hotte du chiffonnier ! Ou plutôt, que l'on envoie au clou ces accessoires : d'autres poètes, pas fiers, les en retireront dans cinquante ou cent années, si la civilisation dure encore à cette époque, et si, par conséquent, le toc fait toujours prime...

Mais, vraiment, ce serait trop facile que de tenir par le monde l'emploi prestigieux et quasi divin de poète, s'il y suffisait d'employer quelques termes de luxe — il n'y en a guère qu'une centaine, renouvelable par lustres — et de rechercher uniquement plusieurs images de cérémonie et comparaisons de gala. Ces pauvres artifices, en effet, sont à la disposition du moindre Jeannot, et du premier goujat venu. La poésie, heureusement, ne réside pas uniquement dans les mots. Les étourdis seuls ou les badauds ne la voient que là ; ou pour mieux dire, les « petites natures », les

personnes qui se contentent du simulacre des choses, celles qui préfèrent un décor conventionnel de forêt à la forêt elle-même, la vraie forêt toute ruisselante de parfums, avec ses fanges et son bruit, avec son vent terrible et ses pluies sans espoir, avec ses araignées, ses oiseaux, ses mouches, ses biches et sa brume du soir ; celles encore qui aiment mieux le portrait d'une jolie femme que celle-ci en réalité ; les froids curieux qui sont satisfaits de « voir de loin », comme dans les musées, sans pouvoir toucher : les gens qui n'ont pas beaucoup d'appétit enfin.... Ceux-là, oui, se figurent qu'on fait commodément de la poésie avec des vocables spéciaux, et pourvu surtout qu'on adopte le rythme fameux des vers, dont vous connaissez la romance et le ronron, si cher aux esthètes, aux femmes savantes et aux amants un peu courts d'imagination.

Ceux-là, mais non pas nous, s'il vous plaît, qui sommes un peu moins facilement dupes — et j'écrirais même un peu moins « poire », si l'on me permettait de parler l'argot, qui est une jolie langue française. Car nous savons, nous autres, que les vrais poètes commencent par ne pas s'endimancher. Ils s'expriment comme vous et moi. Et leur grâce infinie est dans leur fantaisie. Savoir extraire cette fantaisie ailée, adorable, des moindres choses où elle se cache, comme se cache une caille dans un champ d'orties ou un papillon dans un carré de choux, ah ! voilà donc

faire œuvre de poète — et non certes psalmodier toujours des histoires de nymphes, ou des rengaînes tricentenaires, avec accompagnement d'épinette ou de psaltérion !

C'est au point que présentement, dans toute notre littérature tellement touffue, tellement chargée, tellement lourde, tellement vulgaire parfois, et — selon la bonne définition d'André Beaunier — tellement « asiatique », l'on se demande si nos vrais et seuls poètes ne seraient pas, en définitive, les auteurs qu'on a, je ne sais pourquoi, nommés les « humoristes ». Voyez ce délicieux Alphonse Allais, et comme il a joué de toutes choses, comme il nous a bien fait valser dans le pays de l'extravagance. Voyez l'exquis Maurice Donnay : où donc a-t-il éclos, sinon parmi les humoristes ? Notre merveilleux Tristan Bernard est des leurs. Le grand poète Jules Renard lui-même porta cette étiquette. Il n'y a pas jusqu'aux meilleurs rimeurs, jusqu'à nos plus illustres, nos Noailles, nos Jammes, et voire nos mythologues écumants, dont jamais la verve ne nous apparaît plus touchante ni plus neuve, qu'au moment où ils sont presque drôles — comme des humoristes !

Va-t-on crier à l'abus, après cela, si nous prétendons, par exemple, que M. Henri Duvernois a fait œuvre de poète dans son dernier ouvrage, *La Bonne Infortune ?* Vous demanderez quel est le sujet de ce livre ? L'amour et la misère, tout simplement. Pas le

grand amour, bien sûr, avec un grand H, celui des drames en cinq actes, et en mauvaise prose. Ni la misère à orchestre, celle des déclamations humanitaires. Non, mais notre, votre amour très joli et très tendre de tous les jours. Et la demi-misère dont on souffre tant, celle de tout le monde, puisque tout le monde languit faute d'une certaine petite somme, qui manque toujours.

Henri Duvernois a donc chanté l'amour et la misère en souriant, et de tout près, avec une gaieté, une tristesse, une pitié, une fantaisie, une folie, des variations... C'est un poète.

Et Franc-Nohain, qui, dans *Jaboune*, a illustré l'enfance, la paternité, la grâce puérile ? Nommerez-vous cela un sujet ? Les plus grands aèdes s'y sont essayés, presque tous en vain d'ailleurs. Car aussitôt qu'on parle, sans du tout rire, d'une chose très auguste et très belle, et presque sacrée, comme l'enfance, on arrive à l'ennui et à l'enflure, donc au mauvais goût presque immédiatement. Que si d'autre part on s'attendrit, et que l'on soulève un sourcil dolent pour chevroter des lieux communs, le dégoût nous prend sur-le-champ.

Mais un esprit souple, léger, fantasque, élégant, railleur, un esprit très français enfin, comme celui de Franc-Nohain, que fera-t-il ? Il nous montrera un petit bout d'homme, un petit gars, son petit à lui, son Jaboune, et il nous le montrera sans s'attendrir,

sans du moins s'attendrir visiblement, sans qu'en un mot il soit possible de le pincer nulle part en flagrant délit d'attendrissement. Il nous le fera voir à toutes les minutes, son Jaboune, plaisant, bizarre, affectueux, entreprenant, bouffi de vanité, toujours prêt à être ému, déjà homme parfois, amoureux au besoin, et sensible aux parfums, aux robes....

Mieux encore, car un Franc-Nohain — qui n'écrit pas de vers catalogués comme lyriques — ne nous dépeindra pas *ex cathedra* le jeune Jaboune en toutes ses séductions. Mais il aura la pudeur et l'art infini d'ajouter à ces fraîches peintures un rien d'imprévu, de cocasserie, une fleur d'ironie, une touffe de rire, une fine rosée — je ne dis pas une fine rosée de larmes.... Et nous n'appellerions pas Franc-Nohain, comme Henri Duvernois, un poète, un vrai poète ?

C'est peut-être le sourire qui est toute la poésie dans le monde. Songez seulement à ce que serait la plus belle rive, le plus beau décor, celui du golfe napolitain, par exemple, si l'on n'y ajoutait le souvenir du mol Horace et de la frivole Baïes. Imaginez même le Forum en ruines, tout poignant qu'on le contemple au soleil couchant, et supposez qu'on ne puisse plus y évoquer la mémoire à la fois si charmante et si ridicule des pauvres, des niaises, des délicieuses Vestales.....

Sourire nous est nécessaire pour nous émouvoir. Quant à froncer le sourcil et hausser le ton, dans la même intention, c'est plus dangereux.

PAS TANT D'EMBARRAS

Pour un homme de goût, la question du patriotisme ne se pose même pas. Un homme de goût a toujours une liaison avec la France. Aussi ne supporte-t-il point qu'on offense celle-ci. C'est tout simple. Toléreriez-vous que l'on manquât de politesse, vous présent, envers une jolie femme ? Non, certainement. La France est une très jolie femme, et charmante. Un malotru la bouscule ou l'insulte ? On le gifle..... C'est un réflexe, un mouvement du sang. Et si quelqu'un demande ce qui s'est passé : « Rien du tout, mon cher : une histoire de femmes.... »

Depuis le « miracle grec », comme a dit Renan, et depuis celui du *quattrocento* italien, il s'est produit dans l'humanité le miracle français. Miracle de l'esprit, du courage, de la générosité, de la grâce enfin. Miracle des arts, miracle des armes, miracle des folles révolutions, miracle du sourire indomptable, du jeu quand même... Dès qu'on a senti cela, on se trouve

patriote comme on serait amoureux. Si j'osais, je dirais qu'on est piqué. Pour un artiste, le patriotisme n'est pas plus compliqué.

Seulement, il n'y a pas que des artistes en France. Il y a aussi des penseurs, hélas ! comme en Poméranie, et des marchands de bonheur public, comme partout. Ces niais-là ont raffiné, à leur manière, et débité leur orviétan. « A quoi bon des patries ? ont dit les penseurs. L'humanité supérieure... la plus grande patrie... raison souveraine.... progrès éternel.... » Le chapelet des lieux communs !

Cependant que les marchands de bonheur public déclament du haut de leurs tréteaux : « La France, l'Allemagne, l'Angleterre ?... Expressions purement géographiques !... Il n'y a que deux ennemis dans tout l'univers : les riches, d'une part, et de l'autre, les pauvres. Or, les pauvres n'ont pas besoin de se faire casser la figure pour défendre des patries gouvernées par les riches.... » De là aux drapeaux plantés dans le fumier, il n'y a qu'un pas.

Cela est triste à écrire, mais il se rencontre des gens, sur la rive gauche et en province, qui prennent les penseurs au sérieux. On en trouve dans les cafés, autour de la Sorbonne, sur la place d'Armes ou sur le mail, ou à l'hôtel du Commerce.

Pareillement, les vendeurs de félicité sociale ont des clients, vous le devinez. Ceux-là sont chez le bistro, innombrables, ou dans la rue, les jours de

grève. Ils font du bruit, de la propagande, ils ont des journaux qui les aident, et des intellectuels qui les servent. Si bien que l'antipatriotisme gagne et s'étend.

Enfin, reste une troisième classe de citoyens qui nuisent affreusement à l'idée de patrie : ce sont les fâcheux, les maladroits, les lourdauds solennels, les gérontes chagrins de la revanche, et les patriarches des sociétés de gymnastique, toutes les vieilles barbes, en un mot. Ce sont ces derniers qui ont fait du patriotisme un sujet dont on ne parle plus que sur le ton le plus attristant, en fronçant les sourcils et en baissant la voix. Ce sont eux qui ont rendu le terme si grave, si redoutable qu'il en deviendrait presque ridicule, et la chose si sacrée qu'on en a comme un peu peur. Bref, ce sont eux qui ont fait passer le patriotisme au rang des vertus sombres.... L'on n'oserait plus aujourd'hui déclarer devant une femme que l'on est patriote : on craindrait de voir s'affliger son joli visage.

Quel dommage ! Je ne sais s'il en fut toujours ainsi. Autrefois, alors que notre pays, surpeuplé, crevant de force et de santé, débordait sur tous ses voisins et prédominait en Europe, il semble qu'il dut se mélanger beaucoup d'allégresse, de gaîté, de rire et d'orgueil, à cette impertinence avec laquelle un Français se flattait d'être né en France, et non ailleurs. On aima probablement sa patrie, en ces

temps-là, comme une belle fille. L'on se sentait avec elle en galanterie. On l'aime à présent comme une veuve à consoler : ce sont des mines pénétrées, une main sur le cœur, le regard tourné vers le ciel, ou vers l'Est....

Voilà bien de la cérémonie. Il n'en faudrait guère pourtant en un sentiment si naturel. A tant le grandir, on l'éloigne ; à lui prêter une telle majesté, on le change en épouvantail. Et le résultat, c'est que dans le temps même où il se trouve au fond du Var, par exemple (Toulon, 29 juillet), un jury pour acquitter le cordonnier Granet, accusé d'avoir déclaré en réunion publique notre drapeau national digne d'être traîné dans la boue, dans ce même temps un jeune homme qui sait son monde se conduit certes en bon Français, le cas échéant, mais mourrait néanmoins de vergogne et de pudeur, avant d'avouer devant plusieurs personnes aimables qu'il est atteint de patriotisme aigü, qu'il est piqué enfin, comme nous disions plus haut.

Et cependant nos troupes coloniales se font décimer, nos matelots se battent pour s'engouffrer dans les sous-marins.... Alors ?

Eh bien, alors, il s'est répandu parmi nous, touchant le patriotisme, un sentiment beaucoup trop respectueux, et le respect nuit à l'amour, voilà tout. Il y a quelque trémolo un peu ridicule, et une pompe bien inutile dans ce que l'on dit aux enfants, par

exemple, au sujet de l'attachement qu'ils doivent avoir pour leur pays. La France leur est présentée comme une mère auguste et vénérable, alors que mieux vaudrait la leur montrer surtout telle qu'elle est, c'est-à-dire pleine de grâce, et leur en parler ainsi que d'une camarade très bonne fille — un peu trop — et très allante.

Il faut de la familiarité dans l'affection, sinon celle-ci s'alanguit beaucoup, et souvent meurt. La patrie n'est pas à vénérer : elle est au contraire à tutoyer.

I

L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF [1]

Marcel Boulenger, je suis votre ami. J'aime ce que vous écrivez, vos romans et vos nouvelles, et je suis tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne la conservation et la préservation de l'orthographe française. Je tiens à ce qu'on laisse à nos vieux mots leurs lettres inutiles, qui sont des reliques de famille. Je professe, comme vous, une horreur instinctive pour les locutions : « Causer à » et « se rappeler de ». Mais, je vous en prie, ne me désavouez pas si je demande avec un groupe notable d'écrivains, plus autorisés et aussi timides que moi, à ne plus employer l'imparfait du subjonctif et à admettre une fois pour toutes que l'actuel subjonctif présent, si décent, de si

(1) Le très charmant Tristan Bernard nous fit la grâce de nous adresser, dans *Comœdia* du 27 avril 1910, ce délicieux article. Qu'il soit l'honneur et le parfum de ce petit livre !

bonne tenue, servira à tous les usages et remplacera l'abominable imparfait en *asse*, *isse* et en *usse*.

Cet imparfait, vestige du latin, n'a pas autant servi que les autres temps, et, faute d'être poli par l'usage, s'est trouvé peu à peu dépaysé et ridicule. Et pourtant il y a des cas où la syntaxe l'impose, et nous nous trouvons pris dans un douloureux dilemme : Serons-nous délibérément incorrects, ou faudra-t-il paraître prétentieux ?

J'ai longtemps hésité, pour ma part. Mais, cette fois, mon parti est pris. Je serai incorrect, et je fais vœu de ne plus employer l'imparfait du subjonctif, même dans ses formes les plus anodines et convenables, telles que : « Il fallait qu'il se rendît compte, qu'il examinât l'affaire posément, et qu'il vînt ensuite au rendez-vous. » Car il n'est pas possible de tolérer ces formes-là et de proscrire : rendissiez, vinssions et examinassent.

Je propose de dire et d'écrire tout bonnement, avec ou sans l'acquiescement de l'Académie : « Il fallait qu'il se rende compte, qu'il examine et qu'il vienne. » Les temps ne s'accorderont pas, voilà tout. Nous aurons simplement changé de temps dans le cours de la phrase, puisque, aussi bien, nous en changeons souvent d'une phrase à l'autre, quand, las de traîner à nos guêtres les terminaisons encombrantes de l'imparfait, nous mettons résolument notre discours au présent, au présent bref, actuel, vivant.

Je tiens encore à affirmer que je n'ai pas suivi dans tous leurs errements les réformateurs de l'orthographe,et que je continue à appliquer pour mon plaisir mes vieilles règles des participes, qui sont ingénieuses et judicieuses. Mais l'on peut mettre discrètement des *s* ou bien des *e* muets où il en faut, sans afficher le pédantisme voyant et arrogant des personnes distinguées, qui disent : « Que nous fussions. »

Ah ! certes, il y a des gens qui tiennent à montrer leur science de la syntaxe, et nous les aurons contre nous.

Rien, à l'égal d'un subjonctif imparfait bien placé, ne prouve victorieusement que l'on a reçu une solide instruction primaire, et c'est une entreprise un peu terrible que de priver les gens de cet humble orgueil.

J'ai souvent remarqué, au cours de répétitions, quel plaisir certains artistes avaient à prononcer « tu as-z-été ». Certes, je ne demande pas que l'on exagère la suppression des liaisons et que l'on dise « t'a été », mais le « z-été » si appuyé me semblait si odieux que je demandais, avec toute l'autorité dont je suis capable, je demandais que l'on dît.... pardon... que l'on dise « tu a été ». Si j'ai le malheur, pensais-je, de leur permettre la liaison, ils vont en abuser, afin de montrer au peuple qu'ils ont eu jadis leur certificat d'études.

C'est par un « exhibitionnisme » analogue que certains « diseurs » qui savent que « les » se prononce

au Conservatoire avec un *e* ouvert, et non avec un *e* fermé, tiennent à faire parade de leur science — si bien que ce simple article « les » prend dans la phrase déclamée une importance peu en rapport avec ses modestes fonctions. Toutes les considérations de sens, d'effet à produire, de rythme, disparaissent devant la nécessité d'ouvrir démesurément l'*e* de *les* ou de *ses*.

Il faut qu'un *e* soit ouvert ou fermé. Mais il y a tout de même un moyen terme entre une fermeture presque hermétique et la solennité disproportionnée d'une ouverture à deux battants.

L'imparfait du subjonctif est certainement une de « nos élégances » les moins élégantes, parce qu'elle s'étale trop. Elle est, bien que très ancienne, aussi insolente et déplaisante à voir que la cravate d'un rasta d'opérette.

Marcel Boulenger, dites-moi que nous sommes d'accord. Je suis persuadé que, lorsque votre phrase vous conduit dans la direction d'un temps « en asse », vous faites, comme moi, un détour pour l'éviter. Mais ces détours sont fâcheux pour la marche du style et pour la nette expression des idées. Il vaut mieux, une fois pour toutes, prendre un parti énergique et reléguer dans une panoplie l'imparfait du subjonctif. Malgré notre goût des anciennes formes, il ne nous viendra pas à l'esprit de sortir dans la rue coiffé d'un casque empanaché.

Je suis, croyez-le bien, un partisan de la tradition. J'y tiens superstitieusement et raisonnablement ; nous savons rarement au juste les raisons d'une tradition. Il faudrait, avant de la jeter bas, se donner un peu de mal pour chercher ses raisons profondes. Mais vraiment la tradition de l'imparfait du subjonctif est trop grotesque, et je m'en affranchis, pour ma part, délibérément, audacieusement, et sans aucune espèce de regret. Et si j'effectue, lecteurs, cette séparation avec un fracas dont je m'excuse, c'est que je veux que vous sachiez à l'avenir que c'est bien volontairement que je néglige l'accord des temps et non pas parce que je n'ai pas obtenu jadis, tout comme un autre, mon certificat d'études.

Tristan Bernard.

(*Comœdia*, le 27 avril 1910).

II

L'IMPARFAIT DANS LE SUBJONCTIF

Eh bien, nous sommes d'accord, mon cher Tristan Bernard : vous renoncez désormais à l'imparfait du subjonctif, et vous avez mille fois raison, si ce temps vous gêne. Parbleu ! votre style est la grâce même : il peut se permettre d'aller tout nu. Mais nous autres, il faut bien que nous habillions un peu le nôtre, pour sortir. Or, l'imparfait du subjonctif habille incontestablement. C'est un temps somptuaire, un temps de luxe. Il doit être imposé dans le projet Caillaux. Vive le Luxe, monsieur !.... Nous userons de ce subjonctif.

Il vous fait l'effet d'une cravate de rasta. Mais pourquoi « de rasta » ? Une cravate, oui, une simple cravate. Un ornement, enfin, une bagatelle. Toutefois, il en existe de toutes les nuances, des cravates. Il y a celle du Péruvien, chatoyante au soleil, et puis celle du camelot ou du parvenu qui veut aller dans

le monde, et puis celle du gigolo, celle du vieux général, etc., etc., et celle, enfin, du dandy.

Mon cher Tristan Bernard, vous ne compterez pas moins d'imparfaits du subjonctif. La série en est infinie. Vous avez celui de l'institutrice, celui de l'étranger qui étudie le français, celui du collégien, celui de Scribe et d'Augier, celui du chroniqueur enivré de ses nobles pensées, celui dont doit user M. le chef du personnel au Bureau du Protocole, s'il écrit, et puis aussi, pour finir, celui qui est élégant, celui qui est de bon goût. Ce dernier, vous savez, il ne frappe guère, on le distingue à peine. On vous en placerait un, là, tout de suite, vous n'y verriez que du feu.

Prêtez donc l'oreille d'ailleurs, au son d'une phrase ornée d'un de ces petits imparfaits très courts, en une syllabe, tel que fût, vînt, prît, etc. Entendez comme cela s'enlève bien, comme c'est sec, sonore, léger, joli, au lieu de tous ces *vienne*, *soit*, *prenne*, *aille*, *tienne* qui se prononcent du nez. Sans oublier que l'indicatif, après le conditionnel, rien ne paraîtra peut-être plus décent, j'en conviens ; mais, entre nous, cela semble aussi acheté tout fait au Petit Saint-Thomas ou à la Samaritaine. Vous ne me feriez pas porter çà.

Les grandes machines en asse, en usse, en îsse, on a bien sujet de les craindre, assurément. Il faut faire attention : ce sont des casques à panaches, en effet, et gare au chienlit ! Mais plusieurs imparfaits en

tenue de ville, et sans aucune prétention, comme *allât*, *contînt*, *fussiez*, *courût*, *transmît*, prêtent néanmoins au discours on ne sait quoi de galant, de cambré, un certain galbe. Et qui les remarque, en vérité ? Franchement, ils ne tirent point l'œil. Pourquoi donc s'en priver ? C'est une rigueur bien inutile. Tristan Bernard, je ne vous savais pas aussi austère.

D'autant que l'important, ce n'est jamais le mot en lui-même, mais bien la manière dont on l'amène et dont on l'assortit. Pour atteindre au raffiné dans le subjonctif, il ne faudrait point que le lecteur sentît même qu'on a fait l'accord....

Une anecdote. A Londres, vers 1811, trois fats se querellaient un jour. Le cas était grave : il s'agissait de savoir quel gentleman s'était montré, dans l'après-midi, le mieux vêtu au fameux club du Watier's. Ils disputaient là-dessus et ne pouvaient s'entendre. Aussi décidèrent-ils de s'en remettre au jugement sans appel de George Bryan Brummel, leur ami commun. L'illustre dandy daigna les écouter.

« — C'est sir Henry Mildmay, s'écria le premier, qui a mérité le prix ! Il avait, mon cher Brummel, des bottes à revers roses qui vous eussent donné à penser, je vous assure.

— Du tout, déclara le second, la palme revient à Pierrepoint. Si vous aviez vu son gilet ! »

Le troisième avoua simplement qu'il avait préféré lord Alvanley.

« — Mais décrivez-moi son costume, lui demanda Brummel.

— Ma foi, je ne saurais.

— Que portait-il de particulièrement beau ?

— Je n'ai rien noté.... »

Le glorieux George, alors, leva sa main gantée : « Messieurs, fit-il, je déclare lord Alvanley vainqueur dans ce tournoi. Si Mildmay et Pierrepoint avaient été vraiment ce qu'on appelle habillés, harmonieusement habillés, et non vêtus au hasard, vous n'eussiez remarqué ni les bottes de l'un, ni le gilet de l'autre. »

Il en va de même pour le style. L'on n'y doit « tiquer » sur rien. Posons donc une règle, pour amuser les enfants : chaque imparfait du subjonctif qui étonne mérite un mauvais point. Mais celui qui glisse tout doux dans une phrase est français. Il est même exquis.

En ce qui touche à la prononciation, pareillement, que de précautions n'y a-t-il pas à prendre ! Sans doute, on s'afflige d'entendre parfois au théâtre, certains « tu a-z-été », et quelques « lèz uns et lèz autres ». Mais où s'arrêter dans la réaction ? Et que deviendrons-nous le jour où, par exemple, renonçant au bon ton de convention, au bon ton du Conservatoire, les acteurs voudront parler bien réellement comme dans la très bonne société ?

Car, craignant de sembler « poseurs » — ce qui est, au faubourg, l'abomination de la désolation — les

gens de la très bonne société s'expriment à la bonne franquette, et comment !... A l'une des dernières chasses en Chantilly, le cerf tomba près d'un village. Une jeune amazone très fashionable voulut descendre de cheval. Comme aucun paysan ne se présentait pour tenir sa monture, elle exhala terriblement son indignation par cette exclamation sauvage :

« — Yaonpattip' anç' patlinla ! ! »

Ce qui voulait dire : « Il n'y a donc pas de types dans ce patelin-là ! »

Phrase horrible, que l'on eût, du moins au théâtre, traduite ainsi sous Louis XVI : « Eh quoi ! pas un berger dans ce hameau ?.... »

Comme la langue française change vite, tout de même !

NOS BELLES AMIES

Nul n'ignore, n'est-ce pas, que le mot « caricature » ne signifie rien. Qu'est-ce que cela, en effet, une caricature ? Un dessin, ou un portrait, sur lequel on apparaît très ridicule ?... Soit, acceptons cette définition. La baronne Z... s'en va donc chez l'un de nos peintres réputés, et lui commande à grand prix son portrait. Cette dame a le dos un peu rond, la taille alourdie, le nez charnu et la main sans finesse. Le peintre nous exposera au Salon suivant une créature aristocratique, svelte et cambrée, dont le nez semblera ciselé par un orfèvre, et qui retiendra d'une main longue et délicate un éventail ou un satin qui glisse. Pauvre baronne ! Voici que l'artiste aura précisément signalé, en le voulant corriger, tout ce qui se trouvait défectueux chez son modèle. Et chacun de rire, par conséquent. Ce portrait, payé si cher sera donc une caricature ?

Evidemment. Et c'en est une encore, n'est-ce pas ?

que cette autre toile, signée d'un nom illustre, où une prudente et sage petite bourgeoise, qui n'eût jamais dans la vie réelle esquissé la moindre tentative d'acrobatie, se voit soudain amaigrie et crispée comme une hystérique, et assise en équilibre sur une chaise dont un seul pied touche le parquet ciré. Tout va tomber ! Cela fait frémir....

Caricature aussi, ce tableau où le vicomte Y..., entouré d'une superbe meute, et sur un décor automnal, imposant, grandiose, nous montre la plus insignifiante figure, vernie et niaise comme une vignette d'almanach. Caricature, ce M. X...., de l'Institut, qui là-bas, dans son cadre doré, pense avec tant d'affectation ! Caricature, cet homme d'Etat, grave à faire peur, ou énergique à mourir de rire. Caricature, cet industriel fameux, qui semble peser, comme le docteur Faust, les destins du monde. Caricature, ce vieux collectionneur, qui tient une statuette entre deux doigts, ainsi qu'un biscuit : on cherche le verre de malaga où il la trempera tout à l'heure. Caricatures, et caricatures raffinées, que toutes ces têtes flattées, atténuées, rassérénées, assotées, d'un comique indicible, dès qu'on s'y arrête, ne fût-ce qu'un instant ! Caricatures....

Eh bien, pas du tout, il ne faut pas rire. Ce sont des portraits, et très chers, et qui seront installés en grande pompe à la place d'honneur, dans le salon ou la salle à manger. Et monsieur ou madame, diront à

tout venant, d'un air faussement négligent et distrait : « A propos, avez-vous vu mon portrait, par Untel ? Il n'est pas mal.... »

En revanche, vous trouverez ça et là, dans les périodiques, de merveilleux dessins où, d'un seul trait net et hardi, une personnalité connue se trouve comme jetée toute vive sur la page. Ladite personnalité possède un ventre sensationnel : voici ce ventre, tel qu'il est et mieux encore, tel qu'il nous en souviendra toujours, une vraie mappemonde. Le modèle est-il aussi doué d'un nez bizarre ? Voilà rendu cet appendice nasal, et plus bizarre encore, plus qu'authentique, mieux qu'exact. S'agit-il d'un louchon, d'un bancroche ? Il nous hantera, dès lors, nous ne l'oublierons plus jamais. Est-ce au contraire le plus fades des visages et la moins caractéristique des silhouettes dont notre dessinateur voudrait fixer l'aspect ? N'importe, l'artiste ingénieux découvrira bien un petit signe, un certain air, un léger tic, un geste habituel, une nuance de l'habit, il tirera parti de ces riens-là, et le croquis va courir sur le papier, alerte et saisissant. C'est plus que ressemblant, c'est de la « sur-vérité » !...

Mais non, justement, et l'on dit pour le coup que ce sont là des caricatures !...

Pourquoi donc, cette fois, des caricatures ? Elles ne font point rire, pourtant, elles incitent bien plutôt à réfléchir, à comparer, à s'étonner, à constater —

hélas! Est-ce qu'on refusera le titre de grand art, ou d'art sérieux, aux dessins de Sem, d'Abel Faivre, du délicieux et regretté Caran d'Ache, de Losques ou de Capiello ? Le grand art ? On s'y perd : les « esthètes renchéris » — pour parler la langue d'un éminent critique littéraire — nous l'ont obscurci. En outre y a des caricatures de toutes les tailles, et même de monumentales, en bonne pierre dure et qui défient le temps : voyez la magistrale charge de Gambetta, installée place du Carrousel. De l'art sérieux ? Mais c'est Boldini, par exemple, qui n'est pas sérieux, quand il peint des femmes ivres, et nous donne ces danses de Saint-Guy pour des portraits.

Honorons les caricaturistes, au contraire. Ils font de l'histoire. Eux seuls en font. Sem, citons au moins celui-là, dessine — de même qu'Abel Hermant les écrit — les « Mémoires pour servir à l'histoire de la société ». Quiconque voudra plus tard comprendre ce que fut à notre époque le monde parisien, devra feuilleter *Trains de luxe*, *Courpières* ou le *Cadet de Coutras*, et annoter les albums de Sem : ceux-ci complétant ceux-là.

Le *Diorama* dû à la collaboration de Sem et de Roubille, et qui fut exposé à la galerie Brunner, nous montrait, telle qu'elle est, l'avenue du Bois. Ce n'étaient pourtant que cinq ou six cents figurines en bois découpé : promeneurs à pied, chiens, voitures, chevaux, automobiles, carrosses de mariés, fiacres,

coaches, daumont présidentielle, gardes municipaux, etc. ; mais tout cela passait, chatoyait, remuait presque ; l'illusion était grande. Et l'on nommait tous les personnages, d'une ressemblance inouïe : ils vivaient.

Cependant, à contempler de telles silhouettes, à revoir attentivement les dessins de Sem et de ses disciples, est-ce qu'une mélancolie ne nous environne point, peu à peu ? Non que nos grimaces, à nous autres hommes, aient de quoi nous attrister : nous avons abandonné toute prétention, j'espère, et notre laideur ne nous fâche plus. Depuis que nos pareils ne portent plus culotte, depuis l'invention du pantalon et des étoffes ternes, il faut bien qu'ils aient renoncé à plaire. Nul doute, également, que l'habitude d'être toujours assis et porté, soit en auto, soit en métro, soit en ballon, ne nous voûte le dos et ne nous donne du ventre, à tous. Nous sommes sans grâce, en vérité : et bien avant que Sem ne nous l'eût si bien fait voir, nous le savions.

Mais les femmes ! Hélas ! les femmes ont-elles bien réellement cet aspect sec, agité, serpentin, tourmenté, trépidant, que leur donnent tous nos dessinateurs — je ne veux point écrire nos caricaturistes ? Que sont devenues, chez toutes ces fébriles « belettes au long corsage », la langueur, la molle et tendre harmonie, la majesté charmante des Aphrodites et des Dianes antiques, modèles de beauté rarement égalés, jamais sur-

passés ? Faut-il en croire nos mémorialistes du crayon et du pinceau ? Ne se trompent-ils point ? N'ont-il pas en cervelle un type préconçu qui les influence, et guide malgré eux leurs doigts sur le papier ?

L'un de nos jeunes concitoyens, qui passe non seulement tous ses loisirs, ainsi qu'il est naturel de le faire, mais aussi tous les instants de sa vie à être amoureux, nous contait récemment ses tristesses :

— Hélas ! soupirait-il, vous me trouvez éperdument épris à cette heure d'une femme qui me paraît de tous points adorable. Mais l'est-elle vraiment, je ne sais ?... Je la vois telle cependant : sa chair si douce, son rire si frais, si jeune, l'étrange éclat de ses yeux clairs, sa démarche amusante, autant de grâces exquises auxquelles je suis sensible.

... Toutefois, j'ai peut-être le goût perdu et la vue troublée : car mon idéal de beauté est celui de mes contemporains, forcément. Or, voyez un peu celui des amants qui vécurent au moyen âge : ils ont tous idolâtré des monstres, si l'on en croit les peintres de ce temps-là. Plus tard, les jolies dames de la cour, depuis Marie Stuart jusqu'à la reine Margot, semblent non moins horribles sur leurs portraits, avec leurs têtes de mouton et leurs gros yeux. Quant aux toiles du XVIIe siècle, qui représentent les affreuses amies du Grand Roi et de ses courtisans, mieux vaut n'en point parler : figures enluminées et stupidement rondes, paupières rougies, et dépourvues de cils,

mentons fuyants, toutes sont pareilles ! Au XVIIIe, rien que des minois, nulle vraie beauté. Au commencement du XIXe, voici de ridicules et niaises physionomies, romantiques, extasiées, préten-tieuses.... Au XXe, ah ! au XXe... Que pensera-t-on dans cinquante ans de nos chères maîtresses ? Les voyons-nous donc jolies parce qu'elles le sont réellement, ou trouvons-nous agréables celles qui correspondent aux modèles vulgarisés par nos dessinateurs, et celles-là seulement ?....

Sur quoi, il soupirait encore.

— Mais, fîmes-nous, votre amie, vous l'aimez ?

— Beaucoup, répliqua-t-il, passionnément, minutieusement !

— Alors, de quoi vous mettez-vous en peine ?

A ces mots, notre concitoyen sourit, s'en fut, et ne pensa plus.

NOS HÉROS

Je ne sais, en vérité, de quoi l'on se plaint. Des grognons sont toujours à se lamenter sur notre oubli des hautes et nobles vertus, des longues traditions qui forment un grand peuple. Ils ont bien tort.

Assurément, nous ne faisons plus autant d'enfants qu'en firent nos pères, et c'est cela qui nous tuera — dans un très long temps.

Mais nous sommes toujours braves : songez à la foule des gens qui aiment à se faire casser la figure, à la vogue de l'aviation, à l'immense quantité de médecins risquant chaque jour leur vie, aux gardiens de la paix, aux régiments d'Afrique, à l'entrain des officiers et des matelots pour s'engouffrer dans les sous-marins, aux pêcheurs, aux bénévoles pompiers, aux explorateurs volontaires, etc.... ; nous sommes toujours infiniment gouailleurs, inventifs et fort industrieux ; nous avons encore cet esprit « tracassin » et ce goût du sacrifice qui nous poussent à tenter sur

nous-mêmes de glorieuses autant que redoutables expériences sociales...

Sans doute, avons-nous perdu quelques raffinements de jadis. Les barbares nous oppriment beaucoup. Nous n'écrivons plus toujours très bien, et nous parlons fort vilainement, hélas ! dans toutes les classes de la société. On nous a « embarqués » dans de drôles d'aventures, en ce qui concerne la peinture : nous avons supporté des Matisse et autres pitres. Nous tolérons que l'on construise des maisons monstrueusement ridicules sur le quai d'Orsay, en vue de notre belle place de la Concorde, qui s'en trouve déshonorée ; nous tolérons de même que des marchands violent impudemment et effrontément la loi — cette Loi égale pour tous, ainsi qu'il est écrit dans la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen — en aveuglant avec des annonces les fenêtres de la place Vendôme, ou en surélevant leurs gratte-ciel plus haut qu'il ne l'est permis autour de l'Arc-de-Triomphe.... Sans doute.

Mais nous sommes demeurés une nation accueillante (trop !), aimable pour tous ses voisins (il n'y a pourtant pas toujours de quoi), facile à vivre et favorable à l'amour. Nous avons même conservé jalousement des qualités plus graves. Nous honorons nos ancêtres à un point extraordinaire, au point même de croire que nous ne pourrons jamais faire aussi bien qu'eux, au point d'en avoir contracté une curieuse

maladie d'autodénigrement, si l'on peut dire. Et nous avons le culte des héros.

Non point toutefois de ces héros un peu rudes et sans prestige qui se dévouent continuellement en des circonstances toujours les mêmes, tels les obscurs marins d'un bateau de sauvetage, tels encore les gardiens de la paix, dénués que sont ceux-ci, il faut bien l'avouer, de toute poésie. On aimerait peut-être davantage les héros du sport : un aviateur n'est pas sans éclat aux regards des dames ; le vainqueur du Grand Steeple ou du Grand Prix de Paris peut espérer bien des choses ; j'ai vu, de mes yeux vu toute une troupe de petites jeunes filles modestes qui perdaient la tête, et n'eussent peut-être point gardé le reste, autour d'un torero fameux, venu d'Espagne.... Le sport a ses consolations.

Néanmoins, il est d'autres héros encore à qui vont toutes nos caresses, toutes nos flatteries, et la plus tendre gloire, et les plus constants, les plus éperdus, les plus étourdissants témoignages de notre affection, de notre piété même : vous entendez bien que je parle ici des gens de théâtre... Femmes divines, hommes adorables, êtres d'une autre race, qu'on ne pourra jamais assez révérer, encenser, ni fêter, personnages prodigieux qui jouent la comédie, qui chantent, qui peignent des décors, signent des engagements d'artistes et montent des pièces ! Et vous aussi, écrivains inspirés qui les fabriquez, ces pièces,

et qui nous plaisez à peine un peu moins que le dernier de vos interprètes — n'est-il pas vrai que la France entière, la France fidèle, chaleureuse et fervente, soupire d'amour à vos pieds ?... Prétendra-t-on toujours, après cela, que nous avons, entre tant d'autres sentiments généreux et traditionnels, laissé s'éteindre en nous la religion des héros ? Que non pas ! Seulement, nous les choisissons selon nos goûts, et voilà tout.

Or, cet été, ce sont les danseurs qu'on a mis à la mode.

Reynaldo Hahn a commencé en nous donnant la *Fête chez Thérèse*. Puis les Russes sont venus, avec leurs décors inouïs, leurs costumes éblouissants et fantastiques, leur grâce déconcertante, leur irrésistible enthousiasme, l'art non pareil de leur pantomime, et la fureur sacrée de leurs bacchanales. Paris s'est trouvé comme étourdi, affolé, plongé dans l'extase et pris au miroir devant ce vertigineux kaléidoscope. Les poètes ont chanté, les peintres ont eu le délire, les élégants voulurent avoir vu ça. Ce fut la gloire. Ce fut la crise. Ce fut charmant.

Oui, charmant, car il ne fut question pendant trois semaines que de danses, de beaux gestes, d'attitudes exquises, de cabrioles délicates, de grâce visible et d'une perfection qui tombe sous les sens. Quant à celle-ci, du moins, on ne saurait bluffer. Le dilettantisme d'un amateur de danses n'est point suspect. Il

y a de la précision dans un entrechat : on distingue avec exactitude s'il retombe bien ou mal, s'il fut lourd ou joli. Et c'est un grand soulagement pour nombre de Parisiens, que les arts mystérieux surmènent.

Puis les danseurs russes ont du génie. Il y a quelque chose de sublime, en effet, dans les ruptures d'équilibre auxquelles se plaît le félin Nijinsky, quelque chose de définitif dans les poses du beau Volinine. Les femmes trouvent des gestes éloquents, pathétiques et soudains auxquels personne encore n'avait jamais pensé. Or, que savez-vous de plus sain et de plus harmonieux qu'un engouement dont un chef-d'œuvre est le sujet ? Une pure merveille qui se trouve à la mode... Etat de choses tout antique ! C'est ce que Renan nommait le « miracle grec ».

Et voyez jusqu'où fut, cette saison, notre dévotion pour la danse. Une élite parisienne s'est groupée un après-midi dans l'ancien hôtel Crillon pour offrir un goûter d'honneur aux danseurs russes. Il y avait là ce que la ville compte de raffinés. Les écrivains souriaient parmi les jolies femmes. (Et même, à ce propos, pouvez-vous dire à quelle heure ils travaillent, ces écrivains qui font tant de livres, tant d'articles, et tant de pièces ? On les voit toujours, couronnés de fleurs, dans les festins et dans les fêtes, mais à leurs pupitres, jamais. Ce sont assurément les fées qui brodent leur ouvrage, pendant qu'ils courent de tous côtés ?...)

Donc, les plus illustres étaient venus. Et tous les jeunes maîtres de nos élégances. Et aussi M. Dujardin-Beaumetz. Le cadre était à souhait, le ton plein de grâce, les propos spirituels, la cordialité fine et aisée. Jolie fête, journée de choix....

Mais les Russes, me direz-vous ?

Les Russes ?... Ai-je dit qu'il y avait des Russes ? Quelques petits jeunes gens pâles et endimanchés, circulaient parmi les groupes. Nul n'y faisait attention. Ils étaient si mal mis, si empruntés ! C'étaient ces pierrots-là, les danseurs merveilleux... L'un d'eux, particulièrement, avait l'air d'un groom assez « moche » : on le nommait Nijinsky....

Quelle tristesse !

Il n'est que trop vrai, l'on ne saurait impunément s'approcher des idoles, et le culte des héros ne va pas sans danger. Il devrait n'être que funéraire.

LES DÉFAUTS DE LUXE

Peut-être quelque jeune femme encore inexpérimentée hésite-t-elle parfois, à ses débuts dans le monde, sur le choix d'un défaut ? Nous allons donc passer en revue ceux qui semblent le mieux portés : ainsi sera-t-il plus facile ensuite de se décider. Vous aurez là, mesdames, comme une carte d'échantillons : tous les travers que vous trouverez ci-dessous sont garantis, universellement appréciés et d'une grande élégance. Quelque soit celui que vous aurez élu, soyez certaines que l'aveu vous en fera toujours beaucoup d'honneur, soit dans un lieu public,soit dans un salon, soit aú cours d'un dîner, d'unevisite, ou mieux encore derrière un paravent, durant quelque confiante et douce causerie intime. On met, pour mieux plaire, une rose à son corsage, un bijou dans ses cheveux ; mais il convient aussi de parer son âme : voici à cet effet certaines imperfections tout à fait coquettes, et quelques faiblesses morales qui sont du meilleur goût.

L'orgueil, d'abord. Oh, ce péché-là fait fureur ! Et

de quel ton chacun, chacune surtout s'en vante ! C'est effrayant. Plusieurs personnes, par exemple, étaient bien tranquilles dans un boudoir ou au tennis, on bavardait, on riait, on ne songeait qu'au plaisir de vivre. Bon ! tout à coup quelqu'un a eu la malencontreuse idée de prononcer ce damné mot, l'orgueil ; aussitôt une jeune femme du groupe a changé de figure ; elle a pris un air pénétré, quasi tragique, et elle proclame solennellement : « Moi, je l'avoue, je suis très orgueilleuse ! »

Dès lors, c'en est fait, tout le monde va vouloir confesser également un farouche orgueil. Et que dis-je, également !... une sorte de lutte, au contraire, une manière de championnat s'établit : nul assistant qui ne tienne ardemment à dépasser l'orgueil du voisin, et de beaucoup encore. On ira même si loin qu'on finira par ne plus pouvoir formuler avec des paroles le glorieux aveu : « Moi ?.. » s'écriera-t-on seulement — et un sourire mystérieux, un silence émouvant termineront la pensée, comme s'il ne se trouvait plus de termes français susceptibles d'exprimer à quel point on se trouve par bonheur affligé du divin, du sublime défaut !

C'est que l'orgueil passe pour témoigner, chez celle ou celui qui en est orné, d'un caractère élevé, magnanime et indomptable, un caractère de héros en somme. On songe à de dédaigneux et séduisants personnages de roman, ou à de hautaines princesses de légende :

et l'on avoue éperdûment qu'on leur ressemble.

Il en va de même pour la colère. Si vous souhaitez de faire un délicat plaisir à quelque camarade, dites-lui devant témoins : « Vous qui êtes un violent, mon cher.... » Ce n'est plus un camarade, mais un ami dévoué que désormais vous aurez là. Et si vous recherchez les bonnes grâces d'une jeune personne, faites naître l'occasion, et déclarez à haute voix : « A Dieu ne plaise que je vous fâche ! Je sais trop quelles sont vos dangereuses colères. » Le plus délicieux des regards vous récompensera sur le champ.

Désirez-vous pousser plus loin encore la flatterie ? Ajoutez en ce cas : « Car vous êtes si nerveuse, si follement nerveuse ! Cela se sent, cela se voit. » Une femme en effet souffre malaisément que l'on doute de sa nervosité. La moindre incertitude à ce sujet l'offense. Qui ne se rappelle la secrète et profonde vanité avec laquelle on nous a si souvent confié : « Ah ! ça, c'est vrai, j'ai toujours été exceptionnellement nerveuse.... » Et pour mieux nous convaincre, on soupirait ensuite avec une résignation charmante, et l'on murmurait gentiment : « Hélas !. »

Sous l'ancien régime, un tiers de la France méprisait les deux autres tiers, c'est-à-dire les bourgeois et les vilains, parce que ceux-ci n'étaient pas nés. On a changé tout cela, aujourd'hui : cependant une jolie névropathe se croit encore d'une pâte plus fine, d'une condition psychologique plus exquise, tranchons le

mot, plus aristocratique : elle est née. Au lieu qu'une brave personne paisible et bien équilibrée, comment nommerons-nous ce rebut de l'humanité ? Fi donc ! une sorte de bétail, tout au plus, un malheureux être qui mange et qui boit, qui digère et qui dort, mais qui n'éprouve rien, qui ne souffre de rien, qui ne frissonne pas, qui ne vibre pas....

Se fait-on gloire d'être gourmande ? Euh... pas tout à fait : on chicane, on ergote, on établit des distinctions. On se reconnaît un palais de gourmet, sans doute, toutefois on ne traverserait certes point Paris pour le plus fin repas du monde. Laissons les plaisirs de la table : ils convenaient dans l'ancienne France, mais paraître y tenir est à cette heure une originalité fort périlleuse, et dont il faut se méfier.

Quant aux menus travers et défauts véniels, mieux vaut s'en abstenir.... Tout au plus une jeune femme élégante pourra-t-elle faire état, par exemple, de sa jalousie, cette faiblesse étant parfois admise, et même assez considérée ; ou encore d'une extrême susceptibilité, voire d'une nature plutôt rancunière : cela aussi ne fait pas trop mal. Mais, à tout prendre, c'est mesquin, pauvre, et — si l'on peut dire — bien « petite couturière ».

Passons maintenant aux défauts vulgaires, à ceux dont on aurait honte. Il y en a deux : l'envie et l'avarice. Il suffit de les citer, n'est-ce pas ? Ce sont des vices de vieille concierge. Je n'insiste même

pas, la cause se trouve jugée avant seulement qu'exposée.

Mais, grand Dieu ! mesdames, ne soyez point paresseuses ! Voilà l'immense, le vrai, le seul péché capital. On devrait l'écrire sur tous les murs : la paresse est une vilenie, la paresse est une infirmité, pis, une difformité.

Comment jugerait-on une femme qui, par crainte de se fatiguer, ne bougerait jamais de son lit, uniquement occupée qu'elle serait à attendre les heures des repas ? Telle est pourtant la paresseuse — du moins au moral.

La paresseuse ne lit jamais, sinon peut-être son journal, dont elle adopte humblement toutes les idées, à défaut d'autres : car elle n'a de sa vie réfléchi toute seule, c'est bien trop difficile ! Elle ne cause pas non plus, ou cause mal : on travaille en causant. Elle ne sait ni recevoir, ni être reçue, elle est discourtoise, à la fois brusque et embarrassée, bonne tout au plus à écouter un potin ou à tripoter quelques cartes à jouer.

Elle se laisse emmener au théâtre, mais, après la pièce, ne lui demandez pas son opinion, elle n'en a pas ; en eû-elle une, d'ailleurs, qu'elle ne se donnerait point le souci de chercher des mots qui l'expriment.

Née très riche, elle ira sans doute chez un grand couturier qui l'habillera passablement ; mais moins

fortunée, elle ne prendrait jamais la peine d'essayer dix fois chacune de ses robes, au besoin d'y travailler elle-même, si bien qu'elle sera toujours fagotée. Ses enfants s'élèveront comme ils pourront, n'attendez point qu'elle s'en occupe. Son mari, ses parents ? A quoi bon s'y attacher, s'il faut gagner laborieusement leur confiance et leur affection ? Ses amis ? Vous pensez bien qu'elle n'en a pas. A-t-elle appris un métier, sait-elle écrire seulement ? Allons donc ! Elle ne sait rien, et ne fait rien. Si pourtant, elle engraisse.

Ce portrait vous semble chargé ? Eh bien, prenez-le donc, mesdames, pour un épouvantail. Ne vous tenez jamais pour assez jolies, assez cultivées, assez affectueuses, assez charmantes. Soyez bien persuadées que la paresse déshonore et déprécie, parce que c'est bas et laid, très laid. « Polissez-vous sans cesse et vous repolissez », pour votre plaisir comme pour celui des êtres qui vous sont chers, et un jour, un jour lointain, il vous sera tout pardonné parce qu'on vous aura beaucoup aimées.

DU SERIN

Il y a chaque année une exposition de serins.

Car il existe dans Paris une « Société serinophile », et qui siège. L'élevage de ces petites bêtes a donné lieu à la formation d'un comité, à l'élection d'un président, à toutes sortes d'opérations parlementaires. Ces messieurs font d'ailleurs d'utile besogne : ils améliorent le serin.

Un beau serin doit être d'un magnifique jaune orangé, et paraître en peluche, tant ses plumes se hérissent de toutes parts. Ajoutons qu'il s'égosillera extraordinairement : tous ceux qui ont obtenu des récompenses ne cessent de chanter à tue-tête. Et c'est un spectacle que de voir tous ces honnêtes oiseaux bourgeois et sédentaires, costumés en jaune, lancer sans arrêt trilles et roulades dans leurs cages de trois pouces carrés.

On a fait au serin une mauvaise réputation. On l'a rendu ridicule. On a dit d'un niais, d'un écoute-s'il-pleut, d'un Jeannot, d'un simplet : « C'est

un serin ».. Pourquoi donc ? Cela n'est point juste.

Le serin, il est vrai, empêche stupidement sa femme de couver. Mais quoi ! les soucis ménagers l'importunent : c'est un artiste.

Il casse volontiers ses œufs et tue ses petits ? L'avenir de sa race ne l'inquiète guère, voilà tout : vous ne voudriez pas que ce chanteur formât des pensées vulgaires. Souhaiteriez-vous qu'il fît de la politique ?

Fi donc ! Il chante, il chante, il chante... Il ne connaît rien de la nature, ni des arbres, ni du ciel. Sait-il voler, seulement ? Ce n'est pas certain. C'est un oiseau du coin du feu. S'il sortait, le pauvre serin, la moindre pluie le jetterait par terre, le vent l'étourdirait, il se noierait dans une flaque d'eau, un moineau le tuerait à coups de bec. Il ignore les amours périlleuses, il ne vit pas dangereusement, lui !

C'est un poète.

Il est né dans une cage, et qui sait ? chez la concierge. Brave petite bestiole d'appartement, prétentieusement habillée, le serin ne sort jamais : rien n'abîme ses griffes propres ni son bec inutile, rien ne lui arrive. Cependant, il chante, chante, chante.... C'est un poète, vous dis-je.

Oui, un vrai poète.

Nous autres hommes aussi, nous avons les nôtres. Seulement, nous n'en savons pas le nombre. Il n'y a personne qui nous les expose, une fois l'an. Les lettres françaises ne sont pas secourues.

LETTRE A MA COUSINE SUR LES SPECTACLES

7 mars 1910.

Que je vous envie, ma cousine ! Vous êtes aux champs, et les rameaux sont déjà drus, cette année. Jamais le printemps n'aura fait le fou comme ça. Depuis le temps qu'il pleut, et que pourtant l'on n'a plus froid, il y a belle lurette que l'hiver a passé parmi les vieilles lunes, et que des petites feuilles fusent de tous les côtés. Quel arrosage ! L'autre semaine, quand je vous ai rendu visite, nous avons sous nos parapluies cueilli des violettes au parc ; l'ondée caressait des marguerites sur vos pelouses — en février ! — et les oiseaux faisaient un bruit d'avril. La nature est détraquée, mais malgré les crues et malgré la pluie, c'est très joli, ma cousine, que le mai nous vienne au mois de mars. Et malgré les averses, vous êtes bien heureuse d'assister à ce mascaret des parfums, à ce raz de marée des bourgeons.

Je vous imagine chaussée de vos petits sabots et

barbotant dans la bonne et fraîche boue de vos allées. A la campagne, vous avez de la boue saine, à la bonne heure, de la boue robuste, terreuse, qui sent l'herbe mouillée ou le sillon ouvert, qui colle aux grosses semelles et tombe sans malice devant le moindre petit feu de bois. A Paris, ma chè e, ce n'est plus de la boue, c'est de la fange, c'est du pus. On patauge là-dedans sous l'œil des cochers qui vont relayer, et des mécaniciens qui ne vous ont pas attendu pour trouver un client...

Avez-vous reçu ces pigeons cravatés à col Médicis que vous aviez achetés à l'Exposition d'aviculture ? Et ce splendide coq de combat à tête d'aigle, ce farouche et ce glorieux oiseau racé comme un héros, svelte comme un athlète, fier comme un condottière et mis comme un prince, l'avez-vous acquis, oui ou non ? Et vos sloughis, que deviennent-ils ? Et le pur-sang bai, et le poney gris ?... Ah ! et l'âne, l'âne que j'aime tant ?... Et les tulipes ? Je suis sûr qu'elles ont percé....

Combien j'admire votre existence de sybarite, ô ma cousine ! Voilà qui est vivre, oui, doucement, finement, parmi les fleurs et les bêtes : fleurs de parterre, bêtes de race, vie de cour....

Au lieu que nous, ici, nous n'en pouvons plus. C'est trop, c'est trop ! Une telle saison épuise, en vérité. Depuis deux mois et demi, que n'avons-nous pas vu ! Quel travail ! Quelles émotions, que d'âme à

dépenser ! Que d'art, enfin, que d'art ! C'est une crue.

Nous avons eu des salons, des japoneries charmantes aux Arts décoratifs, une exposition Félix Vallotton, et ailleurs des « Matisseries » à mourir de rire, si l'on n'en pleure. Ce Matisse, tout de même, quelle *beffa*, et quelle *beffa* guère spirituelle, en outre !... Mais laissons les peintres. Le théâtre suffit à nous surmener. Un dilettante un peu sensible ne sait plus où donner de la tête ni du cœur parmi tant de belles œuvres. La vie parisienne est un grand labeur pour les natures un peu délicates !

Voyez plutôt : à peine, tout d'abord, avions-nous fini de goûter l'exquise poésie du *Danseur inconnu*, qu'il nous a fallu méditer sur l'*Ange gardien*... Et à propos du *Danseur inconnu*, avez-vous remarqué, ma cousine, que les meilleurs poètes ne sont pas les poètes professionnels ? Ceux-ci n'alignent guère que des mots, et des mots du genre élégiaque ou noble. Au lieu que d'autres écrivains, tout simples, introduisent dans notre vie quotidienne une fantaisie délicieuse qui est proprement la poésie. MM. les versificateurs font des odes et des sonnets très impressionnants. Mais ce sont les Tristan Bernard et les Courteline que je tiens pour vrais nourrissons des Muses....

Dans l'*Ange gardien*, autre genre de trouble : voici les mystères de l'amour, et ces femmes singulières, passionnées, que l'on voudrait avoir rencontrées un

jour et séduites... Nouvelle observation, chère cousine : ces dramaturges sont sans pitié. Ils savent pourtant bien, en effet, que nous avons nos amours particulières à poursuivre ; cela nous ne occupe déjà que trop ! Nous y songeons tout le jour... Mais comme si ce n'était pas assez, ces messieurs nous infligent encore l'obligation de réfléchir touchant les amours qu'ils imaginent. Et nous « marchons », comme on dit, pour leurs rêveries inventées à plaisir, et nous nous excitons, et nous prenons parti !... Comme vous devez vous moquer de nous, là-bas, dans votre beau jardin ! Nous mourrons à la peine.

Reprenons l'exposé de nos travaux. Après l'*Ange gardien*, ce fut *Chantecler*. Passons. Vous savez quelles furent nos angoisses, notre attente fiévreuse, la lutte pour les places, puis les batailles pour et contre ce grand poète. Moi, j'étais « pour »... Vous devinez quelle semaine m'attendait ! Je ne sortais plus qu'armé.

Après *Chantecler*, voici la *Vierge folle*. Délire, extase, Racine, sommets de l'art !... On parlait d'apothéose du théâtre français, on planait, on flottait, on ne savait plus où prendre pied.

Nous nous remettions lentement de ce vertige, quand Tristan Bernard, qui veillait, nous jette sur la scène un nouveau chef-d'œuvre, un vrai, un pur chef-d'œuvre, son *Peintre exigeant*. Molière succédait à Racine. Quel hiver ! L'admiration tarit à la longue.

Et ce n'est pas tout : au théâtre Sarah-Bernhardt, voici du sang, du quattrocento, des costumes, Machiavel et Borgia. Au théâtre Antoine, une pièce antimilitariste. Il faut se fâcher : combats oratoires, théories, encore de l'émotion gaspillée en paroles. Elle ne vaut pas, certes, celle que m'eût causée, près de vous, un crépuscule rose !

Bref, qu'en dites-vous, ma cousine ? Voyons, franchement, avouez que l'amateur de spectacles est sur les dents après deux mois pareils ! Tant de talent, et tout ce génie ! Affolé, j'ai pensé venir me réfugier dans votre ermitage....

Et puis, un soir, j'ai vu la *Fête chez Thérèse*...

Ah ! ma chère, vous souvient-il d'une journée que nous passâmes à Rome, voici deux ans ? Nous étions gorgés de merveilles. Nous avions erré dans le Forum, revu la Sixtine, passé deux heures dans le Musée des Antiques au Vatican. La tête nous tournait et des formes sublimes flottaient devant nos yeux lassés. C'est alors que, vers le soir, nous fûmes chez votre amie Caroline Greci, qui loge au Transtévère.

Elle nous reçut dans son jardin. Et vous vous rappelez ce que c'était, son jardin : une simple allée couverte, au bout de quoi l'on voyait le dôme de Saint-Pierre ; dans le feuillage, une Diane de marbre levait la main ; et près de nous, une vasque où pleurait un fil d'eau. Voilà tout. Mais la Diane était si exactement belle, et l'eau pleurait si juste, et ce décor

était si parfait que nous oubliâmes Rome tout entière et ses augustes splendeurs. Tant qu'à la fin, la nuit nous surprit là....

Il en va de même touchant la *Fête chez Thérèse.* C'est un ballet, et rien de plus. Mais tout s'y trouve en telle harmonie, musique et couleurs, danses et sujet, étoffes et mascarade, amour et tristesse, rythmes et souvenirs, que l'on oublie Paris quand on y assiste. C'est un miracle de goût.

Le talent de Reynaldo Hahn, celui de Zambelli, celui d'Aïda Boni, ah ! qu'un Français seul peut sentir parfaitement cela ! Ces trois grands artistes ont amené ce qu'ils nous donnent au point de perfection inimitable. Ils ont atteint la mesure exquise. La Bruyère eût approuvé. Je ne crois pas trop dire.

On a parlé des danseuses étrangères, d'une Isadora Duncan. Laissons, laissons ces déguisements !... Regardez plutôt notre Zambelli indiquer la mélancolie, la gaîté qui passe, l'amour ou l'inquiétude. C'est un antique. C'est la Muse elle-même.

Allons, il faudra que vous m'excusiez, le printemps et vous. J'avais grand désir de voir bourgeonner vos marronniers, et luire la rosée sur le boulingrin. Il me tardait d'écouter naître le soir devant le miroir d'eau. J'étais un Parisien fourbu, las de ses plaisirs et qui aspire aux joies bocagères.

Mais la *Fête chez Thérèse* m'a donné la clef des champs, cousine. Du bout de ses doigts, Mlle Zam-

belli m'a jeté au nez tous les parfums. Mlle Aïda Boni, en dansant ses pavanes, m'a guidé dans un parc à la française bien plus beau que tous ceux qui existent. Il y a toutes les fleurs des parterres dans les écharpes et les étoffes du premier acte. On entend le clair de lune au second. Et la musique de Reynaldo, c'est la brise.

Adieu. Je retournerai ce soir à la promenade — à l'Opéra.

LETTRE A UN DÉLICAT POUR LUI RECOMMANDER UN LIVRE

Tu n'es pas heureux, mon ami. Ou du moins tu n'es pas tout à fait heureux, car les délicats n'ont en somme pas de chance : tout les choque. Ils n'aiment que la cuisine vraiment exquise, l'esprit vraiment bien offert, les femmes vraiment jolies. La moindre affectation les gêne. Ils ne sauraient admirer en tout repos ni une poétesse, ni d'autre part une sotte, ni une bourgeoise mal mise, ni davantage une poupée du couturier ; ils hausseront l'épaule devant le snob, mais se détourneront dès qu'un bon garçon exagérera sa bonhomie ; ils changeront de coin à l'arrivée d'un ingénieur vandale, mais se verront forcés de quitter la pièce s'il y pénètre un esthète.

Oui, l'existence est souvent malaisée, nous l'avouons, pour quiconque a contracté la maladie du goût. Je ne parle pas ici du « goût artistique », Dieu

non ! Celui-là n'est pas gênant, sauf dans les salles de concert et les galeries de peinture. Hors de là, il s'accommode de tout, fût-ce de la brasserie, fût-ce d'un penseur allemand. Bien différent, au contraire, le goût tout simple, tout nu, vous suit partout, et à propos de presque tout vous cause un petit chagrin. Jugez d'un tel état pathologique ! « J'ai mes vapeurs », disait-on jadis. « J'ai mes nerfs », soupirait-on naguère. « J'ai mon goût », gémiront aujourd'hui quelques-uns.

Or, parmi ces quelques-uns, mon ami, l'on te compte. Je le sais. Et néanmoins, voici que je viens te recommander un livre.

Un livre ! L'audace est grande... Entre tous les sujets de déplaisir, il n'en existe guère de plus irritant, de plus taquin. Un livre, en effet, se présente avec modestie. On aurait pu ne pas l'acheter. Il eût été loisible de ne point l'ouvrir, de n'en pas couper les pages. Cependant, on a fait tout cela. Après quoi, l'on y glisse son regard avec précaution : et tout de suite — surtout si l'auteur a voulu « faire de l'art » — on est offensé ! Et par quoi ? Par des riens, par des indices de prétention ou des traces de vulgarité, par des signes de rhétorique ou des preuves de jobardise, par une apparence de bluff ou quelque relent d'écriture artiste, par des moulures en trompe-l'œil, des bijoux achetés au bazar, des ciselures en simili, des paillettes de clinquant... On ne cesse enfin de souffrir.

Si ce sont des vers, encore, on saute ,on passe. Si c'est de la « pensée », on jette le livre. Mais tenez-vous un roman dans les mains, que vous voudrez parfois connaître la fin du récit, voir comment l'auteur aura dénoué ça, pour l'anecdote, pour la devinette. Et alors vous vous risquerez peut-être à poursuivre. Je n'insiste pas sur ce qui vous attend. La scène d'amour vous révoltera. La crise de vertu vous fera pitié. L'accès de passion vous fera rire. Et puis, oh ! et puis, en voilà, des complications, en voilà, du bavardage, en voilà, des histoires !... On supportera mieux les contes et les nouvelles. C'est plus facile à réussir. Cela impatiente moins.

Or le livre que je te recommande ici, mon cher ami si délicat, c'est précisément un recueil de nouvelles : *La biche écrasée*, par Pierre Mille. Tu n'aimes pas ce titre ? Moi non plus. Mais ne t'y arrête pas. Emporte chez toi l'ouvrage, et lis-le sans te presser. Tu seras content, pour ombrageux que l'on te sache.

Et ce ne sont même pas les sujets de ces nouvelles que je louerai. Assurément, rien de plus ingénieux, de plus neuf, de plus tragique et parfois de plus poignant que ces histoires diverses. Le cerveau qui les imagina ne se contenterait ni des fadeurs de nos guitaristes, ni des vieux rossignols et clichés qu'on nous revend partout. M. Pierre Mille regarde le monde avec des yeux de précision : rien ne lui échappe, il note tout avec une exactitude scientifique, et souvent même

avec une sorte d'allègre cruauté. Il rit, il s'amuse, il est curieux et robuste, gracieux et délibéré. On pense bien qu'un tel homme après cela ne nous débitera ni des rengaines, ni des anecdotes d'almanach. Aussi certains de ces récits sont-ils presque atroces, d'autres terriblement drôles, d'autres encore, comme *Le merle*, *Les chiens*, et surtout *Le secret*, profondément, infiniment tendres. Je défie quiconque devine seulement ce que c'est qu'aimer un enfant, de lire *Le secret* sans une émotion vraiment irrésistible.

Mais quels qu'ils soient, ces beaux sujets de contes, je les laisse. C'est à toi que j'écris, mon ami qui es délicat. Je sais que le plus étonnant récit t'ennuierait, pour peu qu'il s'y trouvât la moindre esbrouffe ou gaucherie, la plus légère tache enfin. Je veux donc insister seulement sur l'art de l'ouvrier qui cisela ces pages si simples et si fortes, enfin si raffinées.

Tu te pencheras sur chacune, tu verras comment les personnages entrent, sortent, sans causer nulle surprise (il n'y a pas jusqu'à un fantôme, dont l'auteur ne parvienne à nous faire trouver la présence toute naturelle). Tu regarderas les paysages : peints qu'ils sont à la bonne manière classique, nul d'entre eux n'occupe beaucoup plus de cinq à dix lignes. Et l'on n'y trouve ni « langueurs pourpres » à l'horizon, ni « embrasements d'or », ni « moiteurs papillottantes », ni l'intolérable carte d'échantillons de couleurs et de nuances que nous offrent, sans jamais s'en

lasser, les écrivains-rapins. Non, aucune fioriture à treize sous... Mais la moindre chose nous est présentée en pleine lumière, de façon qu'on ne l'oublie plus.

Voici des arbres, en Flandre, au bord de la mer : ils semblent, « sous l'effort du vent perpétuel, courber la tête tous ensemble, leurs feuilles pendant comme des chevelures, leurs bras de branches tordus comme pour prier que cela finisse, parce qu'ils sont trop malheureux ».

Voici un muscle : « Du coude à la main, chez l'homme, un muscle tournait, sombre ou éclairé selon sa place, et les doigts vivaient comme des personnes qui se mettent d'accord pour chanter. »

Voici Mme Pearson : « Avez-vous vu, le matin, le cœur tendrement rose des roses blanches de la Malmaison ? Semblable était son teint. Et les pervenches, dont le bleu devient tout pâle quand un rayon de lumière les mordille à travers les feuilles ? Tels étaient ses yeux. Des fleurs, du lait, des enfantillages, c'est à cela qu'on pensait en la voyant, et c'était délicieux de ne penser qu'à ces choses fraîches. » Et voici encore, vus d'un peu plus près, les yeux de cette Mme Pearson : « Ces yeux clairs, ignorants, innocents, et qui semblaient des yeux de muette, tant ils demandaient.... »

Voici...

Mais je sens, mon ami, que c'est trop d'éloges. Un

délicat comme toi ne les admet que modérés, discrets, et souriant à travers les critiques.

Disons donc des choses simples. A côté de *Sanguines*, de Pierre Louÿs, et *d'Amants et voleurs*, de Tristan Bernard, nous mettrons *La biche écrasée*, de Pierre Mille. C'est tout.

OÙ CE FUT

Le proverbe dit vrai, l'on n'est jamais si bien trahi que par les siens. C'est ce qui arrive aux historiens.

Toutefois, il faut s'entendre sur le mot historien, car il y en a de deux sortes au moins.

Les premiers, les purs, les farouches, les terribles, ne daigneraient même pas accepter cette qualification trop ambitieuse à la fois — vu leur modestie redoutable et leur agressive humilité — et trop vulgarisée à leur gré d'« historien ». Ils se nomment, selon les cas, philologues, paléographes, glossateurs ou moins encore, si on les défie. Ils consacrent leurs veilles et leur sombre énergie à rédiger d'austères catalogues, à publier impitoyablement d'effrayants cartulaires et des manuscrits dont le titre seul combat déjà. Leur âme est incorruptible et leur esprit dépourvu d'agréments. Leur carrière aussi a de quoi épouvanter les personnes futiles.

Cependant, ne les plaignons pas. Ils sont heureux.

Ils connaissent l'affreux plaisir du devoir accompli, et la volupté de mépriser autrui. Ils dédaignent le bruit, flétrissent la réclame, et du fond de leur cabinet, haussent l'épaule en songeant à la canaille qui vit dans les journaux. Puis ils ont des accointances,et se croient quelque crédit dans l'Etat. Cela leur suffit. Laissons-les.

Les « historiens » de la seconde manière — et non pas de la seconde classe, s'il vous plaît — apparaîtront bien différents de ces philologues chagrins. Ceux-là, en effet, travaillent parmi les fleurs. Ce sont eux qui nous donnent ces biographies de femmes exquises d'autrefois, de princes charmants de l'ancien régime, de maréchaux brillants, de fins diplomates, d'« inconnues » de toutes sortes et d'aventuriers romantiques, biographies savoureuses où l'on trouve toutes choses, de la littérature, de la psychologie, des paysages, des souvenirs personnels, et même — mais oui — et même de l'histoire. Ces érudits plus aimables n'ont qu'à butiner parmi toutes les grâces du passé. Ils bouleversent de vieux tiroirs, pillent des coffrets en bois de rose, délient les faveurs jaunies, se grisent de souvenirs d'amour et apprennent plus d'un secret. Une belle compagnie de héros pittoresques et de ci-devant, et tout un sérail d'émigrées les consolent des misères contemporaines. Ce sont de charmants collectionneurs de tulipes, à la façon de La Bruyère, et de très aimables amateurs d'oiseaux, comme Diphile....

Seulement, voilà, il faut bien le dire, la plupart de ces jardiniers et de ces spécialistes nous offrent leurs tulipes rares dans du papier d'office, et nous présentent leurs précieux canaris dans des cages à dix sous. On peut compter ceux qui savent composer une gerbe, ou entrelacer joliment le fil d'or d'une prison pour mésanges.

Or, hélas ! qui donc daigne faire cette distinction ? Qui, dans la presse, se soucie d'annoncer que tel ou tel ouvrage documentaire, biographique, historique enfin, est bien fait, ou, au contraire, stupidement gâché par un pauvre homme ? Le talent, en histoire, ne compte pas ; ou du moins c'est comme s'il ne comptait pas, puisqu'il n'est presque pas un seul critique qui prenne soin de le remarquer. On parle du sujet d'une étude historique, on relève avec un attendrissement puéril, ou sénile, les séductions de la personne dont l'auteur vient d'écrire la vie. Quant à se demander si ledit auteur a simplement réuni le plus indigeste et fade amas de notes, s'il ne s'est donné la peine que d'y ajouter ça et là quelques clichés insipides et de niaises généralités, oh ! cela, n'y comptez pas. On ne s'occupe que de la matière traitée : et la façon dont celle-ci est traitée, nul n'y fait attention. A tel point que s'appliquer à écrire ou à bien ordonner, à bien déblayer un livre d'histoire, c'est véritablement jeter des perles aux étourneaux, pour ne nommer que ces bêtes-là.

A qui la faute ?... Mais à tous ces rapaces, à tous ces écornifleurs, à tous ces polygraphes qui, s'ils ne brochent pas eux-mêmes quelque copie du même genre, se jettent sur les biographies et les tableaux de mœurs anciennes, comme la pauvreté sur le monde. Et dame ! songez donc aux bons articles de tout repos que cela fournit, une vie de la Camargo, par exemple, ou une monographie d'une conspiration politique du temps du Consulat !... C'est élémentaire : vous exposez le sujet du livre, vous citez quelques traits piquants à l'actif des personnages défunts dont il s'agit, traits découpés tout bonnement dans le « bouquin » en question, vous y ajoutez un ou deux commentaires d'une écœurante banalité, et le tour est joué, vous avez pondu une colonne et demie, juste ce qu'il en faut pour être honorablement payé.

Et le plus comique encore, c'est que cette chétive besogne de grippe-ligne confère, à qui l'accepte, un certain air d'érudition et de gravité. On se compose ainsi, à bien peu de frais, une bonne réputation. On n'est pas un sauteur, un débiteur de sornettes. On devient presque académisable.

Tout récemment, la presse entière a loué comme il convenait les *Trois amies de Chateaubriand*, ces pages exquises que M. André Beaunier a consacrées à Pauline de Beaumont, à Mme Récamier, à Hortense Allart de Méritens. Avec ce pieux choéphore,les journaux ont semé à l'envi les roses et les asphodèles sur les

tombes émouvantes de ces trois jolies femmes, dans la société de qui voulut bien se complaire et s'oublier Son Altesse Romantique René, frivole Empereur des Lettres françaises.

Mais s'est-il trouvé quelqu'un pour noter expressément, pour bien spécifier que c'est la manière surtout, et le ton de l'auteur qui attirent, qui attachent, qui enchantent quiconque feuillette ces pages-là, et que si enfin du livre de M. Beaunier on retranchait M. Beaunier lui-même,il ne resterait rien. Citeriez-vous beaucoup de livres d'histoire dont on puisse dire autant ?

Cet ouvrage ne ressemble à nul autre du même genre. Il est parlé plutôt qu'écrit — et que dis-je ? non pas même parlé, mais causé, souri, caressé, parfumé, pailleté, à facettes, à étincelles. C'est un livre qui palpite, qui bouge sous le doigt.

Le cas est rare, trop rare. Ecrivant sur un sujet qui n'est point d'invention, M. André Beaunier a voulu faire œuvre d'artiste, et n'a voulu faire que cela. Pas de notes en son livre, et à peine quinze pages d'appendices. Vous devinez le scandale. Les curieux à la prussienne s'écrient : « Quoi ! rien d'inédit ? Aucune lettre inconnue, aucun papier retrouvé ? Alors, cet ouvrage est donc inutile.... » Eh ! oui, chers pédants, il vous est inutile, à vous, tout à fait. Il ne vaut, en effet, que par le tour qu'il a. M. Beaunier n'enseigne pas. Il converse, il plaisante, il est un peu amoureux de trois dames mortes aujourd'hui, et il

nous dit pourquoi, ou plutôt comment. Il joue.

M. André Beaunier se sent, s'avoue épris des trois amies du grand vicomte ; non pas toutefois également. Je le défie de démontrer qu'il ne préfère pas Hortense Allart de Méritens, dont les façons, en fait de tendres liaisons, étaient moins châtiées que celles de Juliette Récamier, et plus soudaines que celles de Pauline de Beaumont. Néanmoins, s'il parle d'Hortense avec une complaisance manifeste, il se montre d'une délicatesse extrême en traitant de Juliette, et d'une piété parfaite en évoquant Pauline. Et ceci déclaré, qu'ajouter de plus, quand il s'agit d'une œuvre dont tout le mérite est dans l'imprévu des arabesques, la joliesse du feston, la légèreté des dentelles et le fini des miniatures ?

Il y a des médaillons pour bonheur-du-jour : « Juliette chez Mme de Staël », par exemple, ou bien : « Une soirée chez Mme Récamier ». Il y a des pastels, dont on tirerait un ballet, ou quelques variations pour flûte et clavecin : « Le plaisir de vivre en 1788. » Et cherchez à la page 33 : « Si vous allez un jour au musée de Cluny », etc.... Il y a des portraits comme inscrits d'un trait sous le chaton d'une bague. Voici peut-être le plus joli, et c'est encore Mme Récamier : « Elle passait son temps à faire de fines reprises dans les cœurs qu'elle avait blessés, travail charmant ! »

Un point, entre tous, nous était personnellement cher, à savoir ceci, dont on ne parle guère et qui n'est

point assez illustre : ce fut dans la forêt de Chantilly que Mme Récamier se donna pour la première fois, et tout à fait — oui, âme et corps — à Chateaubriand. Depuis des années nous sentons, à cause de cela, le sourire de Juliette passer entre les feuilles de cette même forêt, dès qu'y reviennent les saisons tendres.

Or, M. André Beaunier a mis beaucoup de soin à rappeler ce détail de topographie amoureuse. Mais il n'a point décrit exactement où, en quel nid, en quel recoin des taillis un tel évènement eut lieu. Qu'il permette à celui qui signe ces lignes de préciser un peu. Si René, durant cette journée d'amour, n'avait point mené Juliette en voiture, comme cela est vraisemblable — car eussent-ils mis un postillon dans cette demi-confidence ? — nul doute que tous deux n'eussent trouvé non loin de la lisière — le vicomte était très impatient — un petit bouquet de pins, aujourd'hui fort anciens, mais alors tout jeunes et près du sol, formant un boudoir enfin. Je connais bien ce sombre bosquet. Il s'élève au milieu d'un fourré. Il est mystérieux et beau. Ce fut là.

Oui, positivement là, car vous n'ignorez pas que les aiguilles de pin ne sont pas semblables à l'herbe ou à la mousse qui, même par un temps sec, tacheraient de vert un linon blanc. Et Juliette s'habillait surtout d'étoffes claires et fines. C'est André Beaunier lui-même qui nous le dit, en son style souple et léger aussi comme du tulle.

LA DIXIÈME MUSE

Il était une fois un poète dont un critique s'était permis de blâmer quelques vers. On l'a dit et redit, que la race des poètes est très irritable. En tout cas, elle le cède peut-être sur ce point à la race des critiques eux-mêmes, lesquels ne viennent que bien après les romanciers, qui toutefois sont moins susceptibles encore que les romancières, et ces dernières, vous le savez de reste, semblent des anges de patience et de modestie dès qu'on les compare aux auteurs dramatiques, aux exigeants, ombrageux, quinteux et intraitables auteurs dramatiques.... Néanmoins, c'est d'un poète qu'il s'agit.

Ce poète, donc, venait de se voir légèrement, très légèrement repris par un critique. Un pareil scandale est-il tolérable ? Assurément non ! Que fallait-il donc faire ? Parbleu ! sauter sur sa plume et répondre de sa plus belle encre par une lettre vengeresse... Mais on n'improvise pas une telle épître : il convient d'y son-

ger longuement et de la composer à loisir. Notre poète s'installa, pour ce motif, au fond d'un grand fauteuil et se prit à rêver, pesant des termes, ciselant des phrases et aiguisant maintes épigrammes. Et déjà son billet se muait tout doucement en un furieux pamphlet, quand soudain une forme charmante apparut à ses yeux, s'avança en souriant, et s'assit, ou plutôt se posa, non sans une élégance infinie, sur une chaise qui se trouvait là.

C'était une jeune femme simplement vêtue ; une longue chemise, retenue par une ceinture, lui tombait jusqu'aux pieds ; ses bras nus, fort jolis, ses pieds chaussés de sandales, ses jambes exquises, et que l'on devinait à travers l'étoffe, se mouvaient harmonieusement, cependant qu'une grâce divine habitait son visage.

Comme le poète, intimidé, ne soufflait mot, la jeune femme sourit un peu davantage, et parla en ces termes :

« — Tu ne me connais pas, jeune poète. Naturellement, d'ailleurs. Depuis tant de siècles que nous inspirons, mes sœurs et moi, les gens de lettres, ces ingrats ont toujours adoré, cultivé, révéré mes neuf chères compagnes : Clio, muse de l'histoire ; Euterpe, Thalie et Melpomène, qui président au théâtre ; Terpsichore, qui protège la danse ; Erato, Polymnie, Calliope, patronnes des poètes et des orateurs, et la folle Uranie, enfin, divinité tutélaire des astrologues et des

aviateurs. Mais quant à moi, ils m'ignorent, les oublieux, ils affectent de ne jamais me nommer ; ils ne me rendent aucun des honneurs auxquels j'ai tous les droits ! Et pourtant, ô poète, je suis la plus puissante et la plus bienfaisante des Muses, la dixième, celle de la Vanité. Salue-moi bien bas, je t'ai déjà rendu tant de services — et ce n'est pas fini !

« N'est-ce point grâce à moi que les écrivains travaillent, qu'ils font des livres et des pièces ? Sans moi, souhaiteraient-ils à ce point d'être illustres et décorés sur toutes les coutures ? Auraient-ils inventé la publicité, qui les enrichit et les fait connaître ; les Académies, le reportage littéraire, et tant d'autres gentillesses de ce genre ? Je soutiens les neurasthéniques, et aveugle les malheureux ratés, ô adolescent plein de dépit ! J'aide à supporter les épreuves, à ricaner avec mépris devant l'indifférence inexplicable du public stupide, ô chanteur puérilement irrité ! C'est grâce à moi, ô le plus romanesque de tous les hommes, qu'on ne va pas décharger les six coups de son revolver dans la figure maudite de tels ou tels directeurs de théâtres ou de journaux, mais que l'on hausse simplement les épaules en se disant : « Les pauvres gens ! » Et que si l'on est, d'autre part, sur le point de mourir empoisonné par le fiel et la rancune, après certains articles de critiques chétifs et paresseux, on ne succombe pourtant pas à ces flots de bile, mais l'on allume paisiblement une cigarette

en déclarant sans faiblesse : « Cet imbécile n'a encore pas compris, comme d'habitude.... »

« Honore-moi dans ton cœur, mon petit ami. Je suis depuis un temps immémorial la déesse omnipotente et souveraine qui, presque seule, anime et dirige tes ridicules confrères. Rappelle-toi ce que fit Apollon lui-même, le premier en date de tous les poètes, quand un critique impartial et modéré, le roi Midas, se permit jadis non pas de donner le prix, mais de trouver seulement quelque mérite aux chansons du rustique Pan, qui avait accepté la lutte avec le dieu : ce dernier donna froidement au malheureux roi dilettante des oreilles d'âne, et allez donc ! Quant à ce pauvre et dérisoire satyre Marsyas, dont le seul crime avait été d'oser concourir avec le blond Phébus pour un prix de poésie, souviens-toi de ce que lui infligea son vainqueur indigné : il l'écorcha vif, rien moins que cela. A la bonne heure !

« Et Daphné, la délicieuse Daphné ! Apollon, qui l'aimait, la poursuivit si bien que la pauvrette éperdue implora les dieux, et que ceux-ci, compatissant à sa vertu, la changèrent en laurier. Et alors, sais-tu à quoi se résolut sur le champ Apollon, l'amoureux Apollon ? Il cueillit incontinent le laurier et, comme un gros égoïste, comme un gros fat, s'en tressa à la hâte une couronne, se la mit bêtement sur la tête, puis s'en fut se pavaner avec cela....

« Et la lyre d'Orphée, connais-tu l'histoire de la

lyre d'Orphée ? Eh bien ! celui-ci venait de chanter dans un banquet ; un gosse mal élevé qui flânait par là — c'était le tout jeune Achille, entre nous, et ceci se passait dans l'antre de Chiron — ramassa la lyre que le poète avait à l'instant même posée à terre, et commença d'en tirer, par espiéglerie, des accords affreux ; un rire homérique saisit aussitôt toute l'assistance, sauf Orphée cependant qui, sottement et grossièrement furieux, saisit le pauvre bambin par une jambe et l'envoya rouler à vingt pas.... C'est Clio qui m'a conté cela.

« Tu vois que mon règne se perd dans la nuit des temps, et que les plus respectables entre tous les poètes ont connu mes bienfaits.... Observe donc mon culte avec ferveur, ô mon enfant ; deviens pieusement et saintement vaniteux, et ne m'oublie jamais, moi qui suis la plus ancienne des Muses, et la plus vénérable ! »

Elle dit, et disparut. Le jeune poète rêva quelque temps encore, puis il se vit tout à coup grand comme le monde, et, dès lors, n'écrivit jamais plus de lettres injurieuses aux gens de peu qui ne l'admiraient pas. Mais il eut pitié d'eux, à la vérité, et les plaignit de tout son cœur.

LES FACHEUX

LES FACHEUX

LA S. P. A.

La Société protectrice des Animaux laissa deviner un jour à la duchesse d'Uzès que sa démission serait bien accueillie, et ceci sous l'étrange prétexte que Mme d'Uzès chassait à courre et, ce faisant, tuait de pauvres cerfs.

La Société protectrice des Animaux intervient à propos, lorsque des charretiers brutaux ou de stupides cochers de fiacres maltraitent leurs malheureux chevaux, lesquels n'en peuvent mais. Dans toutes les autres circonstances, cette Société peut sembler moins bien inspirée. La plupart de ses tentatives témoignent même d'une rare ingéniosité dans la malfaisance, et d'un esprit de destruction tout à fait remarquable.

En même temps qu'à l'efficace et très opportune

assistance aux chevaux martyrisés, on sait, en effet, à quelles entreprises s'adonne avec un admirable zèle la Société dont il s'agit : elle a pour but de ruiner certains élevages, et de s'opposer à la prospérité de plusieurs contrées françaises. Elle n'y réussit pas toujours ; mais enfin elle tente au moins les plus loyaux et patients efforts dans ce sens. Tantôt la mission que se donne la Société est assez modeste : ainsi elle a bien fait tout ce qu'elle a pu pour arrêter dans le Nord l'élevage prospère des coqs de combat, et pour priver les honnêtes citoyens, dans trois ou quatre départements, d'un divertissement qui leur est excessivement cher. Et de fait, les combats de coqs sont interdits : cependant la très intelligente clairvoyance des préfets souffre que, presque partout, les gendarmes ferment les yeux. Si bien que les coqs, qui se battraient tout le jour en liberté, se battent quelques minutes en champ clos. Mais ce n'est là qu'une très petite — encore que vaine — campagne de la Société protectrice des Animaux. Elle nourrit de plus vastes desseins.

N'avait-elle point, par exemple, prémédité d'entraver les courses de taureaux dans le Midi ? Ah ! pour le coup, l'affaire était d'importance : empêcher de se divertir, toute une partie de l'année, plusieurs centaines de mille hommes ; empêcher des flots d'or, un véritable Pactole, de couler vers Bayonne, Biarritz, Arles, Nîmes, et combien d'autres villes, à la

bonne heure !... Toute la Provence et toute la Gascogne, néanmoins, se révoltèrent. Et il fallut encore laisser ici les gens s'amuser comme ils l'entendaient, et s'enrichir, puisqu'ils le pouvaient.

Pour se consoler, on a dit que certains membres de la Société avaient aussi projeté de s'élever contre les courses d'Auteuil, où les pur-sang donnent de gros efforts, et se cassent parfois les jambes sur les obstacles. Cette fois, l'on eût trouvé le moyen de gâter les dimanches parisiens, et l'on s'en fût pris à l'une des meilleures ressources pour l'Assistance publique : c'était un bien joli travail... Trop joli cependant, et ce ravissant projet ne fut que le rêve de quelques dilettantes parmi les actifs protecteurs des animaux. Bah ! ils découvriraient autre chose, ils formeraient quelque autre complot contre le commerce français et les plaisirs de leurs compatriotes. Et ils ont trouvé en effet : voici maintenant qu'ils s'attaquent à la chasse à courre. Merveilleuse initiative !

Merveilleuse, assurément. Mais non moins comique, en vérité. La Société protectrice des Animaux reproche à la duchesse d'Uzès de poursuivre et de tuer des cerfs. Fort bien. Mais il sera peut-être juste, d'autre part, qu'elle vote également une récompense à cette même personne qui, chaque année, consacre une somme importante à loger, nourrir et soigner — le tout dans des conditions de confort et de bien-être parfaits — une meute magnifique de cent chiens et

au-delà. Cent ou deux cents braves bêtes de chiens, avec leurs chiennes et leurs chiots, hébergés à grands frais et selon tous les préceptes d'une excellente hygiène, cela ne mérite donc pas une petite médaille ?

Ces chiens, dira-t-on, se font estropier, éventrer à la chasse ? N'exagérons rien. Il n'y a pas, contre le cerf, un chien blessé par mois. Il arrive qu'un cerf très méchant, en octobre, par exemple, au moment du rut, en mette parfois trois ou quatre à mal, ou qu'un sanglier en découse plusieurs : mais c'est très rare. Les massacres de chiens n'ont lieu que sur les gravures. Et, au risque d'une blessure, le plus grand plaisir que l'on puisse offrir à un chien, c'est de le faire chasser. Si la Société protectrice des Animaux ne veut plus qu'on chasse, c'est donc qu'elle se plaît à tourmenter les bêtes. On l'ignorait jusqu'ici.

Reste la curée, la fameuse curée ! Que d'illusions l'on se fait à ce sujet. On s'imagine d'abord le cerf en larmes, et dévoré vivant. Légendes et niaiseries ! Le cerf, d'abord, ne pleure pas. Il a de la cire qui lui coule des yeux, quelquefois ; il a, enfin, les yeux chassieux. Mais il ne pleure nullement. Il faut avoir soi-même chassé pour se rendre compte de l'immense drôlerie qu'il y a à parler des larmes « de la biche aux abois », comme dit le poète. En outre, dès qu'un cerf est forcé, arrêté devant les chiens, ou dès qu'il est à l'eau, un bon maître d'équipage le tue ou le fait tuer immédiatement par son piqueur, d'un coup de carabine ou

de couteau. Il n'y a pas de curée vivante. Faire la curée, c'est donner l'animal, découpé et dépecé, en pâture aux chiens. Prononcer les mots « curée vivante », c'est à peu près aussi compréhensible que de dire un « dîner vivant » ou un « bifteck vivant ». Cela n'a aucun sens.

Aussi bien, l'intérêt de la Société ne se portait là qu'en partie. Ce qui la sollicite, en ce qui concerne la chasse à courre, c'est, comme pour les combats de coqs, les courses de taureaux ou les courses de chevaux, de nuire à une ou plusieurs branches du commerce et de l'industrie français. Songez donc ! la bonne aubaine ! On dépense annuellement dans notre pays plus de soixante millions pour la vénerie : la statistique en fut établie. Eh bien ! mais ne faut-il pas prohiber cela, voyons ?

Quatre cents équipages, 20.000 chiens, 10.000 chevaux, 500 piqueurs et valets de chiens, les innombrables veneurs qui se déplacent tout l'hiver pour aller chasser, les éleveurs, loueurs et marchands de chevaux, les gardes-chasse, les hommes d'écurie, les carrossiers et fabricants d'automobiles, les grainetiers, selliers, tailleurs, culottiers, bottiers, aubergistes, bouchers, etc., n'est-il pas indispensable d'arrêter la dépense et le trafic de tous ces gens-là ?

Les 28 millions qui se dépensent en frais de déplacements, chemin de fer, les deux autres millions que nécessitent les locations et entretien de fo-

rêts, il importe de renoncer à ces revenus publics, non moins qu'aux indemnités considérables allouées aux paysans riverains des forêts pour les dégâts de cerfs ou le passage sur leurs terres. Des villes comme Compiègne, Villers-Cotterets, Fontainebleau, Chantilly, Rambouillet, Pau, Biarritz, comment ne pas leur enlever ce négoce et cette source de prospérité ? Puis, la chasse est populaire, dans ces contrées-là, et pour cause. Les jours fériés, les semaines de Noël, de carnaval ou de Pâques, les laisser-courre y sont de vraies fêtes nationales. La vaillante Société protectrice des Animaux se doit de mettre un obstacle à cela. Il est nécessaire qu'elle ruine et qu'elle persécute. C'est pour elle un cas de conscience....

Et pourquoi ? Afin qu'on ne tue pas les cerfs ?.... Mais alors, et les arbres, que deviendront-ils, si l'on ne tue plus les cerfs ? Ignore-t-on que dans les forêts où on ne les chasse pas, il faut exterminer les cerfs au fusil, et que chaque année même on doit, dans l'intérêt même du bois, faire des battues pour détruire les biches ? Il n'y a de pire fléau pour les arbres que ces animaux-là. C'est bien aimer la forêt que de les pourchasser. Ils dévorent les jeunes pousses, gâchent tout, saccagent tout. Est-ce au moment où le déboisement de la France nous inquiète à si juste titre, que l'on va prendre ainsi la défense de ces bêtes nuisibles ?

Que la Société protectrice des Animaux cherche à

mettre des entraves au commerce, il fallait s'y attendre. Mais qu'elle entre en guerre contre nos belles forêts, c'est trop. Un tel groupement devient un danger public. Il serait pressant de le dissoudre.

LES ESPÉRANTISTES

Il y a deux catégories d'hommes bien dangereux pour un pays, à savoir ceux que l'on nomme les « poires », et ceux que, faute d'un meilleur terme, nous appelerons les « géomètres ».

Les « poires », tout le monde sait ce que c'est. Ce sont les braves gens qui croient encore aux contes de fées, et pour qui la Mère l'Oie n'est point morte. Ce sont des bienheureux ; à eux toutes les illusions, à eux tous les beaux rêves. Qu'un brillant causeur parle devant eux de ses relations princières ou de sa haute situation au pays des Mille et une Nuits, et aussitôt les « poires » lui confient des capitaux, en même temps qu'ils lui donnent la main de leur fille unique, avec une dot par-dessus. Ces charmants rêveurs reçoivent-ils un petit prospectus de rien du tout, sur lequel on leur dit que M. Riquet de la Houppe vient de découvrir d'immenses gisements aurifères dans le Bois-de-Boulogne ? Vite ! ils cou-

rent, enivrés, apporter leurs économies à l'entreprise Houppe et Cie. Auront-ils lu, enfin, sur des affiches électorales, que l'enchanteur Merlin, candidat dans leur circonscription, va inaugurer l'âge d'or, pourvu qu'il soit élu ? Ils prendront un taxi-auto afin d'arriver plus vite à la mairie, le jour du vote.

Envions les « poires », et leurs visages toujours émerveillés. Mais en bons Français, souhaitons qu'on les instruise un peu, tout de même. Que ces barbons sortent de l'enfance, et passent enfin leur baccalauréat !

Quant aux « géomètres », on les décrira un peu moins aisément : et Dieu sait, pourtant, s'il s'en trouve partout ! Le géomètre est un homme profondément sérieux, profondément convaincu, profondément optimiste, et terriblement sot. Lui aussi croit aux contes de fées, comme les « poires », mais il y a une nuance : il se figure, en effet, que la fée, c'est lui. Il n'a qu'à paraître et tout s'arrangera, on n'attendait que lui. Tout est mal fait ? Sans doute, mais rien de plus simple, on va tout refaire, et par principes, en commençant par le commencement. Il faut être logique, n'est-ce pas ? Un animal vivant est-il malade ? Eh bien, tuons-le d'abord, et puis après on le reconstruira sur de nouvelles bases, plus raisonnables ; les géomètres sont là pour ça. Ils feront des déductions, des théorèmes, et, munis d'une méthode claire, se mettront au travail. En attendant, l'animal, qui

n'était que malade, est mort à présent ? Qu'importe ! Pourvu que l'on entreprenne une besogne scientifique, tout est sauvé !

L'esprit géométrique — Pascal l'opposait à l'esprit de finesse — ne se soucie de rien que de la raison. Il croit, le béjaune, que la raison suffit à tout. Et alors, guidé par cette grossière, lourde et dangereuse raison, il entreprend des réformes, sabre tout, gâche tout, veut tout corriger, tout créer : il jette les roses au fumier, parce qu'elles ont des épines ; il les remplacera par des fleurs en papier de son invention, dont la tige sera lisse. Reconnaissez-vous là Bouvard et Pécuchet ? Et un peu plus haut, ne voyez-vous pas Robespierre et Saint-Just ?

Voici que de nos jours, Bouvard et Pécuchet, géomètres illustres, viennent d'inventer l'espéranto. C'est, nul ne l'ignore, un patois fabriqué de toutes pièces, une langue mamamouchi, composée logiquement avec des débris de toutes les autres langues, une macédoine de radicaux poliment choisis tantôt ici, tantôt là, et un petit bataillon international de désinences où nulle exception ne saurait se glisser. Cela ressemble en fait à un argot franco-latino-italiano-espagnol. Cela s'apprend en quelques jours, quand on est de race latine, et si l'on est anglo-saxon, chinois ou slave, en un ou trois mois, comme n'importe quelle autre langue.

Bouvard et Pécuchet ont donc inventé ça. Ils ont

pensé : « Notre patois est facile à entendre. Donc tous les peuples vont l'apprendre. Dès lors tous les peuples se comprendront : ils n'auront plus qu'une seule langue. Par conséquent ils se sentiront frères. Et l'âge d'or commencera. C. Q. F. D. »

Malheureusement nos deux apôtres ne se sont pas dit que personne, en somme, ne réclamait leur espéranto. Et puis, quoi, que désirez-vous, Bouvard, que vous faut-il, Pécuchet ? Une langue commerciale universelle ? Mais vous en avez deux, l'anglais et le français, et deux bien vivantes, en bon état, avec toutes leurs anomalies exquises, et leurs exceptions que nos nourrices nous ont apprises. Souhaitez-vous maintenant une langue scientifique universelle ? Il y en a deux encore : le latin et le français. Une langue diplomatique universelle ? C'est le français. Une langue littéraire universelle, dont les chefs-d'œuvre règnent sur les deux mondes, sans contestation possible ? C'est le français, encore et toujours, le glorieux, le clair, le beau, l'harmonieux et délicieux français !

Or Bouvard et Pécuchet sont nos compatriotes. Ils savent aussi bien que quiconque le prestige, l'usage général, et en toute matière délicate ou artistique, l'empire indiscutable de la langue française. Aussi que s'empressent-ils de faire ? Ils s'appliquent à répandre un charabia qui pourrait, non pas certes nuire à ce prestige de notre idiôme national, mais, si peu que ce fût, atténuer l'usage commercial qu'on en

fait, et peut-être, quand ce serait d'une manière infime, attenter à son empire.Est-ce d'un bon patriote, cela ? Et n'avais-je point raison de dire que les esprits géométriques étaient dangereux ?

Qu'un Russe, qu'un Suédois, qu'un Allemand au besoin, et même un Anglais se disent espérantistes, soit ! Mais que des Français s'engagent dans cette entreprise funambulesque, ce n'est plus drôle : c'est presque une trahison.

Si encore il ne s'agissait que d'encouragements spirituels et d'efforts platoniques, dus à quelques fâcheux maniaques ou à des réformateurs de brasseries !.... Mais non, Turcaret s'en mêle. De quel droit, on se le demande ! Voici qu'en cette affaire où la langue française peut se trouver effleurée, sinon blessée, un millionnaire vient brutalement jeter ses gros sacs d'or. M. Archdeacon, en effet, a déclaré tout à coup que, las de l'aviation, il allait désormais consacrer ses loisirs à la propagande espérantiste. Las de voir régner notre beau langage, M. Archdeacon, qui s'ennuyait, pense à se divertir avec l'espérantisme : il ferait mieux, s'il a trop d'argent, d'acheter un vieux château ou une forêt, et de les sauver des vandales.

Il y a tout de même quelque amertume à songer qu'au moment où le glorieux abbé Wetterlé, à Colmar, entrait en prison, frappé par les juges de l'empereur Guillaume, pour avoir passionnément défendu là-bas,

en Alsace, les droits de la langue française ; qu'à l'instant précis où le vaillant polémiste se voyait ainsi molesté, sous un prétexte, parce qu'il a lutté courageusement pour le langage qui fut celui de ses pères — certains de nos compatriotes, eux, conspiraient contre ce même langage, grâce à leur tentative d'espérantisme !

La coïncidence fut curieuse, en vérité. La semaine où l'on apprit l'entrée en prison de l'abbé Wetterlé, M. Archdeacon publia une sorte de manifeste en faveur d'un patois international. Nos compliments.

LETTRE A MONSEIGNEUR BAUDRILLART

CANDIDAT A L'ACADÉMIE

(15 avril 1910).

Monseigneur,

Jamais, non, jamais Votre Grandeur ne saurait concevoir quel embarras est le nôtre en cette minute même.

Eh, quoi ! c'est nous, c'est donc nous, esprit laïque et frivole, simple passant, dilettante insignifiant, qui allons assumer la tâche émouvante d'adresser à notre prochain certaines paroles graves, où l'admonestation paraîtra se mêler, hélas ! à la tristesse....

Et si encore c'était à notre prochain tout court, tout simple, que devaient aller les propos monitoires qui vont suivre... Mais bien mieux que cela, nous avons cette effronterie d'arrêter un historien formé aux bonnes méthodes critiques, un maître de l'apologétique, et davantage encore, un pasteur d'âmes, et

toujours plus haut, un directeur entre tous, un prélat, pour lui dire : *Quot dies quam frigidis rebus absumpsisti !*... Ou, en notre langage, et sauf le respect : A quelles fichaises, Monseigneur, avez-vous perdu vos journées !....

Faut-il confesser notre audace tout entière, et avouer jusqu'au bout notre impertinence ? Eh bien ! nous savons de fort près à qui nous parlons. Nous n'ignorons rien de vous, Monseigneur. Votre haute position, à la tête de notre Institut catholique nous est connue. Nous apprécions, nous admirons vos travaux. Nous avons calculé le nombre incroyable de vos brochures, de vos essais, de vos articles. Nous nous sommes émerveillés devant la rencontre singulière qui, dans la même promotion de l'Ecole Normale, vous réunit au sensible Bergson, à ce Desjardins qu'on oublia si vite, et à ce Jaurès, enfin, à qui les dieux ennemis donnèrent l'âme d'un Ezéchiel et les poumons d'Eole. Rien, encore une fois, de tout ceci ne nous échappe. Nous ne sommes même pas sans vous avoir parfois rencontré, ni, par suite, sans avoir remarqué la prestance robuste et l'entrain dépourvu d'afféterie avec lesquels vous portez l'habit de votre état... Et, néanmoins, nous ne laissons pas de vous déclarer, en usant de la plus déférente témérité, que pour un candidat à l'Académie et pour un bon Français, vous n'avez pas fort bien agi. Nous trouvons même en nous assez de fermeté pour juger

sans faiblesse que Votre Grandeur s'est montrée un peu candide, un peu jeunette, comprenez-vous, ou, si vous préférez, un peu province....

Non pas, toutefois, en votre vie passée, Monseigneur. Là, au contraire, abondent les traits de sagesse, et ceux même de la plus rare habileté. Est-il donc un travailleur aux courtes vues, abandonné sans méfiance aux amitiés pétulantes de la jeunesse et aux insouciants compagnonnages de l'érudition laborieuse, celui qui, ayant, à votre exemple, fondé une revue historique du plus haut intérêt, comme votre *Bulletin critique*, le fait, ou du moins le laisse brusquement mourir tout à coup, ainsi qu'il en arriva récemment à ce pauvre périodique ?

Chacun l'estimait cependant pour fort intéressant, ce *Bulletin*, et pour curieusement libre, éclairé, assez indépendant même, pour un organe catholique. L'un des fondateurs en était aussi, à côté des Thédenat et des Beurlier, ce très éminent Mgr Duchesne, votre concurrent aujourd'hui, esprit original et dégagé à souhait. Un érudit sans malice eût tout fait pour conserver la vie à cette gazette savante, où le ton religieux se mêlait avec goût aux hardiesses laïques, et dans laquelle deux rivaux en gloire brillaient également aux yeux charmés d'un public choisi. Or, précisément à l'instant où il allait s'agir de combattre Mgr Duchesne, et de donner à la droite vigilante de notre Parnasse certains gages discrets, voilà que dis-

paraît soudain ce *Bulletin* dont vous étiez l'âme. Ceci n'est pas d'un étourneau.

C'est comme la dualité périlleuse et délicate qui dissocie, d'une part, votre empressement si louable à vous prosterner au moindre signe venu de Rome, non moins que votre sévérité, juste sans doute, mais ardente, mais éperdue, envers les méchantes tentatives de ces gamins de modernistes, et, d'autre part, la touchante et sympathique folie des grandeurs qui vous pousse à proclamer en tant d'ouvrages — citerai-je le *Renouvellement intellectuel du clergé*, les *Normaliens dans l'Eglise*, que sais-je encore ?... — le rôle éclatant des clercs dans la conquête des lumières de l'esprit, la marche aux étoiles des cerveaux orthodoxes. Il y a là un paradoxe longtemps soutenu et, pour ainsi dire, une danse sur la corde lâche, que vous avez exécutée avec une application allègre et ravissante. Vous ne vous avancez donc pas à l'aveuglette, non, certes, mais, au contraire, en portant un balancier considérable aux poings.

Comment dès lors, pûtes-vous être assez léger, mettons assez distrait, pour engager Votre Grandeur et Votre Candidature dans l'aventure espérantiste ? Qu'alliez-vous faire dans cette galère ? Ne savez-vous donc pas, Monseigneur, que cette galère n'est qu'un simple bateau ?

L'historien d'un haut mérite qui éclaira la figure attristante et compliquée de Philippe V d'Espagne,

le psychologue avisé qui ne craignit pas de réduire Mme de Maintenon au rôle sans prestige d'une bonne dame patronesse d'œuvres charitables, celui-là devait-il « marcher » ainsi dans l'espéranto, si j'ose m'exprimer ainsi ?

Car enfin, et quand bien même les partisans de l'esperanto, de l'ido, de la langue bleue, du volapuck et de l'adjuvanto lui-même, cesseraient de se gourmer et se mettraient d'accord, vous êtes trop informé touchant l'histoire des institutions humaines, et sans doute vous êtes trop bon linguiste aussi, pour ignorer que l'on ne crée rien de viable en dehors du long travail des siècles, de l'éducation de la famille, des nourrices, de la rue et du village. On n'improvise pas plus un langage que des mœurs nouvelles. Rappelez-vous l'espèce de contrat social tout flambant neuf de Saint-Just, rappelez-vous le calendrier républicain. Tout ça s'en est un beau jour allé dans la hotte du chiffonnier, avec les rubans fanés et les dernières cadenettes. Ainsi en sera-t-il de l'espéranto.

Depuis les rêveries de l'abbé de Saint-Pierre, ou les idylliques chimères du père Enfantin, on n'a rien vu d'aussi naïf que la prétention des espérantistes : faire naître une langue vivante ! Mais c'est comme un mécanicien qui voudrait fabriquer un homme !.... Et vous, Monseigneur, vous, l'auteur de la *Rénovation intellectuelle du clergé*, vous donnez dans ce panneau-là ?... Mais ce serait à nous inspirer des

doutes sur cette rénovation même : ce qui n'est pas indispensable.

Cependant, peut-être exciperez-vous de votre bonne foi. Vous croyez, j'y consens, que dans un avenir proche ou lointain, l'esperanto pourra servir jamais de langue universelle. Soit. Mais ici, Monseigneur, nous vous accusons tout net : vous trahissez la langue française, vous et tous les esperantistes, et ce faisant, vous desservez votre pays !

Ne distinguez pas, n'ergotez pas. Qu'une langue universelle s'établisse jamais, cela ne saurait être qu'à notre préjudice. Dans les affaires, on parle anglais, français et allemand dans tout l'univers. Dans les sciences, en matière érudite, on s'en tient à l'allemand et au français. Mais en tout ce qui touche aux relations sociales, internationales, à l'art et à la littérature, on ne s'exprime qu'en français. Quand notre pays ne règnerait point par le double prestige de la grâce et de la liberté au-dessus de tous les peuples du monde, son langage clair, exquis et mesuré serait encore la langue commune de courtoisie unanimement adoptée tant en Russie qu'en Hongrie, qu'en Roumanie, qu'en Italie, qu'en Angleterre, qu'en Danemarck, qu'en Espagne, et que partout enfin. Ajoutons que, vu l'empire de notre littérature, reconnue pour la plus belle, la plus inimitable, la plus riche de toutes, et la plus chargée de gloire, le français se trouve aussi, à travers le monde, la langue dans

laquelle on a le mieux parlé d'amour. Cela vient en compte, je vous assure.

Au moment où languit un peu notre commerce et baissent terriblement nos naissances, il est bon que, par l'esprit du moins, nous demeurions encore la « grande nation ». La suprématie de notre langue nous y aide : et vouloir susciter à cette langue admirable non moins — nous y insistons — qu'universelle, un idiome rival, international, si burlesque ou risible qu'il soit, c'est agir contre notre influence, contre notre importance, contre nous.

Pour un candidat à l'Académie, l'erreur est pénible. Pour un bon citoyen, c'est une faute. Au-dessus de la prélature, Monseigneur, il est un plus grand titre encore, un titre de très pure noblesse : on est Français.

Seulement, et sans hausser ainsi le ton, seulement... voilà ! L'esperanto, vu de loin, de très loin, a, vaille que vaille, l'aspect d'un progrès. Il peut du moins, en très gros, être présenté à la grande foule comme une manière de progrès : un badaud s'y tromperait.

Et justement, ce serait par miracle un progrès innocent, aux yeux de l'Eglise ombrageuse, un progrès dépourvu de toute tendance politique — jusqu'à présent, mais patience ! — de toute odeur d'hérésie, de tout modernisme, de tout gallicanisme, oh ! principalement de tout gallicanisme.... Alors, n'est-ce pas, c'est bien agréable de paraître marcher dans la voie du progrès à si peu de frais, et sans se compro-

mettre en rien ? C'est une tentative timide, et que l'on croit de tout repos, vers le mouvement en avant, vers l'activité, vers les inquiétantes nouveautés. Après les mitrons, l'esperanto de Mgr Amette, qui se moque bien de la langue française !

Pour Mgr Amette, soit. Mais quant à vous, Monseigneur Baudrillart, fallait-il vous embarquer dans ce carnaval ? Du diable si Votre Grandeur ne s'est pas un peu galvaudée....

C'est Mgr Duchesne qui a dû rire.

A la suite de cet article, Mgr Baudrillart écrivit la lettre suivante (*Gil Blas* du 16 avril 1910).

INSTITUT CATHOLIQUE
DE PARIS
74, *rue de Vaugirard*

Paris, le 16 avril 1910.

Monsieur,

Vous me permettrez de répondre en peu de mots à la lettre ouverte que vous avez bien voulu m'adresser dans le *Gil Blas* du 15 avril.

1° Ce n'est pas moi qui ait fait mourir le *Bulletin critique*. Sans compter quelques autres raisons fort indépendantes de la volonté des directeurs, le *Bulletin critique* est mort parce que les directeurs qui l'avaient fondé s'étant trouvés, ou éloignés les uns des autres, ou surchargés d'occupations, aucun d'entre eux ne pouvait plus s'y consacrer. Mgr Duchesne, non seulement ne s'y intéressait plus depuis dix ans, mais il avait même défendu que son nom figurât désormais sur la couverture. Quant à moi, depuis ma nomination comme recteur de l'Institut catholique, il m'était devenu impossible d'assister aux séances du comité de rédaction. Il y avait un an de retard dans la publication. La dernière tentative faite pour sauver cette estimable revue a été faite par moi-même, il y a six mois. Elle n'a pas abouti, parce que je n'ai pas pu mettre d'accord les bonnes volontés nécessaires.

2° Je ne considère pas les modernistes comme des « gamins », mais comme des ennemis dangereux pour l'Eglise et la vérité. C'est pourquoi, fidèle représentant du Pape et des évêques à l'Institut Catholique, je les combats, sans penser qu'il soit pour cela nécessaire d'abandonner la

cause des études et du progrès scientifique dans le clergé. Telle est justement l'idée que je développe dans l'*Avant-propos* de mon dernier livre : *L'enseignement catholique dans la France contemporaine.*

3° Ni Mgr l'archevêque de Paris, ni moi, ne sommes *esperantistes* ; je ne sais pas un mot d'esperanto. Nous avons simplement accordé, — comme nous le faisons chaque année à plusieurs congrès, — l'hospitalité de l'Institut catholique à des prêtres et à des catholiques esperantistes, qui se proposaient non de rechercher les moyens de propager l'esperanto au détriment de la langue française ou de la langue latine, mais uniquement d'en tirer parti au profit des intérêts catholiques. Précisément, parce qu'il devait être question d'intérêts religieux, il fallait l'autorisation de Mgr l'archevêque, qui n'a rien donné de plus, et il était bon qu'un représentant de l'autorité religieuse fût là. Les congressistes se sont exactement conformés au programme convenu ; ils se sont conduits en bons catholiques ; le recteur de l'Institut Catholique, dans sa propre maison, ne pouvait être relégué à une place quelconque ; et c'est ce qui m'a valu la présidence d'honneur contre laquelle certains s'élèvent aujourd'hui.

En agissant comme je l'ai fait, je crois n'avoir fait acte ni de mauvais catholique, ni de mauvais français. Cela me suffit, dussé-je en souffrir quelque peu.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Alfred Baudrillart,
v. g. Recteur.

Réponse de M. Marcel Boulenger (*Gil Blas* du 18 avril 1910).

Monseigneur,

J'ai lu avec un plaisir extrême, et non sans quelque soulagement, la réponse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser dans le *Gil Blas*.

Ainsi donc, vous n'êtes pas esperantiste. A la bonne heure ! Cette déclaration si nette, nous délivre d'un réel chagrin. Il eût été bien peu convenable à un candidat à l'Académie de s'aventurer daus cette entreprise de patois artificiel et international. Et pour un prélat français, estimé sans réserve et honoré dans son pays, c'eût été trahir la cause de ses compatriotes. Permettez-nous de compter au nombre des meilleures nouvelles cette réconfortante assurance, à savoir que ni Mgr l'archevêque de Paris, ni le recteur de notre Institut Catholique ne sont espérantistes.

Je ne sais quels sont les « intérêts catholiques » au profit desquels certains pourraient songer à exploiter l'esperanto. Ces intérêts, je me refuse à les admettre, dès qu'il s'agit de catholique français. L'esperanto, tout chétif et un peu drôle qu'il soit, s'opposerait, comme langue internationale, à la langue française, donc aux intérêts français. Or, écrit en face de ce mot-là, « les intérêts français », cet autre mot, « les intérêts catholiques », n'offre plus aucun sens, du moins entre les Alpes, les Pyrénées et le Rhin. Les catholiques français n'ont rien à faire avec l'esperanto. Il n'y aurait là qu'un sujet nouveau de méfiance et de division. Rayons cette niaiserie.

En ce qui est des modernistes, je ne puis vous suivre. Une intelligence profane ne saurait démêler l'écheveau des raisons subtiles et charmantes qui poussent de fort éminents esprits, tel que le vôtre, à se détourner ici des méthodes critiques un peu sévères, tout en déclarant là que le clergé doit marcher sans peur dans la voie du pro-

grès. Ces exercices spirituels ne sont point de ma compétence.

Et quant à la disparition du *Bulletin critique*, je croyais, monseigneur, qu'elle était volontaire, et que c'était une malice. Vous me dites que non. Je me suis trompé, excusez-moi.

Je vous prie, monseigneur, d'accepter l'hommage de ma considération respectueuse.

Marcel Boulenger.

LES DERNIERS BOHÊMES

Pour abréger cet article, nous ferions mieux d'écrire tout de suite que la vie n'a de douceur, d'élégance, de politesse et de charme que dans la compagnie des gens de lettres, ou du moins dans leur entourage, dans les milieux qui les avoisinent et les touchent peu ou prou.

Ce n'est pas à dire, par exemple, que l'affabilité manque en telle ou telle société où fréquentent de bonnes gens, dénués d'envie ; ni que la cérémonie fasse défaut en certains vieux salons ; ni qu'autour de notre patriciat national ou papalin, on ne puisse trouver nulle trace d'élégance ; ni qu'il n'y ait un charme, parfois, à l'auberge ou même chez le bistro.... Mais justement, cérémonie n'est point politesse, et si les bonnes gens n'ont guère d'esprit, les gens du monde, il faut l'avouer, s'expriment sans éloquence comme sans habileté, alors que tout dresse un mur entre les humbles et nous.

Si bien que seuls les gens de lettres — entendez bien, ce terme s'applique à un peuple immense, qui va du journalisme à l'Université, du Collège de France aux Académies, du théâtre à l'Ecole des Chartes, de Mgr Duchesne à Sacha Guitry — seuls donc les gens de lettres et ceux qui les approchent, peintres, musiciens, hommes politiques, avocats notoires ou chirurgiens charmants, snobs mêmes et duchesses téméraires, ont acquis la bonne humeur apparente, la souplesse, la culture minima, le vocabulaire, la syntaxe et les tolérances qu'il faut pour composer une société où la vie soit supportable. Là seulement, on saura se montrer généreux, et sourire tout de même, comme prétendre à faire son devoir, et fréquenter néanmoins une crapule parce qu'elle a de la grâce. De tous les autres milieux, on doit bientôt sortir : à moins que la niaiserie ne vous en chasse, c'est avant peu l'ennui dont on y meurt, ou la grossièreté qui vous offense.

Nous aurions par conséquent bien plus tôt fait en déclarant sans plus d'histoires que les intellectuels seuls et les raffinés dégagent une atmosphère où respirer à l'aise. Mais ce serait risquer un aphorisme d'almanach. Soyons à la fois plus modeste et plus précis, et constatons seulement ceci : il y a une courtoisie, ou si c'est trop dire encore, un « ton » littéraire, et ce ton est charmant.

La littérature a de quoi séduire en ce moment. Les

puérils enlaidissements du naturalisme ont fait leur temps. Le laborieux carnaval des esthètes ne nous amuse plus. Seuls quelques grisons attardés usent encore du « parler Goncourt ». On écrit assez bien, ou enfin l'on écrit mieux : c'est à la mode. Chacun cherche à exprimer clairement ce qui lui a étreint le cœur ou diverti l'esprit. Et ne dites pas que les artistes se sont énervés, parce qu'ils ont renoncé au jargon, alors que de toutes parts éclosent aujourd'hui même des œuvres hardies, alors qu'Henry Bernstein montre au théâtre une telle force allègre et rude, alors qu'Edmond Rostand, négligeant tous sentiers battus, a tenté sur la scène un de ces efforts périlleux, étranges et magnifiques, comme les artistes ne les osent que chez les peuples encore jeunes et pleins de sève !

Donc, et sans nul préjudice pour la vigueur de nos belles-lettres, on penche vers l'atticisme, et le goût s'est affiné. Ajoutons que les écrivains sont tous, ou presque tous — grâce au ciel ! — descendus de Montmartre. On les voit bien élevés, leur toilette intellectuelle est soignée, ou veut le paraître. Est-ce parce qu'ils ne sont plus si naïfs qu'au temps de Murger ? Mais leurs manières s'en ressentent : ils ne fument plus une pipe empestée au nez des bourgeois, en proférant d'un ton farouche des choses obscures et sibyllines. Ne fût M. Emile Bergerat, le genre « vieux barde » aurait totalement disparu. Même indiscrète,

même terrible, même taquine, même franche, la critique demeure courtoise en somme ; au besoin, il faut savoir la lire, car les plus lourds reproches se trouvent entre les lignes. Seul peut-être, M. Paul Souday, et voire un ou deux autres, témoignent parfois encore d'une austère rusticité : ce sont les dernières « têtes rondes » que Cromwell eût souhaitées pour ministres des lettres réformées. Mais les autres se montrent adroits, ingénieux, civils enfin ; ils savent, s'il le faut absolument, donner une pichenette, et rien de plus, sur le nez d'un cardinal de Sorbonne, ou d'une Altesse Sérénissime de nos scènes....

Et cependant, il subsiste on ne sait où, au café sans doute, en province peut-être, de jeunes littérateurs à la vieille mode. Parfois, à la faveur d'une enquête, ces sauvages écrivains se font entendre : et pour ce qui est de la civilité, de la courtoisie, et de l'esprit, hélas ! et du sourire, il ne leur en chaut guère. Mais roulant un sourcil furieux, les mains aux goussets, puant l'esthétique de brasserie, et suant l'envie par toutes les pores, ces jeunes lourdauds lancent l'injure contre tout ce qui leur semble, comme ils disent, « arrivé », contre tout ce qui a obtenu la sanction — entre autres — du succès. M. Poinsot que nous ne connaissions pas autrement, offrit un jour à nombre d'entre eux, en les consultant publiquement dans une revue très littéraire, une admirable occasion de traîner Edmond Rostand

dans la boue. La grossièreté de leurs réponses ne peut même pas être rapportée.

Je connais bien leur excuse : ils sont jeunes. M. Ernest-Charles l'a fort bien dit, des imprécations toutes pareilles ont jadis assailli Victor Hugo. Il en va toujours ainsi. Les apprentis ne se sont jamais fait faute de renvoyer les maîtres à l'école. Oui, mais il y a la manière, et ce qui fait peine en ce concert d'exécrations, c'est que pas une n'est seulement impertinente, pas une spirituelle. Donc, outre qu'ils sont malappris, ces « costauds » des petites revues ne savent même pas plaisanter. C'est trop de disgrâce.

On remarquera pis, et bien plus laid encore. Leur envie n'a aucune pudeur : elle ne se cache ni ne ruse. Elle s'étale au contraire, et ils la proclament. Ils parlent d'argent. Le plus arrogant de tous, un certain Jean Royère, signalait finement, au cours de l'enquête dont nous parlions plus haut, la « cupidité » d'autrui. Un second, nommé Charles Bourcier, n'eut pas honte de noter et de flétrir, en même temps que le « gogotisme » *(sic)* du public, les « revenus » du poète exécré. L'écrivain riche à la lanterne !... Délicieux. En temps de révolution, il y aurait là un bon métier.

L'un de ces jeunes gens pourtant se montra plus ingénu. Ce fut M. Tancrède de Visan. Il nous soulagea un peu en nous entretenant de vers « privés d'un intérieur » *(sic)*, d'une déclamation « pure-

ment extérieure », et d'autres gentillesses. Ce sont des riens, mais cela détend.

N'insistons point davantage. L'animateur du plus original, du plus touffu, du plus somptueux des rêves poétiques, Edmond Rostand, n'eut jamais besoin qu'on le défendît.

Mais vraiment il y aura lieu d'avertir au moins une fois, quand l'occasion s'en présentera, tous ces écrivains à venir qu'ils font fausse route, que la grossièreté est aujourd'hui tombée au rebut, et que la courtoisie en revanche, se portera de plus en plus ; qu'enfin, s'ils ont souci de leur réputation littéraire, ils feront bien de surveiller leur écriture, de rectifier leur tenue, et de songer à défendre les belles-lettres contre les barbares, l'héroïsme contre les lâches, et la société contre les amateurs de désordre, plutôt que de lancer ainsi, sans même sourire, de triviales boutades et des propos de bohème.

VOUS EN FEREZ !

C'était à la triomphante répétition générale du *Sablier*, le dernier chef-d'œuvre de mon ami intime Francis Ducat.... Plaisir exquis et réconfortant que le triomphe d'un ami intime ! On est là, dans la salle, discrètement orgueilleux, la mine modeste et paisible, recevant et donnant avec distraction de ces poignées de mains qui signifient : « Beau succès, sans doute... Mais c'était certain... Je le savais.... Je l'avais depuis longtemps prévu.... »

Puis on va derrière le rideau, pour voir l'auteur. Il est très entouré. On se trouve le dernier à le féliciter, et, dès qu'on s'avance enfin, on reçoit aussitôt à travers la figure une volée de regards sympathiques. Ce sont les autres, les amis moins familiers, qui vous observent et se disent : « Ah ! ah ! voilà son camarade d'enfance : il va se réjouir extraordinairement et bruyamment, il ne peut s'en dispenser... D'ailleurs, il doit être forcément embêté, au fond, de ce succès

terrible, ainsi que nous le sommes tous.... Regardons un peu comment il se comportera en cette circonstance touchante et difficile.... »

Alors, gêné, l'on s'avance tranquillement, froidement vers son ami intime, on lui serre la main de l'air le plus naturel, en murmurant à peine quelques mots : « Tu es content, vieux, ça y est... » ou bien : « Tu vois bien, je ne me trompais pas... » ; puis on s'efface, négligent et plein de tact. Tant d'indifférence a mortellement vexé l'ami très cher, il vous en voudra pendant six mois.

Après quoi, l'on revient à sa place, dans la salle. Une sympathie charmante vous entoure. Un brave homme vous interroge rondement : « Eh bien, voyons, ça ne vous excite pas, le théâtre ? Ça ne vous tente pas, ce succès ? » Vous restez court. Si, en effet, vous dites oui, vous paraissez niais, et si vous répliquez non, vous semblez mufle.

Du reste, le brave homme n'a point fini ; il ajoute : « Car vous vous occupez de choses littéraires, je crois ? » Vous êtes l'auteur de dix romans ou de cinq ou six gros livres d'histoire, représentant des années et des années d'efforts, de recherches patientes, d'angoisses et de luttes... Une sérénité de bon goût se peint sur votre visage, et vous répondez faiblement au brave homme : « Oui, je m'en occupe aussi, quelquefois.... »

Ce n'est pas tout. Il y a les dames. Elles sont ingé-

nieuses et douces. Elles ont à cœur de consoler les affligés. Vous saluez l'une d'elles en passant, la plus jolie, la plus parée, la plus raffinée, celle que vous aimeriez entre toutes. Elle ne vous laisse point aller, mais vous arrête au bord de sa loge, et, avec un sourire inconnu jusqu'alors : « Allons ! chante-t-elle, allons ! après votre ami, il faudra que ce soit bientôt votre tour. Quand donc vous applaudirons-nous enfin, monsieur le paresseux ?.... » Il n'y a pas un mois qu'elle a reçu votre dernier volume. Le poison le plus fin se répand dans vos veines.

Mais quelles péronelles et quelles étourdies, aussi, que ces trop jolies femmes, gâtées par tant d'hommages ! Parlez-moi des laiderons. Celles-là seules ont de la délicatesse. Précisément, une bonne grosse réjouie, affreuse, est votre voisine. Vous voyant un peu songeur, elle veut vous égayer : « A votre générale, vous dit-elle, l'année dernière, je suis sûre que vous n'étiez pas le quart aussi ému.... » Or, vous n'avez pas eu de « générale » l'année dernière. Vous n'en avez même jamais eu, n'ayant de votre vie écrit ni comédie, ni opéra, ni ballet, ni acte en vers, ni la moindre broutille de scène.... Savoureuse soirée !

Le rideau s'étant abaissé, après la dernière scène du *Sablier*, dans une tempête de bravos et d'acclamations — tempête où je jouai ma partie chaleureusement, sans doute, mais avec décence, et comme il sied à un ami véritable qui n'a pas besoin de crier son

admiration sur les toits — nous fûmes donc souper, le triomphant Francis Ducat, son confrère Denis Roger et moi, en un restaurant du boulevard. Accusez la danse des lumières sur les cristaux, ou les jeunes femmes empanachées et magnifiques qui se trouvaient là, ou le champagne, sinon même les tziganes cachés je ne sais où, mais nous nous trouvâmes très gais, très éloquents :

— Comment, s'écria Denis Roger en s'adressant à moi, comment, mon cher monsieur, vous ne faites pas de théâtre ? Mais c'est insensé ! Et à quoi travaillez-vous en revanche ? A des livres ? Hélas !.... Songez, mon pauvre enfant, que le livre ne touche qu'un public incroyablement restreint ; au lieu que sur la scène vous parlez à tous les Français, sans distinction. Puis, un livre, c'est une œuvre interminable, d'une fabrication minutieuse et pénible, et qu'est-ce que cela rapporte ? Comme argent, presque rien ; comme publicité, cela n'existe pas ; comme gloire.... oui, à la longue, on finit par entrer à l'Institut. Mais quoi ! nous y entrons aussi, nous autres, des fois. Et voyez, en attendant, le bruit extraordinaire mené par tous les journaux autour de la moindre de nos pièces. Quant au profit matériel, vous savez bien que le dernier des fours rapporte encore davantage que le mieux accueilli des in-douze ou des in-octavo... Non, non, promettez-moi que vous en ferez, il le faut, je vous en prie....

Cependant, au cours de cette improvisation, je regardais mon ami Francis Ducat. Il me parut las, presque souffrant : les émotions de cette soirée l'avaient éprouvé, c'était évident. Et puis, il ne me parlait pas théâtre avec cette irrésistible exaltation, lui !

— Ecoute, Francis, lui dis-je, tu n'as pas bonne mine. Une journée paisible au grand air te remonterait. Viens donc me voir à la campagne....

Dès le surlendemain, il arrivait. Je l'emmenai passer en revue les chiens, les vaches, les canards, les poules, puis en forêt, et enfin le long de l'étang pour assister à l'agonie du soleil. Il se montra délicieusement simple, cordial et presque bucolique. La paix des champs pénétrait en lui. Paris et le théâtre lui semblaient à mille lieues. Il n'y voulait plus même songer. Et quand le crépuscule fut venu, il me dit, non sans recueillement :

— Vois-tu, j'étais fait pour vivre à la campagne. Ce silence, le sommeil des labours et le frisson des futaies, les jeux des eaux et des nuages, tout cela m'enchante. Et j'ai déjà tracé le plan d'une grande pièce qui se passerait dans ce pays-ci, en pleine forêt. Tu seras mon collaborateur, et nous la signerons ensemble.....

Nous roulions à bicyclette : « Rentrons vite, fis-je, Francis ! Tu vas finir par manquer ton train ? »

Et s'il faut tout avouer, je ne l'ai pas retenu à dîner.

NOTES DE VOYAGE

NOTES DE VOYAGE

LE CAMPANILE

« ... Semblable au cristal d'une onde pure et transparente, où le spectacle de la nature s'est peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la surface, tous les objets sont vacillants ».

(DIDEROT, *Le Fils naturel*).

Jadis M. Pierre Louÿs, dans un très charmant article, maltraita le souvenir du pauvre Campanile de Venise. Hélas, il faut bien l'avouer, cette immense tour envahissait en effet la place Saint-Marc. Qu'il avait donc l'air bête, orgueilleux et grossier, ce clocher ! On s'en moquait. Oui, mais il était vénérable. Les monuments, qu'ils soient caducs ou qu'ils soient beaux, église absurde ou palais baroque, affreux obélisque ou ruine désolée, tous les monuments d'une ville doivent s'y dresser à jamais, invio-

lables et saints. Ils fixent la cité mouvante, comme ces pieux qu'on enfonce dans les sables qui fuient. Ce sont ses dieux lares et tutélaires, et s'ils tombent de lassitude, il les faut patiemment et tendrement relever.

Certes, je ne nie point que la grâce de Sienne ne gise au creux de ses ruelles oubliées, ni que le fin goût de Pise ne se trouve surtout le long de ses quais. Mais si Sienne déshonorée perdait son palais public, si Pise voyait crouler son baptistère ou même son intolérable tour penchée — quelle déchéance ! On aura beau les accuser d'être outrageusement réparés ou fardés, ou de quelque bizarrerie aussi dans leur solitude, les monuments règnent cependant, ils ont toujours régné sur les villes. Ils les dépassent, les écrasent. On ne peut pas plus les supprimer qu'il n'est permis de décréter, par exemple, que tel roi n'a pas régné, ou que tel régime politique n'exista point dans un pays. On ne peut pas davantage les discuter : la beauté d'autrefois n'était pas la nôtre. On ne peut que s'y soumettre, s'ils sont laids, et s'ils sont très anciens, les protéger, les choyer, les honorer. Il n'y a encore que ces vieux ancêtres-là pour nous consoler d'avoir perdu toute noblesse. Ils nous disent : « Regarde-nous : tes pères, qui nous ont bâtis, avaient quelque culture. Tu n'es pas né de paysans. » On se laisse convaincre.

Aussi bien est-il juste d'écrire que l'édifice doit à ce

qui l'entoure, rues, maisons ou campagne, la meilleure part de l'émotion qu'il donne ? Cela n'est vrai que pour ceux qui sont plus originaux, ingénieux ou hardis que vraiment beaux, les monuments, si l'on ose dire, de circonstance. Plus l'œuvre s'élèvera purement vers le ciel, moins l'humble décor voisin la pourra compléter : transportée dans quelque musée gigantesque, la maison carrée de Nîmes nous ravirait encore. Quant au Campanile, point de doute : il devait tout à la lumière de Venise qui l'avait patiné, et tout à la place qu'il obstruait. Y aurait-il même paradoxe à prétendre que le palais des Doges, que Saint-Marc, et même que les Procuraties s'accommodaient aussi du Campanile ? Mais non.

Dès qu'on a fini, là-bas, de regarder les pigeons pulluler sous les nuages de nacre, ou les marbres étinceler, rosir et bleuir selon les caprices de l'air ; dès qu'on s'applique à mieux voir, pour mieux jouir ; à suivre enfin par amour le contour sinueux et précis des choses — il peut arriver qu'on le regrette. Un amant qui s'exaspère dans sa tendresse veut que sa maîtresse soit trop belle : tout l'offense, un mot mal dit, un geste vil, une tache sur la peau. Ici, ce sera le Palais ducal qui tout à coup semblera bâti sens dessus dessous, Saint-Marc dont on apercevra soudain la confusion, ou cette tour de l'Horloge, si compliquée, si prétentieuse, qui manque à Nuremberg et fait peine en Italie. Et déjà, voici qu'on ne

trouve plus que le gigantesque Campanile eût été très déplacé parmi cette variété d'édifices bariolés.

Pourtant, les Procuraties, la noble place harmonieuse qu'il gâtait.... Eh, sans doute. Mais elle fut ainsi délicieusement ornée après coup, la place ; et si des générations de Vénitiens estimèrent opportun de conserver au milieu de ce cadre unique leur grand pendard de clocher, c'est apparemment qu'ils y eurent quelque bonne raison. Or, ils ont jugé de cela beaucoup mieux que nous, car ils y apportaient, eux, un esprit de terroir que nous n'avons point, cet esprit même qui anima les architectes de la Bibliothèque, des palais Corner et de S. Maria della Salute, les décorateurs des salles et de la cour du Palais ducal et Véronèse, et Titien. Ceux-là nous ont laissé leur ville merveilleuse ornée d'un Campanile : et l'on voudrait retoucher leur ouvrage ? Quelle entreprise !

On eût été du reste contre le génie de Venise en cherchant à rendre sa place publique mieux disposée qu'elle ne l'était. Les Vénitiens furent un peuple d'Orientaux et de marchands : ils entassaient sur leurs îlots et leurs pilotis tout ce qu'il y pouvait tenir de magnifique, pêle-mêle et côte à côte. La place Saint-Marc est ainsi conçue. Entre des palais singuliers, parmi des dépouilles de guerre et devant la basilique barbare, une énorme tour s'élevait, portant jusqu'au ciel le symbole chrétien dont je n'imagine pas

que l'éternelle ennemie des Infidèles et du Croissant se fût volontiers passée. Peut-être qu'en laissant le Campanile par terre, on eût privé Venise d'une des nuances les plus fortes et les plus précises de sa riche personnalité. On ne lui eût pas moins nui qu'en construisant naguère la voie ferrée dans sa lagune. On eût fait même encore pis : car on l'eût mutilée.

Et puis, de même qu'un cyprès farouche rend tout le jardin qu'il domine plus fragile à voir et plus délicat, le clocher de Venise accusait la tendresse des marbres d'alentour. Non sans fierté, il fixait rudement au sol toute cette cité lacustre, qui flotte si mollement, souvent trop.

Prenons garde qu'au fond de nos gondoles, bercés par la marée qui monte, caressés par la lumière, endormis par le mouvement lent des bateaux et de l'eau, nous nous laissons beaucoup aller : j'en sais plus d'un à qui cet énorme et brutal Campanile a redonné du ton.

Quant à l'objection : les briques et les pierres avec lesquelles on le reconstruit présentement, seront toutes neuves — voilà l'irréparable désastre. La couleur d'un monument n'existe qu'une fois, jamais on ne la retrouve. Mais quoi ! certaines mosaïques de la façade de Saint-Marc reluisent comme des bijoux de nègre. On les supporte bien. Que ne tolérera-t-on l'éclat du nouveau Campanile, si l'on songe qu'on

eût déguisé la place en ne la restituant pas ! La brique, en outre, brunit assez vite. Et l'on peut après tout essayer d'espérer que les architectes sauront éteindre quelque peu l'incendie d'une tour neuve, dans cette Italie où il se trouva des mains assez expertes pour restaurer si doucement les appartements Borgia du Vatican. L'indigne Nathan n'est point maire de Venise : Rome seule est en proie anx crimes de ce misérable.

Songeons aussi que la réédification coûtera de cinq à dix millions ; qu'on donnera, par conséquent, cette énorme somme d'argent *pour la beauté*, et que voilà donc de bonnes pièces d'or avec lesquelles on n'installera pas le tramway du Grand-Canal.

Songeons que les voyageurs étrangers sont riches et les conseils municipaux faciles à convaincre, dès qu'il s'agit d'abîmer tout. Plutôt que de ne plus pouvoir admirer l'aspect de la ville à cent mètres du sol, d'ingénieux touristes trouveraient, n'en doutez pas, le moyen d'établir un ballon captif, et nous devrions nous résoudre à voir flotter cela sur Venise Anadyomène.

Si l'on avait perdu dans quelque sinistre les manuscrits latins en lettres capitales ou les premiers fragments illustrés de Virgile, on jugerait étrange de ne plus réimprimer ce grand poète sous prétexte que nos médiocres volumes modernes n'auront pas tant de saveur. N'avoir point relevé le Campanile eût été quelque faute analogue.

Car on peut le rééditer si exactement ! Ce sont les modelés, les courbes divines des statues anciennes, la joue de la Psyché de Naples ou celles, si l'on peut dire, de la Vénus Callipyge que nul ne saura jamais ni parfaire, ni refaire : une nuance, une ombre les changeraient. Tandis qu'on nous rendra fort aisément le clocher abrupt et géométrique de la place Saint-Marc. Il nous aveuglera, mais pour un temps et bientôt après nous ne penserons même plus à sa défaillance de 1902.

Venise était un lac langoureux et silencieux sur quoi veillait un Campanile.Celui-ci tombé par l'injure du temps, voilà tout le paysage compromis, et tous les objets vacillants.

LE PHARE AU MILIEU DES CHAMPS

Un petit entrefilet tout simple, paru naguère dans les journaux, apprit à l'univers que les Romains vont ruiner l'une des plus émouvantes merveilles de leur pays et du monde...

Mais quelle n'est point la contrainte, dès qu'on écrit sur certains sujets ! L'auteur voudrait ici ne s'adresser qu'à ceux qui ont erré déjà parmi le désert et les ruines d'Ostie, à ceux qui en ont aimé jusqu'à la passion le silence profond et l'herbe drue. Car aux autres, comment dire notre tristesse ? Les seules vertus appréciées aujourd'hui, ce sont l'intelligence, la charité, l'ambition, l'industrie. Le culte des belles choses passe pour une manière de talent d'agrément, comme le piano ou l'équitation. Oserez-vous donc regretter tout haut, sans retenue, le sabotage d'un décor sublime, porterez-vous le deuil d'Ostie ? On se retiendra mal, en ce cas, de vous répondre, sur le mauvais ton que vous savez : « Je vois que monsieur est artiste.... »

D'autre part, il faudrait les décrire pour les profanes, ces ruines d'Ostie, en donner au moins quelque idée. Hélas ! faire entendre le sommeil d'une terre ainsi gorgée de souvenirs, dépeindre la désolation, rendre le vent qui caresse les ronces, et le parfum de la menthe sauvage poussée dans les décombres !.... Chateaubriand, jadis, se fût joué d'une pareille tâche. Maurice Barrès encore y parviendra, s'il s'en mêle. Mais toute autre plume s'y refuse. Tout autre écrivain tombera dans l'emphase en traitant un sujet si poignant, si grandiose et presque sacré.

Les gens un peu délicats, dit Stendhal, ont ce malheur bien grand : quand ils aperçoivent de l'exagération, leur âme n'est plus disposée qu'à inventer de l'ironie...

Une telle description, poursuit-il, — il parle du Colisée — ne peut se tenter que de vive voix, quand on se trouve, après minuit, chez une femme aimable, en bonne compagnie, et qu'elle et les femmes qui l'entourent veulent bien écouter avec une bienveillance marquée. D'abord, le conteur se commande une attention pénible, ensuite il ose être ému ; les images se présentent en foule, et les spectateurs entrevoient, par les yeux de l'âme, ce dernier reste encore vivant du plus grand peuple du monde.

Il y a loin de cette soirée charmante à un article de journal !

Et, d'ailleurs, ajoute enfin Stendhal, quelle duperie

de parler de ce qu'on aime ! Que peut-on gagner ? le plaisir d'être ému soi-même un instant par le reflet de l'émotion des autres. Mais un sot, piqué de vous voir parler tout seul, peut inventer un mot plaisant qui vient salir vos souvenirs.

Les ruines de la ville disparue nous ont trop serré le cœur. Nous n'en saurions décrire rien, pas plus qu'on ne dit mot d'une morte trop chère. Les temps de Ronsard ne sont plus. Tout uniment, et à la façon du Bædecker, voici seulement ce que l'on voit aujourd'hui à Ostie. On sait que ce fut jadis le port de la Rome antique, situé assez loin de la Ville Eternelle, à l'embouchure du Tibre. A présent, vous ne rencontrez plus là qu'un désert d'herbe. Toute la cité se trouve engloutie par l'ivraie, l'ortie et les avoines folles.

Mais des rues demeurent tracées, et des pans de murs, des portiques, des autels se dressent à perte de vue parmi le thym et les épines. Le forum apparaît solitaire et dévasté, carré, moussu, toutes colonnes brisées, superbe ! Enfin le Tibre jaune et furieux ronge le squelette du port enseveli, cependant que d'autre part vous enfilez une venelle, dont on vous apprend qu'elle menait à la plage : or, elle vous conduit dans une savane, au milieu des prairies, en pleins champs. Il y a même une tour délabrée. « C'était le phare, vous dit-on. Les vagues l'assaillaient lors des grosses marées. » Maintenant la

luzerne seule ondule à son pied selon les jeux du vent. Et la mer s'est enfuie à plus d'une lieue, là-bas, à l'horizon.

Ostie connut deux agonies : la mer, en la quittant, la fit d'abord périr, et l'herbe n'eut ensuite à noyer qu'une nécropole.

Actuellement, le silence que l'on y goûte est inouï. On se croirait dans le Far West, ou dans une Thébaïde, aux derniers âges du monde. Sauf quelque oiseau lançant un cri de-ci de-là, et ne fussent les frelons qui grondent ou les mouches qui tourbillonnent, on n'entendrait rien, absolument rien, sinon peut-être le piétinement d'un million de lézards sur les pierres chaudes, ou le courant du Tibre effritant la rive. Tout à l'entour des ruines, ce ne sont que plaines, prairies, marais, landes : la solitude....

Eh bien, on a pu lire dans les journaux que le conseil municipal de Rome vient d'approuver à l'unanimité « le projet d'un groupe financier dont le but est de relier Rome à la mer. » Et ce groupe financier fera merveille, en vérité. Ecoutez plutôt :

Une grande avenue de trente-deux mètres de largeur reliera le faubourg de Rome, près de l'église de Saint-Paul-hors-les-Murs, en ligne presque droite sur un parcours de vingt-quatre kilomètres, avec la plage qui se trouve au-dessus d'Ostie et l'embouchure du Tibre. Le long de cette avenue, un chemin de fer à double voie sera construit, outillé pour le

transport des voyageurs et des marchandises. Au bord de la mer, s'élèvera une station de bains de mer. Cette station ne sera que l'embryon d'un nouveau port de Rome, que le gouvernement compte créer au bout de la ligne ferrée.

La bonne nouvelle, n'est-ce pas ? Sans parler de l'horreur d'une gare, avec son cortège de bâtisses lugubres, au faubourg de Saint-Paul-hors-les-Murs, sans parler des navrants dégâts causés déjà dans la ville de Rome par le développement du commerce et de l'industrie, ce projet désastreux souillera en outre le désert d'Ostie par une voie ferrée, par une route et des poteaux télégraphiques. Les hurlements des trains et des automobiles déchireront le silence. Une station, sans nul doute, desservira les ruines : pour conséquence, un hôtel, des restaurants, des boutiques. Enfin, au loin, à l'horizon, les tristes usines d'un port... C'en est fait à tout jamais de la Ville Morte !

Il n'est pas utile que l'on nous réponde. A quoi bon ? Ne le savons-nous pas, que la Rome moderne souffre d'être enchâssée dans un désert, que Civita-Vecchia, son port actuel, se trouve beaucoup trop loin d'elle, que la capitale aussi de la jeune Italie prétend vivre comme Londres et Paris, que c'est une ambition légitime, et même inévitable ? Nous en convenons.... Pense-t-on nous révéler que des milliers de malheureux gagneront un peu plus d'argent et se

nourriront un peu mieux, grâce au nouveau port ? Enfin, il nous faudra bien aussi, gageons-le, apprendre des penseurs que les morts ne doivent pas opprimer les vivants, ni les décombres arrêter l'artisan, et qu'il est vain de vouloir faire obstacle au progrès.....

Nous la connaissons par cœur, cette déclaration des droits de l'homme devant les plus augustes ruines! Nous ne contesterons pas qu'elle ne soit fondée. Nous y souscrivons. Nous n'avons point formé le dessein puéril et barbare de nous dresser contre les lois de la logique : ce n'est plus de notre âge, nous ne jouons plus à la toupie.

Accordons même aux mystiques optimistes qui croient à une direction continue et rationnelle du monde, que ce mot, « le progrès », offre un sens. Il faut que ce soit celui-ci, au train dont va le monde : « Toujours mieux manger, mieux boire, aller plus vite, et défendre au voisin de faire fantaisie. » Soit, et tout en attendant la fin, louons l'aimable Destin qui nous conduit ! Horace nous l'a dit : *Misce stultitiam consiliis brevem...*

Protester contre le projet des édiles de Rome et du gouvernement italien, serait d'une extrême futilité. Les faire « décréter de violence », à la mode attique, on ne le peut. Mais il est du moins permis de s'étonner que la presse française et que notre opinion publique se courroucent à si grands éclats quand un coquin ou un misérable crèvent un obscur tableau

de musée, crime dont ensuite, il est vrai, on les punit à peine, et que pas une voix en revanche ne se soit élevée pour pleurer le désastre qui va déshonorer l'incomparable campagne romaine, héritage commun de tous les Latins.

Un vrai sanglot pourtant monte à la gorge de certains, je le sais, s'ils songent à cette catastrophe !... Les funérailles d'Ostie auront lieu, discrètes, mais belles néanmoins, et pieuses. Quelques-uns en effet pleureront la Ville Morte et son silence perdu, comme on fait d'une maîtresse réelle, ou d'une patrie : et ce seront ceux-là qui, à tous les feux fixes, mobiles, alternatifs ou tournants d'un port flambant neuf et crachant la fumée, préfèreront toujours la lueur depuis longtemps éteinte d'un phare lézardé, mélancoliquement debout dans la luzerne, au plein milieu d'un champ.

LA PRINCIPAUTÉ DE BELLE-ISLE

On croit que le territoire de la République Française est d'un seul tenant. Mais on se trompe. En effet, elle est menacée au sud par la principauté de Monaco, et flanquée à l'ouest par la principauté de Belle-Isle-en-Mer.

Evidemment, des pédants se récrieront : « Allons donc ! L'ancien marquisat de Belle-Isle fait partie de notre Bretagne ; ce ne sont plus aujourd'hui que des communes du Morbihan... » Laissez dire... Voilà un grand défaut des Français, que de croire toujours aveuglément aux renseignements officiels ! On lit sur une carte géographique, ou l'on entend affirmer au ministère de l'Intérieur que Belle-Isle nous appartient, et aussitôt l'on en est sûr. Eh bien ! donc, que l'on y aille voir !... On aura vite fait de constater que cette île n'est vraiment rien autre qu'une principauté, qu'une seigneurie, qu'une terre domaniale, et qu'il y règne une Très Gracieuse souveraine, nommée Sarah Bernhardt....

Cinglez tous vers cette terre lointaine, vous qui doutez : le voyage en vaut la peine, la contrée est curieuse, la mer admirable, et il y a plaisir à prendre pied dans un pays si pittoresque, et qui florit sous une fée.

Sans doute, on va prétendre aussi qu'il s'y trouve des douaniers, des fonctionnaires, des soldats de chez nous. Oui, mais nommez seulement la souveraine devant tous ces gens-là, qu'ils soient douaniers ou fonctionnaires, pêcheurs ou paysans, et vous observerez comment ils tirent leur chapeau ! Quant aux pioupious, j'en conviens, ils portent le pantalon rouge, ils sont bien d'ici : toutefois, leurs uniformes semblent si bizarres dans le petit port du Palais, ils y paraissent si dépaysés, si étrangers, qu'ils n'ont point l'air d'y être chez eux, en vérité... Du reste, on ne rencontre qu'un officier de loin en loin, à Palais, et presque jamais un simple soldat. Ceux-ci doivent être occupés ailleurs, et mon opinion est qu'ils font leur service à Paris, dans la figuration, au Théâtre de la place du Châtelet.

La principauté de Belle-Isle est un grand plateau nu, que l'on voit grandir peu à peu sur l'eau comme un immense nénuphar, lorsqu'on arrive en bateau de Quiberon. L'on n'y distingue qu'un seul tout petit bois de pins, et peut-être quelques broussailles çà et là, au creux des rides, parmi les falaises. Une citadelle à l'ancienne mode, un port en miniature : c'est

le Palais, la capitale. A l'intérieur, imaginez des routes sinuant au milieu d'une lande infinie, ornée de hameaux en guise d'oasis, et de moulins à vent, qui sont les arbres.

Fauchée toute l'année par une brise furieuse, qui lui court sus depuis l'Amérique, l'île rase ne porte, comme fleurs, que des papillons et des alouettes. Mais ses bords en revanche ont toutes les coquetteries ; ils sont ciselés, déchiquetés, fouillés, repoussés, ornés de cavernes glauques et de grèves d'or, caressés par le vol des grandes mouettes, parés d'un collier de récifs et d'une dentelle de havres et de caps. La mer y bouillonne au milieu de bijoux immenses. Tout au bout de l'île, tapi dans le chaos des plus hautes roches, un ancien fort déclassé semble un affût pour guetter les tritons et les dernières sirènes. L'embrun le couvre par les gros temps, et le flot clapote doucement à ses pieds, quand le soleil l'endort. C'est le logis de la souveraine. Madame Sarah Bernhardt, princesse de Belle-Isle, habite là.

Vers ce castel maritime et lointain, — on le nomme le Fort des Poulains, — se dirigent chaque jour des cortèges de voitures : ne faut-il pas que les étrangers viennent saluer (derrière la porte close, il est vrai), le seuil illustre ? Chaque jour aussi toute une envolée de dépêches et de lettres, arrivant de tous les lieux du monde, s'abat sur les Poulains : un vrai courrier royal. Et ce sont aussi les allées et venues du major-

dome de l'Altesse Sérénissime, et de son secrétaire, de son matelot (elle a sa flotte particulière, deux barques ancrées dans un havre charmant, que commande le Fort), de son cocher, de son fermier....

Car Sarah Bernhardt ne possède point qu'un petit fortin tout nu, dans sa principauté ; elle y gouverne un domaine fort important, des terres, des champs, deux fermes. Voici bien des vassaux. Et comme elle sait retenir autour d'elle, où qu'elle aille, fût-ce en Chine ou au Pôle, de proverbialement dévoués et fidèles amis qui l'environnent la suivent, la choient et la vénèrent, l'illusion d'une petite cour est complète.

Et aussi bien, ce n'est pas trop une illusion. Lorsque, vêtue de flanelle blanche, et le chapeau emmitouflé sous un voile — presque une coiffe de Sainte-Thérèse, — l'Enchanteresse paraît sur les rochers ou sur la lande de son île, il se dégage d'elle on ne sait quelle magie : est-ce le rayonnement de sa gloire universelle, est-ce la légendaire séduction de son regard et de sa voix, sont-ce tout simplement le joli « sans-manières » de son accueil et les vicissitudes toutes royales de son entretien, qui le dira ?.... mais il est bien certain qu'alors elle *règne*, au sens le plus complet que peut avoir ce mot ; on s'abandonne, on se soumet à elle, on rit si elle est contente, et l'on est fâché dès qu'elle fronce le sourcil ; on se trouve enfin son sujet, ou plus exactement, on

est « charmé ». Dame ! nous sommes en Bretagne...

Signalons en passant que ce n'est pas une des moindres attractions de la cour de Belle-Isle qu'entendre chanter la voix célèbre, tandis que celle-ci lit un menu ou qu'elle compte des points au tennis. Le même organe qui, si souvent, au théâtre, nous a fait frémir, tantôt d'enthousiasme, tantôt de terreur, module gracieusement les « sardines grillées », le « melon de la villa », ou bien des « play » et des « out » !.... Cela est fort savoureux.

Le Fort des Poulains se dresse en face de la « Mer sauvage », ainsi qu'on nomme l'Atlantique sur cette côte bretonne. C'est un symbole. Il nous rappelle la belle destinée de cette Française dont le talent popularisa par delà les flots, aux quatre coins du globe, les chefs-d'œuvre de notre langue nationale. Qui donc aura mieux qu'elle mérité de son pays ?

Le Président de la République a rendu visite un jour au prince de Monaco. La princesse de Belle-Isle-en-Mer attend maintenant le même honneur : c'est son tour. M. Fallières descendra aux Poulains. Et ainsi que cela se pratique entre souverains, il décorera la Très Gracieuse Altesse. Seulement, comme elle est femme, il voudra lui donner non pas un petit lambeau cramoisi de rien du tout, mais un vrai grand morceau de ruban, une belle cravate rouge, quelque chose enfin qui se puisse mettre autour du cou, et qui fasse vraiment bien sur une robe blanche.

EN REVENANT DE LA PLAZA

« L'emphase espagnole, a dit Pierre Louÿs, se porte, comme la cape, à grands plis élégants. » En Espagne, dans le sud de l'Espagne, oui, sans doute. Mais à Biarritz, et même à Saint-Sébastien, l'emphase ne se porte pas du tout, non plus que la cape. Les Espagnols de la « société » sont habillés comme des gravures de modes ; on les voit graves et paisibles, et ils se jugeraient probablement perdus, tout comme les Anglais, s'ils se permettaient de faire des gestes en parlant. Quant aux gens du peuple, à Saint-Sébastien, rien de plus solennel, rien de plus calme, rien de plus digne que leur contenance : on se croirait à Tourcoing, au soleil près.

Mon ami don Miguel Mauro n'est pas moins sérieux ni moins compassé, malgré son jeune âge, que tous ses compatriotes. Il porte, comme il sied, le pied petit, la chaussette éclatante, le pantalon large, la moustache courte et les mains soignées, mais il ne

rit qu'avec peine, et mourrait plutôt que de parler trop haut.

Or je n'eus rien de plus pressé, après avoir assisté pour la première fois de ma vie à une course de taureaux, que de chercher partout cet arbitre des élégances ibériques. C'est une affaire considérable, pour un Parisien, que de voir enfin de ses propres yeux une vraie corrida....

Dame ! aussi, depuis le temps qu'on les contemple par les yeux des autres ! On arrive à la plaza énervé, affolé, chauffé à blanc par tant de récits et de commentaires ! Sans parler des livres et des articles où poètes chevelus et prosateurs déchaînés ont décrit, ou plutôt chanté, ou mieux encore, peinturluré et romantisé les courses de taureaux, notre Paris, vous le savez, est plein d'aficionados et surtout d'aficionadas, qui ne sauraient vous parler d'une corrida sinon sur le ton d'Homère narrant et glorifiant les affreux combats de Patrocle contre les Grecs aux belles cnémides....

C'est trop, c'est trop, on perd la tête !... Allez donc résister à l'éloquence d'une amie charmante qui vous parle avec transport de Bombita ou de tel autre matador !...

Aussi, quand on se présente aux arènes, une émotion folle vous étreint-elle : on s'attend à contempler des luttes épiques, des charges effroyables et des combats mirobolants. J'étais ainsi moi-même préparé

pour cette corrida de Saint-Sébastien. Je ne puis dire que la réalité déçoive, mais elle étonne. Ce n'est point tout à fait ce qu'on nous avait dit. Non certes que le spectacle ne semble admirable ! Au contraire, la force tumultueuse du taureau et l'étincellement des sveltes toreros laissent dans les yeux un souvenir impérissable de beauté. Cependant l'on n'a point l'impression d'une bataille, comme on le croyait, d'une bousculade, ni de deux forces heurtées l'une contre l'autre... Non, en vérité, non, et ce grand sport de la tauromachie apparaît, à qui le considère sans rêveries préconçues, comme l'un des moins incertains, l'un des plus précis, l'un des plus exacts, presque l'un des plus mécaniques, et pour tout dire, l'un des plus froids qui soient au monde.

Attention ! l'on ne conteste pas ici qu'il ne soit l'un des plus beaux. Seulement, toutes ces *suertes* si élégantes, si nettes, si sobres, si courtes, donnent une impression quasi-mathématique, une impression de sécheresse, même et surtout quand on en saisit bien toutes les finesses.

Bref, je me trouvais non pas désappointé, loin de là, mais surpris. J'en fis part à mon ami don Miguel. Il me fallut même, à ma grande douleur, lui apprendre que le délicieux Bombita avait joué de malheur ce jour-là, et charcuté tous ses taureaux d'une façon déplorable.

Pendant que je discourais ainsi, notre jeune dandy,

attablé à la terrasse du café, sur la plage, buvait lentement un cocktail. Il revenait du golf, ainsi qu'en témoignaient sa chemise molle et son ample veston, d'une teinte savoureuse, et m'écoutait sans mot dire avec un air d'amertume et de dégoût.

Lorsque j'eus terminé, il se tut quelques instants encore, puis relevant ses cils bleus et me lançant un regard écœuré, il me répondit enfin :

« — Mon cher, l'art du *torero* s'en va. Il se trouve du moins dans la plus triste décadence. Depuis que le commerce s'y est mis, et que la publicité la plus effrénée a fait des courses de taureaux une attraction européenne et une sorte de carrousel à grand spectacle, c'en est fait de la science des Romero. Maintenant la plus petite ville veut avoir sa plaza. N'importe quel gardien de vaches devient matador. Il faut des premiers rôles à toute force : alors on en crée, sans s'inquiéter des plus ou moins grandes dispositions du sujet. A peine si l'on s'occupe du talent qu'il a ; pourvu qu'il montre de l'aisance et du chic, on se tient pour satisfait. C'est le directeur du casino, dans certaines stations balnéaires, plutôt qu'un maître de l'art, qui engage les matadors et leurs cuadrillas. Il n'en était pas de même autrefois, alors que les corridas, plus rares, avaient lieu devant un public de délicats et de connaisseurs, difficiles à satisfaire, impitoyables même. Croyez-moi, mon grand-père a vu l'illustre Montès : c'était un homme, m'a-t-il

dit, qui avec sa muleta pouvait placer en quatre minutes, où il voulait et comme il voulait, le taureau le plus fourbe et le plus opiniâtre....

Vous avez assisté à une corrida très fâcheuse ; elles le sont toutes aujourd'hui. Sans doute les taureaux demeurent assez bons, la plupart attaquent franchement. Mais dans cet amas de touristes, d'automobilistes, de promeneurs nonchalants, dans cette tourbe de citoyens et de citoyennes occupés de politique, d'affaires municipales, de questions sociales et d'un tas de fadaises, trouverez-vous donc une assemblée de dilettantes exquis, capables de discerner les moindres nuances d'une *suerte* de cape à la véronique ou à la navarraise, une *media vuelta* de banderilles finement exécutée, ou même la différence qui existe entre un boucher énergique et un matador qui sache se contenter d'un seul geste, juste celui qui convient, et ne l'accompagne pas d'un ou deux autres, importuns et choquants ? Il paraît que l'immortel Montès, qui était vif comme la poudre, semblait bouger à peine dans l'arène.

Toutes ces corridas que l'on nous donne à cette heure ne sauraient me contenter. Elles m'ennuient, elles me font bailler, mon cher. J'irai dimanche à Saint-Sébastien, mais uniquement pour vous accompagner. Je ne veux même pas regarder ces garçons d'abattoir chamarrés d'or que vous prenez pour des artistes. »

Le dimanche suivant, en effet, don Miguel m'enleva dans son automobile, et nous fûmes ensemble à la plaza. Discrètement habillé d'un complet sombre, l'attitude réservée, un peu hautaine, sobre comme toujours de gestes et de paroles, notre jeune hidalgo se montra très silencieux et d'un parfait dédain pendant les premiers instants de la corrida. Il était habitué, n'est-ce pas ? il connaissait cela, et d'ailleurs il méprisait tout ce qui avait lieu céans sous ses yeux. Rien n'est plus comme jadis, l'art du torero est perdu, etc., etc.....

Puis subitement, après une *suerte* déconcertante de Bombita, voilà tout à coup Miguel qui, sans aucun avertissement préalable, se lève à moitié, et se met à crier : « Bravo ! » d'une voix démente.

Après l'estocade magnifiquement donnée, et tandis que le matador faisait le tour de l'arène, Miguel Mauro, qui dès lors n'avait plus cessé de s'agiter et de vociférer, lança éperdument sur le sable son chapeau de paille, des cigares et son porte-cigarettes.

A la course suivante, et sur un coup contestable, Miguel exaspéré, s'étant pris de querelle avec un voisin qui regrettait à haute voix Romero, Montès et autres vieux maîtres, se mit à invectiver le malheureux *laudatorem temporis acti*, et ne parlait de rien moins que de le jeter au taureau. Il hurlait et montrait le poing, les yeux hors de la tête. On faillit l'expulser. J'étais un peu gêné.

Au retour, don Miguel Mauro, redevenu froid et méprisant comme par le passé, se contentait de commenter sans indulgence, et du bout des lèvres, quelques passes de muleta qui avaient été effectivement un peu sabotées.

LÈSE-PATRIE

Un monsieur respectable et âgé mourut un jour. Ce monsieur âgé laissa des affaires embrouillées. Il y avait « une dame » dans l'héritage. Il y avait aussi trois filles très pressées de toucher ce qui leur revenait, sans compter ce dont elles s'estimaient frustrées. Notons encore des froissements d'amour-propre : « la dame » n'aurait pas été, paraît-il, comme il faut... Enfin, ce n'étaient que ragots de concierges et cancans à dormir debout.

Seulement le monsieur respectable et âgé était roi de son métier. Et alors, voilà tout Paris affolé ! Il ne fut question pendant une quinzaine que des affaires de famille du roi Léopold, bruit que de son héritage. Vous faisiez une visite, vous alliez au restaurant, on vous en parlait. Pas un bon bourgeois qui n'ait eu son avis sur la fameuse baronne, pas une snobinette qui n'ait su exactement de quel côté se trouvaient les torts, pas un journal qui n'eût

médité durant deux semaines, si ce ne fut davantage, sur ce puissant problème ! Paris, centre du monde et Ville-Lumière, aura donc vécu dans la fièvre durant une quinzaine après la mort du roi Léopold, parce que celui-ci avait une « connaissance » et boudait ses filles. Nobles soucis, poignantes inquiétudes !

Cependant, du bout de la France, de la fine et claire Provence, là-bas, une nouvelle monstrueuse arrivait dans le même temps : nous apprenions subitement que la municipalité d'Arles venait de commettre un véritable crime et le plus odieux des attentats, à savoir de mutiler et de couper par le milieu les peupliers magnifiques des Alyscamps.

Que valaient, s'il vous plaît, les médiocres procédurailles de la succession Léopold II, et les chamailleries de poulailler auxquelles cette question de gros sous donna sujet, en face de ce désastre inouï : un lieu de rêve et de beauté, unique dans notre pays et célèbre dans le monde entier, que l'ordre inepte de quelques conseillers municipaux n'hésitait pas à gâter, à déshonorer pour de longues années, et peut-être à abîmer sans remède !

Or, s'en est-on fort ému, s'en est-on seulement soucié ? A d'autres ! Quelques bien rares journaux auront certes, pour leur honneur, protesté. M. Paul Mariéton a poussé un cri d'alarme, tout le premier. Mais la plupart des gazettes se sont bien moquées

d'une telle vétille : défigurer, jeter bas quelques arbres anciens et splendides, « donner de l'air » à l'un des plus admirables décors de notre France, et ainsi le saboter complètement — peuh ! va-t-on se frapper pour si peu ?.... Non pas, et Mme la baronne de Vaughan était bien plus intéressante !

Cette indifférence nous déshonore. Elle n'a point du tout la grâce que l'on croit. Oui, oui, l'on m'entend bien : la nonchalance passe pour être aimable auprès d'un certain public élégant. Badiner, mépriser, faire le plaisant ou l'homme que rien ne fâche plus, sourire avec un découragement raffiné, cela sent, croit-on, son gentilhomme, cela vous a un joli air de désinvolture, de « Qu'importe ! », comme Mme de Sévigné le disait à son petit-fils. Et sans doute, rien de plus séduisant que ces dédains-là, dès qu'il s'agit de risque ou d'argent, ou même d'une petite morale. Mais quand de la beauté se trouve en péril, quand des rustres et des mercantis souillent un paysage, et un paysage qui n'est même pas leur bien propre, mais qui nous appartient à nous tous, Français — l'indifférence alors n'a plus si bon air, en vérité. Elle s'appelle de la veulerie, en ce cas, mot qui n'est guère galant, non plus que ce qu'il signifie. Veulerie, décadence, ceci touche à cela.

Les Alyscamps.... On connaît, toute la France connaît, au moins par l'image, le site qui se nomme ainsi : c'est une grande allée de peupliers immenses,

bordée d'anciens tombeaux. Les sarcophages s'alignent le long de la route, au pied des arbres, et l'ensemble formé par ces pierres et cette ombre dégage, ou plutôt dégageait, la plus douce, la plus auguste mélancolie, une sorte de tristesse sacrée. Saccager les arbres et supprimer l'ombre, c'était tout ruiner d'un seul coup. Les édiles d'Arles n'y devaient pas manquer.

Qu'ils ne parlent point d'émondage. Il n'est nullement nécessaire, pour émonder des peupliers, d'en abattre le faîte, ni de les couper jusqu'au milieu, voire jusqu'à la racine ! Voici des années que le Conseil municipal d'Arles poursuit le même but : détruire les Alyscamps. Il a souffert que l'on brocantât des sarcophages, laissé passer là une voie de chemin de fer, toléré qu'on y bâtit des ateliers de réparation pour les machines. Décapiter les arbres, c'était mieux encore. Bientôt, il les mettra par terre tout à fait : et alors, alors seulement la cité d'Arles semblera glorieuse à ses magistrats.

Il n'eût même pas été suffisant que la presse unanime se fût récriée d'une seule voix devant un pareil forfait ! Mais la loi devrait donner le droit de traduire et de juger devant une Haute-Cour les municipalités ainsi coupables de lèse-patrie. Certes, c'est insulter à notre sol et faire œuvre de mauvais Français que de ruiner un site universellement illustre, presque légendaire. Les très beaux paysages font partie de notre

patrimoine commun, au même titre que les monuments fameux et que les musées. Quiconque y porte atteinte, Conseil municipal ou simple particulier, nous nuit et nous vole. C'est un délit contre la nation ; et s'il y a préméditation, c'est un complot.

De quel droit une réunion de primaires ou d'édiles trop habiles à comprendre certains trafics, de quel droit une telle assemblée dispose-t-elle de *nos* merveilles, de lieux consacrés par l'admiration de trente, de cent générations d'hommes ? Ou que, si cet état de choses est inévitable, les Conseils municipaux indignes soient du moins jugés, déposés et châtiés.

Devant une Haute-Cour, les édiles de Cahors, qui démolirent le pont si pittoresque de leur ville ! Au tribunal, ceux de Bayonne, qui s'apprêtent à combler les remparts grandioses, à défricher les exquises avenues qui entourent si délicieusement la jolie cité ! Des juges également pour nos seigneurs de Paris, qui ne font point respecter les servitudes, laissent tantôt les enseignes dévorer la place Vendôme, tantôt les architectes bâtir des maisons à l'envers sur le quai d'Orsay, et enterrer l'Arc-de-Triomphe ! A comparaître aussi la municipalité du Mont-Saint-Michel, accusée de complicité avec les ingénieurs et les sociétés de polders qui ensablent la baie ! A juger encore celle d'Arles, prévenue de complot contre les Alyscamps ! Au pilori enfin, l'infâme Conseil municipal de Nancy, qui s'obstine à rompre l'harmonie

classique et parfaite de l'adorable place Stanislas en y élevant l'ignoble et saugrenue coupole d'un théâtre, et cela en dépit des deux millions que M. Pierpont Morgan, scandalisé, lui fit offrir sous la seule condition que fût construite ailleurs ladite salle de spectacle ! Est-ce que le rouge ne monte pas au front, en songeant à cette leçon de goût donnée par un étranger et méritée par des Français — par des Français de Lorraine ! Qu'en pense donc M. Maurice Barrès ?

On objectera que nous avons une loi sur les paysages, et que ceux-ci peuvent être dorénavant classés, ainsi qu'on classe les monuments historiques. Sans doute, mais applique-t-on vraiment ces lois ? Nullement : on les tourne. Il n'existe pas un beau site classé sur cinq cents qui en seraient dignes. Et n'attendez jamais d'un Conseil municipal qu'il n'aide pas un propriétaire à tourner le Code, aussitôt que se présente l'occasion d'enlaidir une rue, de saboter un horizon, et surtout, oh ! surtout, de couper des arbres. Sans les efforts de quelques apôtres, et notamment du puissant et bienfaisant Touring-Club, la loi sur les sites, à peine née, serait déjà tombée dans l'oubli.

On dit encore qu'il en va de même dans tous les pays, qu'en Grèce, par exemple, à Olympie, l'Hermès de Praxitèle repose dans un musée branlant, dont la toiture tremble et s'effondrera bientôt... Il se peut.

Mais si le voisin met le feu chez lui, devons-nous l'imiter ?

Quand l'indignation générale décrète de vandalisme telle ou telle municipalité, que celle-ci règne à Bayonne, à Arles, à Cahors ou à Nancy, il y a lieu de déposer cette assemblée, sinon de la jeter en prison. Ce ne sont là rien moins qu'entreprises de malfaisance publique : le législateur doit nous en préserver.

A CHEVAL, MONSIEUR

M. André Hallays est un humaniste charmant. Il n'a qu'un tort, celui de ne pas monter à cheval. Un humaniste devrait monter à cheval, ne fût-ce d'abord que pour continuer la tradition : Henri Estienne, Montaigne, Paul-Louis Courier s'entendaient en cavalerie. Et bien d'autres ! Cela ne va pas sans grâce : l'éperon et le gant rude conviennent à côté de la plume et de l'écritoire, et dans le demi-jour de la bibliothèque, un fouet de chasse a bel air, posé sur l'in-folio qu'une main soigneuse annotait tout à l'heure.

Puis André Hallays est curieux — les vandales diront indiscret — mais curieux non d'une seule chose. Vous le trouverez bien, à de certaines heures, planté devant des tulipes, mais à d'autres il s'extasiera pour des prunes, et passera ensuite dans sa volière ou dans le cabinet aux médailles, si ce n'est par la galerie aux livres. Ensuite c'est le jardin qui

l'intéresse : il faut savoir si les parterres se marient bien avec les fontaines, et s'il y a ou non quelque noblesse véritable dans la vue dont on jouit en descendant le grand degré... Autre souci, maintenant : l'Angelus sonne. André Hallays aime l'église Renaissance et son clocher roman, dont le style est pur. Il ira vérifier si pas une pierre n'en est tombée, depuis que l'Etat en a la garde. Le voici dehors, sur la place. Or il sait qu'à vingt lieues de là se cache un joli château gris et mauve, à moins que ce ne soit la bicoque où naquit jadis l'un des messieurs de Port-Royal.... Vite, à la gare ! Notre curieux est reparti... Vous diriez, n'est-ce pas qu'il mène une vie trépidante, et n'a pas une minute à lui ? Pourtant il appelle ça flâner.

De ces randonnées continuelles, il rapporte des souvenirs, des chagrins, et des notes, dont par suite il fait des articles, et enfin des livres. La série de ses *En flânant* est illustre aujourd'hui. On les lit en ami, si l'on a des lettres. André Hallays sait goûter comme il faut le dessin classique d'un coteau expirant dans un pré, l'exquise dignité d'une inscription latine, savoureuse en ses raccourcis, ou encore tout ce qu'une Sévigné, avec trois petits mots, vous jette au nez de vert, de cru, de parfumé, d'éblouissant. C'est un maître à flâner avec qui l'on cause, enfin.... Toutefois, répétons-le, il ne monte pas à cheval, et c'est dommage.

Oui, dommage, car ainsi la campagne lui échappe. J'entends la vraie campagne, et non pas celle qui se trouve conseillée sur les guides. Le chemin de fer, en effet, emporte un curieux vers les villes lointaines ; l'auto le promène de village en village ; les voitures le conduisent aux sites et aux châteaux. Admettons qu'il aime la marche, et erre volontiers à pied : il ira, dès lors, ça et là, entrera dans quelques fermes, verra les petits environs. Supposons même que notre curieux fasse de la bicyclette : une sente l'attirera peut-être hors de la grand'route, mais bientôt le sable ou les fondrières lui auront coupé le chemin, il lui faudra retourner. Au lieu qu'à cheval....

La belle et pleine campagne ne se révèle qu'aux cavaliers. Seuls, ceux-ci peuvent s'engager sans crainte en des layons bourbeux, trotter, galoper, s'enfuir très loin des sites, découvrir des lieux où personne ne va, sinon quelques paysans couleur de terre. Il n'y a pas de mauvais terrain pour un cheval. La brave bête grimpe n'importe quelle côte, et descend dans les trous. Les ajoncs l'aguerrissent, les sols défoncés l'entraînent, la bruyère la rend adroite, les clôtures basses et les ruisselets sont bons à sauter ; pour les plus gros obstacles, on trouvera bien la porte ou le pont de bois. Tous les coins silencieux où l'on accède ainsi sont à l'écart des voies poudreuses que rayent les autos, et qu'écorchent les guimbardes

sonnant leur ferraille. Et c'est la franche campagne, tous ces coins-là.

Au cavalier enfin, il appartient de trouver ça et là les vieilles maisons, mi-fermes, mi-châteaux, les manoirs à colombier où le fumier sèche dans la cour, les métairies perdues sous le lierre, les pavillons Louis XIII cernés par les canards, et d'anciennes « folies » vouées aux hirondelles, aux ébats des poussins, ou à la chienne hirsute et à ses chiots plus mal peignés encore....

Il les trouve, non qu'il les ait cherchés : mais une cavée rocailleuse s'est soudain changée en une route à ornières, et celle-ci tombait en pleine cour du manoir ; un boqueteau qu'on longeait en se garant des branches, cachait la métairie moussue ; le pavillon croupissait au détour de ce rû, dont votre cheval a troublé l'eau vive avec ses gros sabots ; et comment deviner, en passant cette borne, que c'était tout ce qui fût resté du portail défendant jadis la « folie », propre aux menus plaisirs de madame la chanoinesse ou de monsieur le conseiller ?

Il n'est certes qu'un mode de promenade pour le curieux, et c'est de chevaucher. Montaigne l'a dit très sagement. Dans le dernier paru de ses *En flânant*, M. André Hallays a parlé — avec une complaisance élégante et la plus fine tendresse — de la vallée de l'Oise, de Chantilly, de Betz, de Senlis, de notre Valois, enfin. Il nous en a présenté le charme

et les souvenirs comme on offre des fleurs à ses hôtes, après qu'ils sont venus chez vous. Mais c'est en auto qu'André Hallays a fait le voyage : il a vu les églises, les villages et les beaux châteaux. Ce n'est point assez. Ce pays a d'autres séductions encore. Il a les déserts d'Ermenonville, les landes sauvages de Vallière parsemées de hameaux ruinés. Là, point de routes : on ne s'y rend qu'à cheval. Et le Valois enfin recèle ses vieilles gentilhommières ignorées....

Entre toutes, il en est une à signaler. Quoique haute et vaste, et sise en plein milieu d'un village, on ne la verrait pas à moins d'en être averti, car cette maison-là boude les autres, et tourne franchement le dos aux cahutes des paysans. Celui qui la fit construire, en effet, voici trois siècles révolus, ne fut autre que le bonhomme Toussaint Roze, secrétaire de Louis XIV : et ni le Grand Roi, ni son vieux et fidèle serviteur n'avaient l'humeur encline à faire la révérence aux manants.

Ajoutons que nul ne l'indiquerait à qui se promène dans le pays, vu que c'est un logis caduc et grave, entouré sans art d'arbres géants, et défendu par des douves qui tiennent du marécage plutôt que d'un ruisseau courant. On dit de cette demeure vénérable : « Fi ! que c'est triste !... » Et l'on songe aux cottages voisins. Ah ! sans doute, c'est une maison qui ne rit guère, depuis trois cents années qu'elle écoute venir

l'automne après l'été, et après l'automne, les vents de l'hiver !

Mais elle a ce prestige inouï que telle le bonhomme Roze l'a fait construire au XVIIe siècle, telle vous la contemplerez à cette heure : les anciennes vues du pays en témoignent. Et tel fut le domaine du vieux seigneur autrefois, tel il est aujourd'hui — sauf un étang desséché et changé en prairie — à un arbre près, à une sente près : tous les plans de l'époque, en font foi. Il existe donc là, en lisière de forêt et au bord d'un village, la maison des champs d'un Parisien d'antan, exactement conservée, avec ses prés, ses arbres centenaires, son étang où les habitants de la bourgade lavent leur linge et baignent leurs chevaux, ses communs écrasés, son pigeonnier carré, sa ferme défaillante, ses pavillons baignant dans l'eau, le pavage disjoint de son seuil... Les souvenirs n'y manquent pas : bien longtemps après la dynastie des Roze, un très romantique et naguère fameux prisonnier d'Etat, Alexandre Andryane, y termina sa vie.... Lieu chargé de mélancolie, de noblesse, de passé !....

Seulement, voilà, l'allée de peupliers qui conduit à sa porte apparaît tellement défoncée, tellement éventrée, qu'elle n'est praticable qu'aux cavaliers. Et pour passer le long des douves, il faut ou bien habiter le village même, ou bien flâner ainsi vraiment qu'on doit flâner aux champs, c'est-à-dire jambe de-ci, jambe de-là, sur une bonne selle.

Pour les automobilistes, la route passe plus loin. On ne voit en auto que les beaux endroits : ceux en revanche qui sont exquis, on les brûle, et mieux encore, on les ignore.

DES PRINCES

DES PRINCES

PENSÉE D'AUTOMNE

Octobre 1910.

Malgré la chaleur d'été dont nous aurons joui, cet octobre, malgré le grand soleil, malgré le ciel heureux, c'est l'automne.

Vous portez votre fauteuil au bord de la pelouse, dans votre jardin, et vous restez là, sans bouger, à contempler l'herbe tiède. Il fait bon vivre. On s'étonne de ne pas entendre les cigales. Mais tout à l'heure cependant un brouillard glacé va sourdre on ne sait d'où ; vous n'aurez pas plus tôt frissonné que le crépuscule se sera fait ; puis la nuit venue en traître vous surprendra, la nuit avec les lumières qui passent, tremblottantes, aux guidons des bicyclettes, et les hulottes qui crient autour de la maison, et les

cerfs qui brament là-bas, dans la forêt. Toute la lyre... L'automne, vous dis-je.

Levez les yeux, les arbres ont pâli. Le sol est rouge au bout de l'allée. On voit voleter les feuilles une par une, très discrètement. Que de douceur dans cette mort, que de tristesse !... Est-il possible que par analogie l'on ne songe point au petit roi Manuel, qu'une bourrasque a jeté bas, lui aussi, et fait tourbillonner comme une feuille d'été, au gré du vent révolutionnaire ?.... Tempête d'automne.

Les plumes du roitelet, ses épées de gala, son joli bâton d'amiral, les fanfreluches de ses chambellans, les croix, les titres qu'il donnait, les décrets qu'il signait, et sa cour, ses protocoles, et la reine-mère auguste, et le souvenir poignant du roi son père, et la camaraderie gentille de son petit cousin d'Espagne, et les souvenirs de sa visite parmi nous, les bonnes paroles du père Fallières, la cigarette de M. Briand.... Balayé, emporté, fané, tout cela !

C'est bien un drame pour le mois d'octobre. Il s'est produit comme un phénomène naturel à cette époque-là, dans toutes les conditions voulues de naturel et de mélancolie. On a dit que la République était en pleine sève, là-bas : par conséquent il fallait qu'elle germât ; on assure aussi que la royauté se trouvait pourrie : elle devait donc se défeuiller tout-à-coup, comme un arbuste à la première tourmente qui suit une gelée ; et la fleur fragile qui couronnait le tout,

Manuel II, allait joncher le sol au milieu du feuillage épars. Le roi est allé par terre très simplement, parce que c'était la saison, sans beaucoup plus de bruit qu'une rose ou qu'une giroflée....

Mais, hélas ! qu'il est donc difficile d'écrire une chronique dans un journal de Paris ! Le public est terrible : il croit que l'on rit alors qu'on n'y songe pas. Le moindre mot que vous risquez à l'étourdie peut être pris de travers. Quand nous disons que le roi Manuel est tombé bien modestement, avec les feuilles, ne lisez rien de plus. Nous n'entendons pas qu'il eût pu faire un grand fracas, tirer le canon, monter à cheval, se défendre pied à pied à la tête de ses partisans, et s'ensevelir sous les débris des derniers régiments royalistes, s'il y en avait, ou bien gagner le maquis et devenir bandit royal, à la façon de don Carlos ou d'Hernani.

Non, nous ne prétendons indiquer rien de tel entre ces lignes-ci : et d'abord parce qu'il y a quelque chose de révoltant à prêcher l'héroïsme d'autrui, lorsqu'on est bien assis chez soi, loin du tapage, et les pieds dans ses pantoufles. Certains l'ont fait. Le *Matin* ayant questionné sur ce point quelques personnes, en a reçu des réponses diverses, dont plusieurs étaient enflammées d'une ardeur qui ne risquait rien. Seul Henry Bernstein a témoigné, comme toujours, de beaucoup de goût et d'esprit, en reprochant seulement à Manuel II de n'avoir

point donné à l'Europe un spectacle très sportif.

Evidemment. Mais à chacun sa partie. Il n'y a qu'à regarder les portraits du jeune prince déchu. Il est rond, un peu gras déjà, d'un visage ouvert et souriant. Est-ce là, voyons, l'aspect d'un athlète nerveux qui combattra coûte que coûte, et d'un héros romanesque à qui les complots et la guerilla sembleront le sel de la vie ?

Mais en revanche, il sera charmant dans l'exil. Il nous faut des souverains proscrits, nous n'en aurons jamais trop. Ils sont prestigieux dans les hôtels, émouvants le long des promenades publiques, ravissants à table, aux dîners de gala, et plus que décoratifs, presque féériques dans les châteaux qu'ils honorent de leur présence. Ils fournissent un sujet de vanité vraiment sensuelle à certaines maîtresses de maison, le motif d'une gloire spéciale et charmante à quelques jolies femmes, ainsi qu'une source incalculable de revenus à nombre de stations d'eaux, plages et villégiatures. Ne parlons point des journalistes : pour ceux-là, le moindre prince errant, c'est une fortune. Voyez la reine Ranavalo, pour ne parler que de la plus noire et de la plus frivole des reines en exil : voici toute une saison que les échotiers n'ont cessé de pleurer si gentiment sur elle. Elle a passé l'été à La Baule. On nous le dira dans un roman.

Or, le roi de Portugal sera délicieux dans les romans, lui aussi, très recherché dans le monde, un peu fabu-

leux dans les récits des gazettes. Considérez ainsi tout ce qu'il offre à nos imaginations. Comme roi règnant, nous donnait-il autant ? On ne pouvait citer ses mots : encore trop jeune en effet, il n'avait point cette autorité qui sert d'esprit aux rois. On ne pouvait parler de ses maîtresses : à son âge, la moindre aventure, Gaby Deslys elle-même, se trouvait normale et prévue. Rien à redire, rien même à dire du tout. Son rôle politique ? Vous avez vu qu'il n'a pas réussi. L'affection de ses sujets ? Elle est toute à la République.

N'en doutons plus, l'aimable roi Manuel ne pouvait pas ne point tomber cet automne, dès les premières brumes. Il n'y a pas lieu de se frapper outre mesure, non plus qu'en voyant, comme chaque année, les fougères qui se brisent, ou les géraniums des parterres qui se recroquevillent, un beau matin.

Mais l'on peut s'attrister, il y a de quoi. L'automne est langoureux à en mourir, et n'évoque que des regrets, des souvenirs mélancoliques, des grâces perdues, des sourires qu'on ne verra plus.

Tandis que les feuilles à l'agonie se posent ça et là sur le sol et sur l'herbe, il nous souvient d'une autre princesse d'Orléans qui disparut trop tôt et bien jeune encore, hélas ! l'hiver passé : nous voulons parler ici de la princesse Valdemar de Danemark, fille du duc de Chartres. C'était une très bonne Française, une femme avenante, et cultivée, qui aimait

nos livres et nos arts, et dont la conversation eût retenu le plus indifférent. Au printemps qui précéda sa mort, la princesse Valdemar avait fait un voyage en Portugal : elle s'y trouvait en famille, la reine-mère étant sa cousine.

Il y avait plaisir et profit à entendre la princesse d'Orléans parler de son raid là-bas. Tout l'y avait charmée. A l'en croire, vous auriez juré que c'eût été le pays d'Eldorado ou les Iles Fortunées. Du pittoresque, de la grâce, de l'imprévu, rien n'y manquait.

« — Et si vous saviez, ajoutait la princesse, comme on acclame partout la reine et le petit roi ! »

Cet enthousiasme, cet attachement populaire l'avaient surtout émue...

Mieux vaut une illusion, d'ailleurs, que le contraire.

Tout de même, au revoir, don Manuel ! Car nous vous retrouverons un peu partout désormais, changé en prince charmant... Messieurs, le roi de Portugal est mort : vive le prince !

UN MAITRE D'ÉQUIPAGE

Un vendredi, le duc de Chartres chassait en forêt de Chantilly. Rien ne laissait prévoir que le laisser-courre du lundi n'aurait point lieu. On parlait d'attaquer un beau cerf signalé dans les tailles de Saint-Léonard. Le prince devait prendre le train pour Paris, on ne le disait nullement malade, il ne paraissait pas plus las que de coutume.

Puis, le lundi matin, soudainement, brutalement, on apprenait qu'il était mort dans la nuit.

Il est peu de Français qu'un deuil si brusque put laisser insensibles.

Mais en un coin de la France, cette perte prit les proportions d'un deuil réellement national : ce fut à Chantilly. Le duc de Chartres se trouvait comme sur ses terres, dans cette petite ville qui fleure bon les siècles passés, et parmi ces forêts où l'on sait que Le Nôtre, jadis, a porté le compas, où les Condés chassaient naguère, où le prince de Joinville et le

duc d'Aumale, hier encore, couraient le cerf et le sanglier.

Quelque simplicité, quelque discrétion, presque timide même, qu'il y eût apportées, le duc de Chartres chevauchait là comme dans un domaine de famille. C'était sans surprise que l'on entendait prononcer le titre « Monseigneur » sous ces futaies où déjà l'on nommait ainsi, voici deux siècles et plus, les premiers maîtres d'alentour. L'on n'eût pas trouvé trop étonnant que les échevins de Senlis s'en fussent venus faire la révérence en carrosse — celui-ci fût-il un automobile ! Et de toute façon il paraissait bien harmonieux et juste que, dans le jardin même de l'Ile-de-France et du Valois, entre ces campagnes où erra délicieusement Gérard de Nerval et ces allées qu'aima notre La Bruyère, le maître d'équipage, aujourd'hui encore, eût été un prince français.

Mais quoi ! dira-t-on, ce n'est que la cérémonie d'un titre.... Ah ! non pas, il y a la manière, le ton, et l'on sent bien si c'est un grand seigneur qui fait les honneurs d'une forêt ; on peut même deviner, si c'est tout à fait un prince. Car la politesse, dans ce cas, est plus méticuleuse encore, plus exacte, tout l'équipage se pique d'imiter le « patron », comme on dit : l'invité se trouve si scrupuleusement honoré, qu'un rien de mauvais ton lui serait presque nécessaire pour se reposer. En ce 1910 où nous vivons, tant de

courtoisie désoriente : il faut se raisonner, lorsqu'on est si affablement reçu. Cela n'a pas l'air sérieux, on se croit à la mascarade.

Le duc de Chartres était extraordinaire. Il raffinait sur cette tradition. Au dernier des chemineaux, il tirait sa cape. A la moindre bûcheronne, il faisait des saluts bienveillants et presque amicaux, sinon paternels. Son accueil était devenu légendaire. Vous lui meniez un de ces élégants de bar, comme il s'en trouve aujourd'hui, anglomanes et froids, point trop aimables, voire à peine polis : il s'en revenait fort troublé, ensuite, et la gracieuseté du prince faisait beaucoup réfléchir votre dandy d'ami.

Il n'y avait du reste pas qu'une grande amabilité, tant spontanée que voulue, chez le maître d'équipage de Chantilly. Sa bonté naturelle le poussait aussi à en user de telle sorte avec chacun. De tous les points du pays, mendiants, braconniers, traîneurs de routes et dénicheurs d'oiseaux accouraient aux rendez-vous les jours de chasse. Monseigneur leur donnait des sous, parfois des pièces. Monseigneur ne repoussait personne. Aussi fallait-il voir la ruée, la bousculade ! C'était la première curée — avant la vraie.

Ne croyez pas, cependant, que le duc de Chartres se fût montré toujours très débonnaire, en forêt. Rien de plus charmant, rien de plus simple et, dirait-on, de si joli que l'hospitalité qu'il y offrait.

Mais il ne fallait pas troubler la chasse en y faisant rôder, gronder, ronfler et mugir des automobiles. Il ne voulait rien entendre sur ce point. Tout cheval-vapeur se voyait impitoyablement exclu des chemins forestiers et prié d'aller pétarader sur la grand' route.

L'on n'était guère mieux venu, si l'on obstruait les carrefours ou les sentes étroites. Dans les dernières années de sa vie, le prince ne pouvait plus monter à cheval, et suivait les chasses en voiture. Or, celle dont il usait était large, vaste, tirée par deux forts chevaux. Rien de plus confortable ; mais aussi rien de moins pratique, car ce véhicule considérable accrochait les baliveaux, écrasait les buissons, se heurtait contre les souches d'arbres. N'importe ! Le prince entendait se trouver partout, voir la bête à tous ses passages de routes, ne pas manquer un débûcher. Et c'était un spectacle de considérer cette berline au triple galop par les chemins sableux, ou bien dévalant à travers les plus affreux layons à ornières. Il y avait là un rappel du grand siècle : le vieux Roi à la vénerie, dans son carrosse.

Mais malheur à qui l'empêchait de circuler ! On voyait s'abattre la vitre alors, une tête de reître paraissait, une cape surmontant une grosse moustache plus sel que poivre, d'où sortait une voix de tonnerre, un furieux : « Passez, passez ! » Certes, un sourire plein de bonhomie corrigeait l'algarade, à

l'hallali ; toutefois le délinquant s'étonnait encore qu'un commandement si terrible eût jamais été proféré par un vieillard si doux. C'était, parbleu ! la voix qui avait contenu ou lancé bravement les combattants d'Italie ou d'Amérique, ceux de l'armée de la Loire en 1870, et les soldats du 12e chasseurs à Rouen !

Chantilly pleure aujourd'hui son seigneur disparu. La forêt délaissée va sembler plus triste. Le vent seul de l'hiver y fera chanter ses grandes orgues, sous bois : les fanfares du prince, la « Joinville » surtout, qu'il aimait, se mariaient bien à ce plain-chant des mois sombres. Et l'on n'évoquera pas sans un regret profond la silhouette de ce grand cavalier, sa tunique bleue, son bouquet de violettes à la boutonnière, sa barbe grise un peu hirsute, et sa cape inclinée sur son nez très fin, tout pareil au nez de Louis-Philippe. On le reverra penché à la portière de sa voiture, et guettant le passage du cerf...

Le vendredi 2 décembre 1910 la chasse traînait et le jour s'atténuait déjà. Il allait pleuvoir. Au coin d'une allée, soudain, la voiture du maître d'équipage passa, rentrant sous bois. Derrière la vitre levée, nous aperçûmes vaguement le prince. Il nous fit un signe de ses doigts devenus étrangement délicats et minces avec l'âge. Puis la trompe sonna, au loin, il y eut des défauts, le daguet se perdit...

Hélas ! le dernier geste que nous aurons vu faire

au duc de Chartres signifiait la bienvenue et l'amitié. Ceux-là surtout lui étaient familiers. A la mort elle-même, le pauvre prince dut réserver un bon accueil. Le cœur se serre en y songeant.

LES DEUX MÉTHODES

Il y a deux méthodes dans la vie, deux méthodes bien diverses, bien nettement définies. L'une, c'est la méthode américaine. L'autre, eh bien ! mais l'autre... Nous y reviendrons.

La méthode américaine présente tout ce qui peut choquer le goût. Comprend-on bien cela ?... Ou du moins exprimons-nous mieux, afin que cette horrible manière d'agir et de penser ne semble même pas avoir la séduction du bizarre qui s'attache parfois aux choses barbares et violentes, aux actes un peu sauvages, aux idées rudes, aux âpres façons des brutes. Et disons plus simplement : il existe parmi les hommes un état d'esprit qui, selon l'humeur dont on se trouve, tantôt fait sourire et tantôt exaspère, tel jour irrite un homme délicat et tel autre jour l'amuse infiniment, pour peu qu'il ait bien dîné ou que son amie porte, ce soir-là, un chapeau vraiment drôle et vraiment joli...

Mais vous demanderez plus de précision encore.....Qu'est-ce donc au juste que la méthode américaine ?

Ce n'est point celle qui consiste à gagner beaucoup d'argent, puis à s'en servir. Ni celle qui vous pousse à dépasser hardiment, ou ingénieusement, son voisin dans la lutte pour la vie. Car voilà des attitudes toutes naturelles : elles appartiennent à tous les âges et à tous les peuples.

Mais ce sera la passion d'employer son argent grossièrement, sottement, pour gêner autrui. Ce sera le besoin d'offusquer un rival plutôt que de le dépasser en réalité. Ce sera surtout la fureur d'avoir raison, l'orgueil incommensurable qui pousse un gaillard animé de cet esprit-là à vouloir élever le coup de poing à la dignité d'un argument, d'une religion, d'un rite. Ce sera sa rancune comique, ce sera encore son dépit contre tout ce qui lui échappe, la finesse, l'ironie, les grâces. Ce sera aussi l'ignorance complète du ridicule... Tenez, voulez-vous que nous parlions argot ? La méthode américaine n'exige pas uniquement et simplement que l'on soit fort, non, pas du tout : mais elle consiste à « faire le costaud », ce qui n'est point la même chose, loin de là.

Prenons un exemple, et un exemple célèbre, éclatant, effarant : M. Roosevelt. Que l'on veuille se rappeler sa tournée en Europe, son passage à Paris, et ses chasses légendaires, et le message au Parlement

des Etats-Unis, et son retour en son pays sous les traits de Napoléon Ier... Rassurez-vous, nous n'allons point narrer cette odyssée trop connue. Mais notre but est de noter sur le vif ce qui peut si affreusement déplaire à un citoyen de chez nous dans la conduite d'un citoyen d'outre-mer, ou d'outre-monts, ou d'outre-Rhin — d'outre mesure en tout cas.

Après avoir commandé un régiment pendant la guerre hispano-américaine (comme tant de braves gens l'avaient fait ici, en 70, dans des circonstances autrement tragiques encore, sans que, par la suite, ils eussent produit un tel tintamarre), M. Roosevelt acquit dans son pays une place considérable. Bien. Rendu à la paix domestique, il s'en fut chasser en Afrique avec son fils aîné. Fort bien toujours. Mais y a-t-il là de quoi jouer ensuite les prophètes, les pasteurs d'âmes et de peuples, les docteurs éternels et les suprêmes pontifes ?

Or, après avoir un peu enseigné au pape son métier, que fait donc M. Roosevelt ? Il a l'incroyable assurance de venir chez nous, à Paris, parmi le peuple dont la gloire émouvante est d'avoir subi la tyrannie des belles-lettres et de s'être plus que soumis, asservi à la souveraineté de l'esprit. Il monte en chaire à la Sorbonne, et là, au cours d'un prêche un peu long, ne craint pas de nous déclarer que la littérature compte peu ou prou, que les orateurs et les gens qui savent le prix d'un sourire sont bons à jeter dehors, que l'ironie

— tiens, parbleu ! — sème partout le plus noir poison, que, hormis une morale rustique et des muscles solides, rien ne vaut pour un peuple, etc....

Allons donc, la distingue-t-on bien ici, dans toute sa brutale laideur, la méthode américaine ? La tournée en Europe, le tapage inouï justifié par le massacre en Afrique de quelques rhinocéros, le retour triomphal et impérial : désir d'offusquer, de violenter l'attention publique. Puis la conférence à la Sorbonne, la leçon au pape, la mercuriale fameuse aux Anglais : vanité démesurée, manque de tact, rage de paraître détenir toute sagesse, comme un Moïse au retour du Sinaï, apologie de la force au détriment des œuvres fines et du jeu charmant de la pensée.

Ce fut pourtant grâce à ces jeux charmants de notre pensée que nos frivoles ancêtres se crurent obligés d'aller secourir vos braves aïeux, monsieur Roosevelt, à la voix d'un autre prophète, Benjamin Franklin. Car vous n'êtes que le second patriarche qui vient nous évangéliser. Si bien que les orateurs, les nouvellistes, les vaudevillistes que nous sommes allèrent ainsi, par divertissement sans doute, mourir en foule pour le service de vos concitoyens. Après quoi, toujours par manière de plaisanterie probablement, ces baladins et ces bavards de Français firent la Révolution et changèrent la face du monde.

Mais laissons cela, et songeons plutôt au tsar des Bulgares, qui vient de nous quitter... Ah ! n'est-ce

pas, vous souriez ? C'est un soulagement, un plaisir, de se rappeler ce second hôte, plus aimable et pareillement illustre, encore qu'il fît un moindre fracas. On se sent avec un ami, en face d'un voisin, croirait-on : et aussi bien, sa mère était française. Il sait, lui, il comprend. Il ne vaticine ni ne professe inutilement.

Et pourtant il le pourrait. L'œuvre du tsar Ferdinand est immense. La Bulgarie n'était rien qu'une mauvaise province turque. Et voici que, malgré tous les dangers qui la menaçaient, elle est devenue indépendante, prospère, douée d'une armée nombreuse, redoutable, devant qui plierait sans doute la Turquie. Des guerres se trouvaient à craindre. Elles n'eurent point lieu. Le tsar Ferdinand fut reçu en pompe à Constantinople.

Tout cela, grâce à quoi ? A la diplomatie et aussi au charme personnel, a-t-on dit, au prestige intellectuel, à l'esprit. Le tsar Ferdinand aime l'esprit et les gens qui en ont, et même les gens qui en font. Il tolère qu'on plaisante, il lit, il est cultivé, recherche les écrivains, les artistes. Son artillerie est des plus belles du monde : mais il ne parle pas que de canons. Il se crée des finances, et s'efforce avec un zèle admirable d'entretenir parmi son peuple une activité industrielle et commerciale qui lui font grand honneur : mais il ne se croit pas pour cela grand-lama ni grand-bonze sur la terre, et il a d'autre entretien que le règne de la vertu chez les Latins corrompus, le cours

de l'huile, le prix des bœufs ou les tarifs douaniers.

Il n'ignore pas que l'on règne aussi par le prestige de la pensée, au moins autant que par la force, et que ce règne-là est peut-être le moins éphémère de tous. Dans son toast au président de la République, le roi Ferdinand a dit : « Par sa littérature, par ses arts, par les grandes découvertes de ses savants, la France exerce une haute influence dans le monde, et elle a généreusement ouvert au peuple bulgare, jeune de culture, le trésor de son expérience et de sa civilisation. » Et, plus loin, il se proclame « convaincu que la prospérité d'un pays dépend avant tout de sa culture intellectuelle et politique ». Voilà des vérités moins lourdes que les insipides, vains et gros lieux communs du Napoléon des cow-boys. Et le roi Ferdinand nous les a données pour rien.

Le souverain des Bulgares est notre ami, un peu notre parent. Il nous a charmés et conquis. Il ne tue pas tant de zèbres ni de rhinocéros que M. Roosevelt. Quand il se rend à la Chambre, comme il vient de le faire, il se place modestement et avec un tact, avec une courtoisie extrêmes, au second rang dans la tribune des spectateurs, afin de ne point distraire l'attention des députés fixée sur M. Briand qui parle, M. Briand son hôte ; alors qu'il eût sans nul doute fallu à l'ex-président des Etats-Unis un fauteuil Voltaire à côté de M. Brisson... Enfin, le roi de Bulgarie ne fait aucuns sermons. Seulement, sans bruit et sans

histoires, il s'est formé une armée imposante, il a enrichi, civilisé, affranchi son peuple, il est devenu tsar indépendant, sans se fâcher avec personne. Il a réalisé tout cela sans perdre le goût des neuf Muses ni des trois Grâces.

Sa méthode est la bonne. Laissons l'autre, l'américaine, aux esbrouffeurs et à la plèbe des gens pressés. Celle du roi Ferdinand, la méthode.... comment l'appeler, en somme ?... Bah ! ne la nommons pas — mais suivons-la.

AUTRE PRINCE

(Ecrit en mars 1910).

M. Aristide Briand....

Mais, pardon, ne prenez point, s'il vous plaît, un air sentencieux ou chagrin. M. Aristide Briand est, j'en conviens, président du Conseil. Je l'avoue encore, il gouverne la France. Et cependant, on peut parler de lui sans verser dans la politique. Cet homme est en train de charmer le pays, selon le joli vieux sens du mot « charmer ». Constater cela, c'est faire œuvre de romancier, c'est presque raconter une histoire d'amour. Vous voyez qu'on peut sourire. Il n'est pas question d'un ministre, il ne s'agit que d'un séducteur : c'est bien plus sérieux, mais c'est beaucoup moins grave.

Il faut avouer que le cas de M. Briand est singulier. Si les Français avaient le triste privilège d'être logiques, il n'y a point d'homme d'Etat dont le nom dût éveiller plus de cris d'horreur, tant à droite qu'à gauche.

Eh ! sans doute, récapitulons....

Tout d'abord, l'on dit que ce grand personnage fut ardent socialiste, et qui sait ! peut-être pis encore, anarchiste ou révolutionnaire en sa folle jeunesse. Or, le voilà ministre aujourd'hui, et même chef de ce gouvernement que les saints apôtres de la C. G. T. ne cessent de vouer aux gémonies. Premier crime.

En second lieu, ce fut lui, en somme, et non Waldeck-Rousseau, et non même ce M. Combes, ce fut bien lui qui sépara effectivement l'Eglise de l'Etat. Cette vaste opération eut lieu positivement sous sa main.

Les prophètes discourent et vaticinent, préparent les évènements et se livrent au délire sacré. Mais enfin, c'est le chirurgien qui, le scalpel aux doigts, taille à son gré dans la chair vive. Par conséquent, toute qu'il y a en France de clérical et d'attaché aux traditions religieuses du pays, devrait réclamer chaque matin la peau de M. Briand pour ce deuxième forfait.

Ce n'est pas tout. Les milices des partis offensés étaient prêtes, les tenants de la tradition allaient combattre efficacement, l'Eglise blessée s'apprêtait à tenir un rôle magnifique non moins qu'excellent de victime traquée. Et voici encore que M. Briand refuse de marcher, révérence parler. « Non, répète-t-il sans se lasser, non, nous ne persécuterons pas. Nous sommes résignés, hélas ! aux sévices inévitables, mais nous ne serons pas les bourreaux impatients que vous

attendez.... » C'est vexant, on en conviendra, cette attitude du monsieur qui ne veut pas jouer ! Elle a de quoi fâcher le plus débonnaire.

Enfin, à la Chambre, que de déceptions ne cesse de réserver aux agités de tous les partis cet empêcheur de se gourmer en rond !... Va-t-on se battre en effet, s'écharper, tout brouiller, tout casser ? Bon, voici la voix mélodieuse de M. le Premier qui s'élève : et en un discours plein de tact, d'intelligence et de dignité, il apaise chacun, réconcilie l'Assemblée, règle le conflit et conclut le débat. Plus d'eau trouble, plus rien à pêcher... Tout récemment encore, à propos du joyeux Duez, les fauves s'apprêtaient à dévorer M. Millerand, comme à boire le sang de M. Barthou ; mais Orphée parut, et une fois encore enchanta les bêtes féroces. Il n'est pas jusqu'au Léviathan, nous avons nommé M. Jaurès, que ne détourne ce chant de sirène. Si cela continue, les députés ne pourront plus se disputer, même plus s'injurier au Palais-Bourbon. Ils n'auront dorénavant plus rien à faire. Ils seront forcés de travailler.

Eh bien ! n'en est-ce point assez pour soulever tout un pays que l'on croit si ombrageux, si délicat devant la moindre domination, et si turbulent ?

Et cependant, évoquez au contraire le souvenir de M. Briand devant un farouche révolutionnaire : évidemment, celui-ci froncera d'abord les sourcils, par discipline et pour obéir au *Manuel du Parfait Misan-*

thrope, qui est, comme vous le savez, le catéchisme de la C. G. T. Néanmoins, s'il fait beau, s'il n'y a pas de patron en vue et si le vermouth grenadine est bien frais, vous verrez qu'un sourire fugitif attendri finira par passer à travers sa barbe terrible.

Et cependant encore, les plus purs conservateurs eux-mêmes auront beau s'en défendre, ils éprouvent tous un faible inavoué pour M. Briand. Qu'ils ne viennent pas le nier : j'en ai pincé plus d'un en flagrant délit de tendresse secrète pour cet homme d'Etat si courtois, si difficile à combattre, et d'une conduite politique manifestement élégante. Ils s'en tirent avec des « Grande habileté, intelligence supérieure, beaucoup de tenue.... » Mais ils l'aiment, ils l'aiment ! Ils auraient presque une aventure, ils tromperaient leur parti légitime.... Attention, messieurs !

Quant aux hommes d'Eglise... Passons. Il faudrait l'ombre d'un confessionnal. Je ne puis croire cependant qu'un évêque ne se sente moins éloigné des façons polies que des manières d'estaminet. Croyez que Leurs Grandeurs éprouvent la différence. C'est qu'elle est sensible....

Quittons-nous le monde politique ? Descendons-nous au boulevard, allons-nous au théâtre, chez les gens de lettres, dans les journaux, dans les salons ?

Au boulevard ? Qui blague-t-on ? Toujours les mêmes : M. Fallières, M. Pelletan. Qui n'aime-t-on guère ? M. Jaurès. Qui n'aime-t-on pas ? M. Combes.

Mais voit-on traîner de haineuses caricatures contre M. Briand ? Presque jamais, remarquez-le.

Au théâtre, une tradition rapporte que le ministre n'y est point haï, et que même.... N'insistons pas. De fait, on l'a vu aux premières ; nombre d'auteurs sont ses amis. Il y a bon renom et tout profit, pour un homme d'importance, à ne pas mépriser les Muses.

Dans les journaux ? Lisez les polémiques, voyez le ton, faites-en jouer les nuances, et rappelez-vous comment on discutait avec M. Clémenceau, par exemple, ou avec M. Briand lui-même, il y a cinq ou six ans.

Dans les salons ? Oh ! ici, la position du ministre est excellente : il sert de prétexte aux hommes, et parfois même aux femmes, pour prendre un air fin. On murmure : « Briand ?... Ah ! celui-là.... » Et l'on plisse les yeux d'une manière entendue et maligne ; ce qui revient, n'est-ce pas, à laisser comprendre : « M. Un Tel, ou Mme X... sont des intelligences éminentes et des esprits déliés. Rien ne leur échappe, pas même les plus subtiles intentions d'un personnage politique aussi compliqué que M. Briand.... » Succès durable que celui-là, monsieur le ministre !

Ajoutons enfin que, la réputation de grande séduction qui s'attache à M. Briand se trouvant aujourd'hui bien établie en tous lieux, il n'est désormais à Paris de restaurant, de fumoir ni de salle à manger, où quelque causeur n'entreprenne d'expliquer ingé-

nieusement les raisons de ce charme ; cet agréable thème fournit, au choix, soit une conversation de dîner, soit une chronique de journal, ainsi que d'ailleurs on peut ici même s'en rendre compte....

Le cas, on en conviendra, est curieux et amusant. Voilà donc toute une nation séduite !... Un penseur pourrait méditer assez sur un tel sujet, l'affaire en vaut peut-être bien la peine. L'histoire en somme se fait tous les jours petit à petit : les peuples nerveux, comme le nôtre, subissent volontiers les influences, pourvu qu'elles ne s'imposent pas brutalement et qu'elles n'aient point de nom. Athènes et Florence furent ainsi jadis. Ce rapprochement ne choquera personne.

Mais ne nous mettons point nous-mêmes à penser. Observons seulement : il y a un homme politique qui nous a jeté un sort, voilà. Comment cela peut-il être possible en 1910, et en France ? Il y aurait donc en réalité des personnages vraiment séduisants pour la foule, en dehors des ténors illustres ?

Bah ! admettons un tel personnage, supposons-le, imaginons-le, rêvons-le, cela nous fera toujours passer deux minutes.... Il n'aurait pas de ventre, d'abord, ce charmeur, il ne serait pas commun, c'est indispensable. Tout en s'adonnant aux plus sombres travaux parlementaires, si vous voulez, il aurait néanmoins le goût de passe-temps moins sévères, et plus attiques. Les dames ne le tiendraient pas pour ennemi. Il ferait

entendre un joli son de voix, et témoignerait d'une faconde souple, adroite, aisée, qui ne craindrait ni la bonhomie du citoyen, ni la dignité du ministre, ni la courtoisie du diplomate, n l'entêtement discret de l'homme résolu. Il aurait compris qu'on ne nous mâte point, mais qu'il faut nous plaire : il y fût parvenu à miracle. Et aussi bien, il serait heureux, il aurait la veine....

Resterait maintenant à savoir si ces traits conviennent réellement à M. Aristide Briand, car, à l'exemple de tant d'autres qui en parlent, je ne le connais nullement. Je ne l'ai pas entendu à la tribune. Je ne l'ai même jamais vu.

RENÉ BOYLESVE

Avril 1908.

Rien de plus miraculeux que la renommée d'un romancier. Celle d'un homme de théâtre s'explique facilement. S'il a construit une bonne pièce, chacun a couru pour l'entendre, la presse a pleuré d'enthousiasme, mille incidents heureux se sont produits, tels que brouilles sensationnelles, accommodements publics, procès, intrigues, interviews, rectifications, injures, exploits d'huissiers, envois de témoins, coups d'épée et détonations d'armes à feu, que sais-je enfin !... Après cette émotion folle et pour peu qu'un succès l'ait suivie, un dramaturge est populaire.

Mais la notoriété d'un romancier ?... Cinq ou six mille personnes, peut-être, auront parcouru son livre, ses livres. Les lettrés seuls auront senti son mérite, compris son art, souri sans faute aux jolis endroits, frémi ou pleuré s'il le fallait, approuvé comme il convenait. Les autres, les innombrables

autres qui ne sont point des dilettantes — ah ! que leur parlez-vous de lire de la prose, ou des vers, ou quoi que ce soit ! Ils n'ont pas le temps. Et puis, si l'on devait s'occuper des rêvasseries littéraires, maintenant ! C'est bien assez du théâtre. Mais le théâtre, au moins, vous fait passer une soirée : tandis qu'un livre, un bouquin...

Et cependant, ô prodige, un beau matin, voici qu'un Maurice Barrès, par exemple, ou qu'un Henri de Régnier se trouvent brusquement illustres dans Paris. Tout le monde les nomme et prétend les connaître. Leur prestige est indiscutable, leur autorité indiscutée, leur portrait figure partout, on leur demande de présider toutes sortes de choses, on les tient pour princes des lettres. Comment cela s'est-il fait ? On ne sait trop. C'est une graine qui a germé peu à peu, puis grandi en un instant, et aussitôt fleuri. Pareil phénomène a lieu en ce moment même, semble-t-il, en ce qui touche René Boylesve, écrivain français.

Il y a, certes, longtemps qu'on le cite et qu'on le loue, et que beaucoup l'admirent. Depuis l'époque déjà lointaine du *Parfum des Iles Borromées*, un tel conteur n'est plus à présenter au public. Mais son plus récent ouvrage, *Mon amour*, s'est élevé, d'un coup d'aile, bien au-dessus de ce qui se publie communément. Dans notre monde des belles-lettres, René Boylesve fait très haute figure aujourd'hui. Il a

grand air. Sa réputation est en fleur. On voudrait essayer de dire comment, pourquoi, d'où cela vient.

Tâche difficile ! — et presque impossible même, si l'on songe aux deux qualités dominantes qui rendent si pénétrant, si poignant quelquefois, si élégant toujours, le talent de cet écrivain : car ce ne sont rien moins, en effet, que le goût et la discrétion. Eh bien ! allez donc expliquer le goût, « ce sens vif, délicat, mobile, disait Sainte-Beuve, qui à chaque point, remet tout en question » ! Osez donc décréter : « Voyez, ceci est discret, qui autrement conté se fût trouvé gauche, vulgaire et choquant ! » Et me croira-t-on même, si j'écris : « Après plusieurs ouvrages où l'on voit si délicieusement le chemin

Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie

René Boylesve vient de faire un poème d'amour. Son roman, ce n'est en effet que l'histoire toute unie d'un homme qui, peu à peu, aime une femme, puis en est aimé, puis la voit s'en aller. Mais le livre frémit, palpite, saigne, sanglote, frissonne ; le feuillet tremble sous le doigt. Or, c'est sans vocifération, sans une seule phrase déclamatoire ni violente, sans bras au ciel ni pâmoisons grossières, sans rien de vulgaire enfin, ni de puéril, que par un vrai miracle d'art, l'auteur nous emporte et nous grise ainsi. Une tendresse presque sauvage, une volupté irrésistible, une douleur immense, tout cela jaillit d'entre les lignes !

Discrétion délirante! Pudeur passionnée!.....» Hélas! on ne peut fixer toutes les nuances de la beauté : les plus rares s'enfuient dès qu'on veut les peindre.

Il vaudrait mieux connaître l'écrivain, se glisser chez lui, le surprendre, user pour cela de ruse, car il est distant et secret. On dit qu'on le rencontre en certains salons : il se peut. Mais il ne flâne guère, lui, sur la place publique. Ne le joint pas qui veut. Allons donc le poursuivre au logis. C'est d'ailleurs un joli voyage : il habite fort loin vers Auteuil, dans une voie si solitaire qu'on s'y croirait au fond d'une province. La rue fuit le long d'un grand mur où coulent des flots de lierre, et que frôlent les branches d'un jardin. On rêve que c'est une terrasse : un bel enfant viendra tout à l'heure s'y pencher à la balustrade... Celui qui sut nous rendre les séductions intimes de son calme pays natal, la petite vie ardente de quelques âmes tourangelles et les vieilles toquées en bonnets de dentelles, devait bien loger là.

Mais entrons... Voici le cabinet de travail : tout y est net, ordonné, très soigné, raffiné même, d'une harmonie parfaite pour les yeux ; les tons se caressent, les meubles, à l'unisson, font corps avec la pièce. Ça et là une vue rapportée d'Italie, un coin de Versailles, un petit bas-relief de Naples voluptueusement mélancolique, une belle nudité du Corrège. Par la fenêtre, on aperçoit des arbres qui se balancent : nous sommes chez celui qui chanta les lacs langoureux de la Lom-

bardie, la Toscane aux monts ciselés, et les leçons d'amour que donnent aux plus étourdis les parcs silencieux et mystérieux. Au mur, un saisissant portrait par Lévy-Dhurmer nous montre un visage qu'anime on ne sait quelle expression mi-pensive, mi-narquoise, d'une gravité qui tourne tout doucement à la moquerie : c'est l'observateur exquis et savoureux du *Bel Avenir*. Et si l'on s'approche de la table, on y entreverra des feuillets couverts de cette écriture étrangement régulière, minuscule, droite et appuyée, qui caractérise les obstinés. Or, n'est-il pas d'un entêtement sans pareil, le patient et minutieux travailleur qui, infatigablement, depuis douze ans, fait ainsi succéder roman sur roman, progrès nouveau sur progrès acquis ?

Tenons-nous-en là, toutefois. N'interrogeons point René Boylesve sur lui-même, il se tairait. Voudrait-il donc se donner en spectacle, comme certains baladins de notre métier ? Non pas ! Gardez-vous néanmoins, de penser que ce soit nonchalance de sa part, ou surtout froideur. Au contraire, il éprouve souvent, je le sais, de furieux sursauts de mépris ou de haine, et, ne fût le dédain, ne fût la réserve qu'il s'impose, ne fût son atticisme, enfin, René Boylesve serait sans doute le plus violent des pamphlétaires. Il nous crierait peut-être : « Mais oui, je le confesse, les bohèmes, les pédants et les cabotins qui encombrent la littérature me causent un dégoût infini ! J'exècre ces hurleurs et

ces rhéteurs de carrefour qu'on nous donne pour des héros, pour des poètes. L'ignoble sensiblerie, la pleurnicherie éperdue, la basse frénésie de certains et de certaines m'offensent. Et j'ai voulu montrer, dans *Mon Amour*, qu'il n'était pas besoin de 400 pages compactes, ni de pathologie, ni de déballages d'armoires, ni de crises hystériques devant des paysages ou des jardins, ni d'éloquence triviale enfin pour écrire : Je vous aime.... »

Mais non, notre homme ne soufflera mot. Il reprendra sa plume, et sa besogne, simplement.

On lit dans Ovide un très charmant passage. Le poète nous dépeint Ulysse qui va parler devant les Grecs assemblés : « Alors, dit-il, le fils de Laerte s'avance à son tour. Il se tient muet quelques instants, les yeux baissés vers le sol, puis relève ses paupières, et parle enfin : et son discours n'est ni sans noblesse ni sans grâce. »

Ainsi d'un bon écrivain. Vient-il d'achever un livre, fût-ce même un chef-d'œuvre, qu'il se recueille un peu, demeure quelque temps les yeux baissés, puis les relève, et de nouveau se remet au travail : et ni la noblesse ni la grâce ne manquent à son œuvre.

DEUX CROIX

Janvier 1910.

Il est parmi les gens de lettres une habitude, et presque une tradition, qui les contraint annuellement à deux inévitables explosions de mauvaise humeur. Ou plutôt non, et soyons précis : il ne s'agit point ici de mauvaise humeur, ce qui serait de fort mauvais ton, mais plutôt d'une crise de désintéressement poli et un peu écœuré. Ces messieurs laissent leurs cœurs se remplir d'amertume, comme leurs esprits distiller l'ironie, et non certes une blague à la bonne franquette, mais s'il vous plaît l'ironie la plus pincée, la plus habillée, une ironie de gala. Et ces deux accès d'hypocondrie se produisent vers le 1er janvier et au mois de juillet, lorsqu'on distribue enfin les croix de l'Instruction publique.

Les quelques cerveaux qui aiment la fantaisie regretteront cette habitude, et même cette tradition. C'est ennuyeux de pester à date fixe. Il est doux de se

mettre en colère, toutefois à son heure, et surtout à propos de peu. Néanmoins l'on ne saurait nier que les deux promotions annuelles de la Légion d'honneur n'en donnent très régulièrement sujet aux écrivains. Ce n'est point d'autre part une vétille qui les fâche, lorsqu'ils voient l'approbation publique de l'Etat tomber sur des béotiens, ainsi qu'il arrive, ou sur Tabarin, sinon Scapin lui-même, comme il est si fréquent. Tout s'explique dans les bureaux, je l'entends bien. Cependant un bon citoyen doit s'attrister quand un ministre et une institution séculaire ne semblent plus inspirés par la raison toute nue. Et si ce bon citoyen est doué d'un tempérament vif, il ne s'attriste pas seulement, il se courrouce. Cela est salutaire et tout naturel.

Aussi ne doit-on pas craindre de témoigner par exception d'une très grande, et très sincère, et très profonde allégresse à l'occasion de cette promotion du nouvel an 1910. Le cas est trop rare en effet : sur deux écrivains nouvellement parés du ruban rouge, voilà donc que les délicats ne peuvent cette fois faire aucune critique. Et bien loin de là, ils se réjouissent, au contraire, et jugent seulement que l'on a bien tardé à leur offrir cette compensation, à savoir de décorer Jean Richepin et Pierre Louÿs, pour tant de grimauds dont la boutonnière a rougi, depuis qu'il y a des députés, et qui dînent en ville.

En ce qui concerne Jean Richepin, la joie des vrais et purs lettrés ne va même pas sans quelque attendrissement. On se rappelle la belle et si touchante coutume guerrière qui veut qu'aux généraux de division, aux généralissimes, aux héros augustes et déjà chargés par ailleurs de chamarrures, de cordons, de plaques et de crachats, l'on décerne comme un honneur suprême la modeste et simple médaille militaire, la décoration des adjudants et des sergents-majors. Il y a là, n'est-ce pas, quelque chose de joli, d'élégant, presque « guerre en dentelles ». C'est un geste qui a du panache. On voit Louis le Bienaimé disant au maréchal de Saxe : « Monsieur le Maréchal, je ne sais plus quoi vous donner, sinon Versailles que j'habite, ou le trône que je me réserve. Vos drapeaux sont à Notre-Dame, vous avez les grands-cordons de tous mes ordres. Voulez-vous le chevron de Fanfan la Tulipe ? »

Quand le merveilleux forgeron de phrases, quand le jongleur de rimes, quand le magnifique et nombreux orateur, quand l'excellent humaniste Jean Richepin entra naguère à l'Académie, nul n'en fut surpris. C'était tout simple : il manquait à cette assemblée. Nous applaudîmes : et nous nous fussions récriés, incrédules, si l'on nous eût dit que ce poète depuis longtemps fameux n'était point décoré. J'imagine que Jean Richepin a dû permettre en souriant que l'on réparât en 1910, enfin, cette omission absurde

Et comme il sait l'admiration profonde que nous cause son beau talent et l'affectueuse déférence que nous commande sa personne, il souffrira bien que nous souhaitions, en souriant un peu aussi, et révérence parler, de le voir refuser, l'année prochaine, la médaille de sauvetage, et dans deux ans les palmes... Rassurons-nous, d'ailleurs : avant deux ans, il aura sa rosette, et ce ne sera que stricte justice.

Pour Pierre Louÿs qui dut naître, lui, après la Commune, y a-t-il une croix mieux méritée, mieux accueillie, et que l'on eût plus attendue que la sienne ? Depuis des années, la gloire charmante de celui qui sema par le monde les *Chansons de Bilitis*, *Aphrodite*, *la Femme et le Pantin*, *Sanguines*, bruit à chaque promotion sur toutes les lèvres. Parmi tous les littérateurs des générations qui l'accompagnent ou le suivent, je ne sache pas qu'il en soit un seul dont il eût été légitime de voir le nom passer avant celui-là sur la « liste rouge ». Une telle bonne nouvelle, seulement trop tardive, doit offenser les barbares : je l'espère du moins. Mais c'est fête parmi les autres, et Pierre Louÿs, écrivain exquis, et mieux encore, parfait et grand écrivain, peut compter ses amis qui, pour l'honneur des lettres françaises, sont légion.

Pierre Louÿs... Vous l'avez tous lu, n'est-il pas vrai ? Vous avez tous écouté la fine, la suave musique de ses phrases discrètes et cadencées, tous respirés les parfums de Callistô et de Tryphéra, de Myrtis et de

Conchita. Mais l'auteur lui-même, vous ne le connaissez pas, vous ne l'avez jamais vu. Il ne figure pas dans les dioramas de Sem et de Roubille, il ne fait point de visites éperdues ça et là. Non, sa vie est studieuse et secrète, et jolie. Il la coule dans sa bibliothèque, parmi ses beaux et innombrables livres. Il s'intéresse fiévreusement, voluptueusement, à de subtils problèmes d'érudition et de bibliophilie. Il sait du grec. Et d'ailleurs, il sait un peu de tout, et notamment plus d'un mystère touchant l'âme obscure et la tendre chair des femmes, que celles-ci aient vécu dans Athènes ou Alexandrie, avant l'erreur galiléenne, ou en Espagne à cette heure même, et voire à Paris, tout près de vous, de nous....

Néanmoins c'est une Bilitis ou une Chrysis qu'il aura le plus diligemment choyées. Il leur donna vraiment la vie, à force de science, d'adresse et d'amour. Et puisque aussi bien nous parlons de Bilitis, il serait coupable d'oublier cette boutade impatiente d'un professeur de rhétorique qui, tolérant mal tout le bruit mené naguère autour des fameuses *Chansons*, s'écria devant ses élèves : « Eh ! messieurs, voilà bien du tapage fait par les journalistes au sujet de quelques vers grecs, et de cette insignifiante Bilitis, que nous avions tous négligée jusqu'ici !.... »

Dans la première églogue de Virgile, le berger Mélibée se plaint en vers harmonieux d'être maltraité par

l'Etat. Notre Pierre Louÿs, grâce à M. Doumergue, ne poussera point de ces mélodieux gémissements, et les ministres de la République l'emportent bien sur César lorsque, loin de persécuter le plus impeccable de nos « magiciens ès lettres », ils l'honorent au contraire et lui rendent l'hommage qui convient.

Ils savent en effet qu'avec Anatole France, Maurice Barrès ou Jules Renard, Pierre Louÿs est l'un des plus miraculeux ouvriers en langage français dont nous puissions nous enorgueillir aujourd'hui. Et même écrit-il une langue plus pure encore, si peut-être elle a moins d'éclat. Ils savent que nul mieux que lui ne s'entend à choisir, sans qu'il y paraisse, l'épithète exacte entre toutes, à user avec un goût raffiné des ressources infinies de notre syntaxe, à filer une anecdote, à composer une nouvelle, à tourner un article, à faire chatoyer un plus long récit...

Ils savent tout cela, aujourd'hui, les ministres. Mais il y a belle lurette que nous ne l'ignorons pas, nous autres : et c'est au lendemain même d'*Aphrodite* qu'à défaut du ruban rouge, nous avons du moins cueilli pour Pierre Louÿs

Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.

JULES RENARD EST MORT

23 mai 1910.

Le grand écrivain Jules Renard est mort.

Je ne puis songer à écrire une étude sur le talent de Jules Renard, ni même à esquisser son portrait. Le temps me fait défaut. La place me manque également. Bien des pages seraient nécessaires pour essayer seulement de fixer quelques traits de cette inoubliable figure. Et puis, il me faut bien le dire, je n'en ai pas le courage. Cette mort me fait trop de peine. Le crayon me tremblerait dans la main. On ne va lire ici que quelques mots, quelques souvenirs. Ceux qui ont connu Jules Renard, ceux qui ont eu l'honneur de mériter son amitié, comprendront bien que l'on n'a pas les idées nettes, au lendemain de sa mort, et qu'au moment de composer un article sur un tel sujet, le cœur se serre et les yeux se détournent.

Je serais bien surpris si, dans toutes les chroniques consacrées dorénavant à la mémoire de Jules Renard,

du moins par ceux qui l'ont approché, la note dominante n'était pas le respect. Un tel homme, en effet, eut de quoi étonner, déconcerter, et peut-être humilier quiconque vit dans ce Paris charmant et facile, quiconque est mêlé à notre monde littéraire où les mœurs sont aimables et souriantes, où l'on se prête pour un souper, où l'on se loue à bail pour un prix, où l'on s'oublie pour un fauteuil, et où l'on se dérange pour une croix.

Quel est celui d'entre nous qui, un jour, après avoir jeté sa signature au bas d'un papier quelconque, fabriqué tant bien que mal, n'a point cependant plié son ouvrage et ne l'a mis sous enveloppe en murmurant : « Bah ! tant pis ! Si le journal n'en est pas content, il le dira. Je me rattraperai la prochaine fois. Touchons toujours l'argent... Et si le public n'achète pas mon bouquin, eh bien ! j'en ferai d'autres. Ne nous frappons pas. » Quel est l'auteur dramatique qui, çà et là, n'a laissé aller son dialogue, si faible l'eût-il jugé ? Existe-t-il un écrivain, dramaturge ou romancier, critique ou historien, chroniqueur ou poète, qui ne puisse se reprocher en toute sa vie une négligence, un bluff, un remplissage, un trompe-l'œil, une cheville, une paresse, une mauvaise excuse ?

Or, il y en eut un, oui, et ce fut Jules Renard. Je ne veux pas prétendre que tout ce qu'il imprima fut parfait. Lui-même, notre pauvre grand ami, eût été très content, très flatté, si on lui eût lancé à la tête

une louange pareille. Il les supportait bien. Mais son œil rond et noir vous eût en même temps percé comme une balle de fusil, et, sans rire, il se fût bien moqué de vous : car son goût littéraire était exquis, et il savait mieux que personne la valeur de la moindre de ses lignes. Mais, du moins, il ne tomba jamais de sa plume une seule page, une seule phrase, un seul mot, auxquels il n'eût longuement songé, dont il n'eût pesé le prix et l'opportunité, ni surtout qui ne fussent l'expression d'une chose vue, rencontrée, sentie, éprouvée, vraie, indiscutablement, irrésistiblement, terriblement ou adorablement vraie. Jules Renard ne fut pas seulement un artiste aux scrupules inouïs, presque maladifs, et peut-être uniques dans toute notre littérature contemporaine. Il fut aussi — quelle merveille ! — un artiste, et mieux encore, il fut un homme *qui n'a jamais menti.*

Je sais, je sais le prestige et l'ensorcellement de l'imagination, du rêve, du chant qui trompe et caresse. Je ne m'avise point de comparer ceci et cela, je ne fais pas de critique littéraire. J'évoque seulement des souvenirs, encore une fois, et crois toujours entendre cette voix inquiète et grave qui nous disait souvent : « Non, ceci n'est pas sincère, ceci est impur. » Venant d'un tel poète qui, de ses doigts délicats, avait su faire vivre les bêtes, frissonner les feuilles, courir la rivière, luire la lune et passer les nuages au ciel, venant de celui qui anima le tendre et farouche Poil

de Carotte, et enferma toute la douleur humaine dans l'âme obscure de Ragotte, un tel jugement ressemblait à un cri de la conscience.

La conscience ! Ah ! c'est ce mot-là dont il faut se servir chaque fois que l'on parlera de Jules Renard. Qu'est-ce que nous en faisons, nous autres, de notre conscience, à travers les couloirs de théâtres et les salons littéraires ? Où la cachons-nous, exigeante et fine qu'elle est devenue chez quiconque a compris un jour la beauté, alors que la vie s'en va si séduisante, si aisée, si jolie, quand les moyens de parvenir nous apparaissent innombrables, et les lâchetés elles-mêmes souvent non dépourvues de grâce ?

Cependant, il y avait Jules Renard. Nous qui étions ses amis, nous allions parfois le trouver dans son très petit cabinet de travail. Il nous y attendait, assis à son bureau, en robe de chambre le plus souvent, une couverture sur les genoux, une calotte de soie sur la tête. Autour de lui régnait une atmosphère de sagesse, de noblesse, de mépris envers les choses méprisables, de dédain pour la niaiserie, d'indifférence pour les sujets qui n'importent ni à l'honnête homme, ni à l'artiste. Une femme admirable se trouvait là, qui l'entourait de soins minutieux, habiles et charmants. C'était comme un autre monde, un autre temps. Jules Renard nous exhortait, par ses conseils et par son propre exemple, à nous tenir au-dessus des petites ambitions médiocres, ou en tout cas loin

d'elles. Il nous disait de bêcher loyalement et obstinément chacun dans notre vigne, en levant seulement la tête pour regarder virer les hirondelles, et voir s'il n'y avait pas trop de pauvres sur la route...

N'en concluez pas que Jules Renard eût pontifié, ni qu'il eût joué les patriarches. Non, il avait seulement l'âme un peu sombre, très rigide et très fière. Mais il avait aussi beaucoup d'esprit, du plus redoutable, ne l'oublions pas. Celui qu'il avait surnommé dans son œuvre Eloi, et qui symbolisait, qui représentait « l'homme de lettres », n'était jamais loin. Or, Eloi mordait au sang, quelquefois. Il fallait prendre bien garde, pour peu que l'on eût dit une sottise, ou commis une page chétive, ou fait un vilain geste. Eloi veillait. Eloi vous regardait de ces yeux fixes et perçants, que la gravure et l'image ont popularisés dans Paris, ces yeux terribles auxquels rien n'échappait. Et gare aux maladroits, gare aux mufles, gare aux esprits mesquins, intéressés ou barbares ! Il ne germait pas que des coquecigrues baroques ou ravissantes sous le crâne légendairement bizarre et bossué d'Eloi. Il y poussait aussi de dures épines, à l'abri desquelles nul ne pouvait se dire.

Mais Eloi, dès le lendemain, s'effaçait devant un Jules Renard affectueux, sensible, presque paternel, qui tremblait à l'idée de peiner qui que ce fût. Ce Renard-là, tout le monde ne l'a pas connu. Il n'était pas toujours accessible. Mais ceux qui l'ont senti pal-

piter et trembler sous l'écorce d'Eloi ne l'oublieront jamais. Et les mots me manquent pour exprimer publiquement tout leur chagrin.

Enfin, ajoutons-le, et proclamons-le bien haut : c'est un poète, et un grand poète que nous avons perdu. Qui donc a mieux que Jules Renard dépeint les moments les plus doux du jour et de la nuit, un lever de soleil, le soir qui naît, une averse sur la rivière, un petit bois, les champs blancs de soleil, le clair de lune ? Vous rappelez-vous sa basse-cour, sa prairie, les oiseaux variés qu'il nous lâcha devant les yeux, son papillon, ses chiens, sa bergerie ?

Ce ne fut point par à peu près, ni en tâtonnant, qu'il a prêté vie à tout cet univers. Il ne lui fallut ni la cadence des strophes, ni tout un magasin d'accessoires. Non pas. Jules Renard était plus difficile. Sans aucune aide, sans éclairage théâtral ni lanterne magique, mais en plein jour, et en n'usant que de petits mots bien simples, il s'approchait des fleurs les plus fragiles ou de la plus insaisissable des alouettes, et il cueillait le parfum de l'une, ou prenait au filet la chanson de l'autre... Et nous recevions cela tout frais de la Nièvre, un beau matin. Il y ajoutait un sourire, quelquefois.

Un jour, ce poète s'est penché sur lui-même : il retrouva dans son enfance des souvenirs encore vivaces et cuisants, et nous eûmes *Poil de Carotte.* Une autre fois, il vit pleurer une vieille paysanne qui

venait de perdre son enfant : et ce fut *Ragotte*. D'autres fois encore, cet hommes des bois nous avait parlé d'amour : c'était au temps du *Plaisir de rompre*, du *Pain de ménage*....

C'est un tel écrivain que la mort a fauché. Son prestige était grand parmi les lettrés, et grand aussi son crédit auprès du public. On lui fera dans la presse de belles funérailles.

Mais ses amis surtout qui connurent mieux encore que son talent, son cœur, tout son cœur, toute son âme ardue et délicieuse, ceux-là le pleurent sincèrement. C'est là sans doute l'enterrement qu'il eût choisi.

UNE LETTRE DE JULES RENARD

Naguère, jadis, et il y a même plus longtemps encore, en 1902 enfin, le hasard m'amena chez un libraire, chez l'un de ceux qui vendent des vieux livres. Le hasard seul, car je crains les vieux livres. Il en sort une poussière redoutable.

Parmi tout un fatras reposait une plaquette, *Crime de village*, signée : Renard, tout court. Qui savait l'existence de ce petit livre, édité le 1er octobre 1888 par la *Grande Correspondance ?* Presque personne, du moins je m'en flattais. Le libraire, en tout cas, n'ignorait point l'auteur.

« — Peuh ! me dit cet excellent homme, emportez ça pour vos 25 sous, c'est de Jules Renard.

— Vous le connaissez ?

— Oui, il a fait l'*Ecornifleur*. Depuis ce temps, il bricole par-ci par-là... »

Mon pauvre grand ami Jules Renard ! il avait « bricolé » en écrivant les *Histoires naturelles*, les *Bucoliques*, *Poil de Carotte*... Que les Muses pardonnent à ce libraire !

J'emportai précieusement *Crime de village*, et l'envoyai chez son auteur, afin qu'il voulut bien y mettre une dédicace. Ce mince ouvrage remontait à l'époque où Jules Renard était un poète de salon ; et il ne parlait jamais sans quelque secrète vanité de cette période de sa vie, durant laquelle il s'accoudait aux cheminées et disait des vers, comme font les duchesses aujourd'hui. Certes, il riait en contant cela, mais tout de même son œil perçant et rond nous observait pour voir si l'on aurait l'effronterie de rire autant que lui.

Jules Renard se trouvait dans sa Nièvre, à Chaumot, quand je fis porter le livre à son logis. Je dus attendre quelques jours, puis reçus un matin mon exemplaire de *Crime de village*, qui portait, griffonnée sur le faux-titre et le feuillet de garde, la lettre suivante. Ce fut au fin fond de Paris, au creux d'une rue sans grâce, que je lus ces lignes pour la première fois. Je viens de les relire, aux champs, par un grand soleil. Il ne me semble pas qu'elles aient vieilli. Rien de ce qu'écrivit Jules Renard ne vieillira sans doute, fût-ce un billet de rien du tout. Voyez plutôt :

24 Mai 1902.

Mon cher ami Marcel Boulenger,

J'arrive de Chaumot. Les Philippe vont bien, mais Mme Philippe m'a paru un peu plus vaniteuse. Elle

dit : « Moi, moi », elle aussi, comme un homme de lettres, et après s'être régalée de la cuisine de Marinette, elle a dit : « Ce n'est pas difficile de faire de la bonne cuisine, quand on a ce qu'il faut. »

Il a plu tout le temps. On n'a pas vu le soleil, mais les boutons d'or semblaient du soleil semé sur l'herbe. Les éperviers cherchaient des œufs de perdrix. De ma fenêtre, j'en voyais un s'arrêter au-dessus d'un champ et palpiter en l'air, comme une paupière qui a pris un moucheron. Un soir, j'ai reconnu l'ennui : je ne m'étais pas ennuyé depuis mon volontariat. A côté de cette espèce d'ennui, la mort ne peut être qu'une joie. Ni la cave, ni la prison ne donneraient une idée de cet ennui.

Ça n'a pas duré. Philippe est venu me prévenir que notre vache était malade. Il voulait dire qu'elle allait faire un veau. Quand je suis arrivé, elle *tapinait* rageusement du pied sa litière. Vous nous voyez dans l'écurie : une lanterne sur un fond de tonneau, moi, assis dans une brouette, Philippe couché dans la paille, et surveillant, comme la mouche de *Daisy* (car ça gêne la bête, qu'on se montre) les coliques de la vache. Chaque fois qu'elle faisait une ordure, elle croyait que c'était son veau et voulait le manger.

Je vous tiens quitte du reste, mais il faudra qu'un jour je vous fasse voir ça. La première fois qu'une vache fait un veau, il peut arriver qu'elle en ait peur, et que toute une journée elle *breuille* d'effroi.

Le lendemain, séance du conseil municipal. J'ai fait un petit discours. J'ai parlé de justice et de bonté. Tant qu'on parle, on ne voit pas les figures de ceux qui écoutent. Les mots font comme un rideau de feuillage, mais mon petit discours fini, le feuillage écarté,

j'ai vu que les visages étaient *frappés de stupeur.*

Dehors, j'ai causé avec le cantonnier. C'est un pauvre garçon qui doit d'être cantonnier à mon père. Tout de suite il a parlé élections, et comme c'est Jaluzot qui est sorti, le petit cantonnier m'a dit pour me consoler : « Allez, le monde est plus bête qu'on ne croit ! » Rentré à Paris, je trouve sur ma table des livres, *Claudine en ménage, le Surmâle.* Voilà des titres ! C'est de la littérature pour distraire le ventre. Pendant qu'on lit, les pieds ne cessent de remuer. Claudine déborde de talent. Si les hypocrites ne se fâchent pas, le *Mercure* va faire fortune. L'honnête homme n'a qu'à se taire. Ces livres-là l'intimident. Il se sent un peu niais. D'ailleurs, à la fin de ces histoires, toutes les fripouilles, tous les cochons, vont passer quelques mois à la campagne. C'est la mode ; ô nature, beaux arbres, etc., etc. Et si ça se vend, l'auteur les rejoint.

Je suis déjà vieux, je n'ai pas fait de bêtises remarquables. Le cœur ballotte, quand la poche des remords est vide. Vous êtes jeune, faites-en quelques-unes, vous me direz ensuite si c'est drôle.

Votre

JULES RENARD.

Ceux qui prétendent que le télégraphe et le téléphone ont entièrement tué l'art épistolaire, n'avaient pas l'affectueux plaisir ni le grand honneur littéraire de compter parmi les amis de Jules Renard.

Je conserve beaucoup de lettres du « cousin Renard », analogues à celle-là. D'autres en possèdent aussi. Nous devrions les réunir. Cela ferait un joli livre.

TABLE DES MATIÈRES

A mon bel East Coast V

OPINIONS CHOISIES

Les lys, les roses et le fumier 3
Billet à Clitandre 10
La douleur publique 16
A propos de bigotes 22
Souvenirs de collège 27
Une façon d'écrire l'histoire 38
La vie heureuse 45
Les gros mots 51
La prose exquise 58
Journalistes 66
La Sorbonne et la crise du français 79
A quoi pourrait servir une Académie de journalistes 86
Les vrais poètes 97
Pas tant d'embarras 103
I. L'Imparfait du subjonctif (par Tristan Bernard) 108
II. L'Imparfait dans le subjonctif 113
Nos belles amies 118

Nos héros..... 125
Les défauts de luxe..... 131
Du serin..... 137
Lettre à ma cousine sur les spectacles..... 139
Lettre à un délicat pour lui recommander un livre 146
Où ce fut..... 152
La dixième Muse..... 159

LES FACHEUX

La S. P. A..... 167
Les espérantistes..... 174
Lettre à Mgr Baudrillart, candidat à l'Académie. 180
Les derniers bohêmes..... 192
Vous en ferez !..... 198

NOTES DE VOYAGE

Le campanile..... 205
Le phare au milieu des champs..... 212
La principauté de Belle-Isle..... 219
En revenant de la Plaza..... 224
Lèse-patrie..... 231
A cheval, monsieur..... 238

DES PRINCES

Pensées d'automne..... 247
Un maître d'équipage..... 253
Les deux méthodes..... 259
Autre prince..... 266
René Boylesve..... 273
Deux croix..... 279
Jules Renard est mort..... 285
Une lettre de Jules Renard..... 292

PUBLICATIONS

DE LA

LIBRAIRIE DORBON-AINÉ

Publications de la Librairie DORBON-AINÉ

53 ter, Quai des Grands-Augustins, PARIS (VIe)

MARCEL BOULENGER

Nos Élégances.

Un volume in-8 tiré à 500 exemplaires numérotés.... . 7 50

Mes Relations.

Un volume in-18 (sous presse).

JACQUES BOULENGER

Ondine Valmore.

Avec la reproduction d'une miniature représentant la fille de la célèbre poétesse Marceline Desbordes-Valmore.

Un volume in-8 tiré à 500 exemplaires numérotés, à ... 7 50

RENÉ BOYLESVE

La Poudre aux yeux.

Grenouilleau. Le Gardien de Chantiers. Ce bon Monsieur. L'individu.

Un volume in-4 tiré à 500 exemplaires numérotés, à.. 10 »

EDMOND JALOUX

Le Boudoir de Proserpine.

Un volume in-8 carré, tiré à petit nombre..... 5 »
Il a été tiré 9 exemplaires sur papier du Japon, à... 18 »

FRANCIS DE MIOMANDRE

Figures d'Hier et d'Aujourd'hui.

Un volume in-8 carré, tiré à petit nombre..... 5 »
Il a été tiré 12 exemplaires sur papier du Japon, à.. 18 »

Gazelle (Mémoires d'une Tortue).

Un volume in-8 tiré à 480 exemplaires numérotés, à... 7 50
et à 20 exemplaires sur Japon à ..... 18 »

FRANÇOIS DE CUREL

Le Solitaire de la Lune.

Un volume in-4, précédé d'un frontispice d'Armand Rassenfosse, tiré à 485 exemplaires numérotés, à..... 7 50
et à 15 exemplaires sur papier du Japon, à..... 18 »

NOZIÈRE

Trois Pièces Galantes.

L'Après-midi byzantine. — La Belle et la Bête
Les Sabots de Vénus

Un volume in-8 tiré à 490 exemplaires numérotés, à... 7 50
et à 10 exemplaires sur papier du Japon, à..... 18 »

Au Temps d'Adrien.

Un volume in-8 tiré à 990 exemplaires numérotés à... 5 »
et à 10 exemplaires sur papier du Japon, à..... 18 »

Joconde.

fantaisie en deux actes, d'après le conte de La Fontaine, représentée sur le théâtre particulier du Comte Robert de Clermont-Tonnerre.
Un volume in-8 carré..... 2 »
Il a été tiré 10 exemplaires sur papier du Japon, à..... 8 »

LOUIS THOMAS

L'Esprit de Monsieur de Talleyrand.

Anecdotes et bons mots

Un volume in-8, avec une caricature de Dantan, tiré à 500 exemplaires numérotés, à..... 7 50

Les douze Livres pour Lily.

Un volume in-8 tiré à 495 exemplaires numérotés, à.. 7 50
et 5 exemplaires sur papier du Japon (épuisés).

Le Général de Galliffet.

Un volume in-8 écu, avec portrait..... 5 »

La Promenade à Versailles.

Un volume in-8 avec 15 ornements de Pierre Hepp, tiré à 300 exemplaires numérotés, à..... 3 »
plus 12 sur Japon avec double suite des figures, à.. 10 »

CLAUDE FARRÈRE

Trois Hommes et deux Femmes.

Un vol. petit in-4, tiré à 485 exemplaires numérotés, à.. 10 »
et à 15 exemplaires sur papier du Japon, à..... 24 »

MAURICE BARRÈS

L'Angoisse de Pascal.

Un volume in-4, illustré d'un moulage de la tête de Pascal et d'un fac-simile d'autographe, tiré à 500 exemplaires numérotés, dont 10 sur papier du Japon. *Entièrement épuisé.*

TOLSTOÏ

La Loi de l'Amour et la Loi de la Violence.

(le dernier ouvrage paru du vivant de Tolstoï)

Traduit d'après le manuscrit et publié en français avant l'original russe par E. Halpérine-Kaminski. Précédé d'une lettre de Tolstoï à propos de *La Barricade* de Paul Bourget.
Un vol. in-18 avec portr. inédit et fac-simile d'autographe 3 50
Il a été tiré à 10 exemplaires sur Japon, à..... 12 »

LOYS DELTEIL, expert à l'Hôtel Drouot

Manuel de l'Amateur d'Estampes du XVIIIe siècle.

Un volume grand in-8 de 448 pages sur papier vergé teinté orné de 106 REPRODUCTIONS hors texte sur papier couché teinté des estampes les plus rares du XVIIIe siècle. Broché .... 25 »
Dans un cartonnage spécial avec couverture conservée. 28 »
— Il a été tiré 3 exemplaires sur papier du Japon à... 75 »

Ce manuel, *le seul existant*, contient une histoire de l'estampe de 1701 à 1800, des renseignements techniques sur les différents modes de gravures, la nomenclature et la description de 1819 ESTAMPES EN NOIR ET EN COULEURS (écoles française, anglaise, allemande, flamande et hollandaise, russe, italienne et espagnole), l'indication des copies et contrefaçons, la citation de 795 ARTISTES, peintres et graveurs avec une courte biographie de chacun d'eux, et enfin et surtout 2379 PRIX D'ADJUDICATION des ventes de ces dernières années.

Un chapitre spécial est consacré à la petite estampe documentaire actuellement si recherchée : *ex-libris*, adresses et cartes, vues d'optique, assignats, images populaires.

En résumé, cet ouvrage est indispensable aux marchands et collectionneurs d'estampes, aux antiquaires et libraires et sera certainement la cause d'agréables surprises pour de nombreux possesseurs de vieilles gravures qui en ignorent la valeur.

A. ROBIDA

Les Vieilles Villes du Rhin.

A travers la Suisse, l'Alsace, l'Allemagne et la Hollande

Un volume in-8 jésus de 310 pages, illustré de 211 dessins originaux de l'auteur, d'une eau-forte et d'une aquarelle en couleurs sur la couverture..... 20 »

Il a été tiré en outre : 10 exemplaires sur GRAND PAPIER VÉLIN A LA CUVE avec deux suites de toutes les gravures, sur Japon ancien et sur Chine, et une AQUARELLE ORIGINALE... 200 »

25 exemplaires sur JAPON IMPÉRIAL avec une suite sur Chine de toutes les gravures, à..... 100 »

5 exemplaires sur CHINE, à..... 50 »

Plus : 10 collections d'épreuves d'artistes signées, dont 5 sur Japon ancien à 125 francs, et 5 sur Chine à 100 francs.

Les Vieilles Villes des Flandres.

(Belgique et Flandre française)

Illustré par l'auteur de 155 compositions originales, dont 25 hors texte, et d'une eau-forte.

Un beau vol. gr.in-8, sous couverture illustrée en couleurs 15 »

Cartonné toile avec fers spéciaux spécialement dessinés par l'artiste, tête ou tranches dorées, couverture conservée 20 »

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et adopté par la Commission municipale scolaire des livres de prix.

Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur JAPON IMPÉRIAL contenant une double suite de toutes les compositions, 3 états de l'eau-forte et une AQUARELLE ORIGINALE de A. Robida.. 100 »

100 exemplaires sur PAPIER DE HOLLANDE Van Gelder, contenant une double suite de l'eau-forte et un DESSIN ORIGINAL à la plume de A. Robida..... 50 »

La Nef de Lutèce.

pour tous pérégrins et gentilshomes voyageans es rves dv molvt vieil quartier du Vievlx Paris, inclyte, royalle et joyeuse cité.

Un volume in 4 imprimé en rouge et noir, entièrement dessiné, texte et figures, par Robida. — Tirage spécial à 90 exemplaires sur simili-parchemin, numérotés et signés par l'artiste avec couverture illustrée à l'aquarelle. ..... 12 »

PAUL MARGUERITTE

Nos Trétaux.

Charades de Victor Margueritte. — Pantomimes de Paul Margueritte

Un volume in-8 tiré à 480 exemplaires numérotés, à.. 7 50

et à 20 exemplaires sur Japon ..... 18 »

XAVIER PRIVAS

Petites Vacances.

Chansons, Rondes et Berceuses enfantines
Paroles et musique
avec Jeux sur les Rondes par Francine Lorée-Privas

Un volume in-4 à l'italienne, entièrement illustré en couleurs d'après les aquarelles de P. Guignebault, dans un cartonnage illustré or et couleurs..... 7 50

Il a été tiré en outre 5 exemplaires avec double suite des figures, dont une en noir au trait..... 18 »

Ouvrage adopté par la Commission scolaire des Livres de Prix et honoré de subventions du Conseil Municipal de Paris et des Conseils Généraux de la Seine, de Seine-et-Marne et de l'Ariège.

LA MÉSANGÈRE

Les Petits Mémoires de Paris.

I. **Coulisses de l'Amour.** — II. **Rues et intérieurs.** — III. **Carnet d'un Suiveur** (Paris du Second Empire). — IV. **Petits Métiers Parisiens.** — V. **Les nuits de Paris.** — VI. **Toutes les Bohêmes.**

Collection de 6 petits volumes in-24, illustrée de *24 eaux-fortes originales de Henry Boutet*, de 8 reproductions hors texte, dont 4 en couleurs, d'estampes d'Abraham Bosse, A. de Saint-Aubin, Bouchardon, Traviès, Gavarni, etc., et de nombreux fleurons, en-têtes et culs-de-lampe..... Chaque volume : 2 »

La collection complète dans un étui, brochée..... 12 50
— — — reliée 1/2 chagrin de diverses couleurs, dos plat orné..... 20 »

Il a été tiré 25 exemplaires sur PAPIER DU JAPON avec double suite des eaux-fortes..... La collection des 6 volumes : 60 »

LOUIS LOVIOT

Alice Ozy (1829-1893).

Un volume in-8, avec 4 portraits inédits par Théophile Gautier, Chassériau et Vidal, tiré à 185 exemplaires numerotes, à 7 50 et à 15 exemplaires sur papier du Japon, à..... 18 »

PAUL VERLAINE

Voyage en France par un Français.

Publié d'après le manuscrit inédit avec une préface par L. LOVIOT. Un volume in-12. — Tirage spécial fait pour notre librairie à 10 exemplaires sur Japon..... 25 »

Les Poésies de Choderlos de Laclos.

réunie et annotée par Arthur SYMONS et Louis THOMAS

Un volume in-8 écu imprimé avec les anciens caractères de P. Didot l'aîné, à 300 exemplaires sur papier vélin fort à... 5 »
et 12 exempl. sur pap. de Hollande Van Gelder ancien à.. 12 »

LOUIS LALOY

Claude Debussy.

Un volume petit in-4, avec portrait et autographe musical, tiré à 490 exemplaires numérotés, à..... 10 »
et à 10 exemplaires sur papier du Japon, à..... 24 »

RENÉ MARTINEAU

Emmanuel Chabrier.

Un volume in-18, avec un portrait, une vue et un fac-simile d'autographe..... 3 »

Th. DE CAUZONS

Histoire de la Magie et de la Sorcellerie en France.

I. Les sorciers d'autrefois. Le sabbat. La guerre aux sorciers.

II. Poursuite et châtiment de la Magie jusqu'à la Réforme protestante. Le Procès des Templiers. Mission et procès de Jeanne d'Arc.

III. La Sorcellerie, de la Réforme à la Révolution française. La Franc-Maçonnerie. Mesmer, Cagliostro et le magnétisme.

3 forts volumes in-8, d'ensemble 1544 pages, à 5 francs chaque.
Il a été tiré quelques exemplaires sur Japon à 12 francs le volume.

J. BŒHME

Clef ou explication des divers points et termes principaux

employés par JACOB BŒHME dans ses ouvrages. Réimpression de l'édition rarissime de 1826. Un volume in-8 écu sur papier vergé de Hollande..... 5 »

Catalogue annoté

à prix marqués d'une BIBLIOTHÈQUE OCCULTE comprenant environ 1800 ouvrages sur la Sorcellerie, l'Alchimie, le Magnétisme, la Cabbale, la Franc-Maçonnerie, les Sociétés secrètes, etc. 2 »

L. Cl. de SAINT-MARTIN (le Philosophe Inconnu)

Tableau Naturel

des Rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8° de XII-324 pp. avec préface de Papus... 6 »

Dr FRIEDRICHS

La Franc-Maçonnerie en Russie et en Pologne.

Un volume petit in-8, de 71 pages..... 2 »

MARCUS DE VÈZE

La Transmutation des Métaux.

L'or alchimique, l'argentaurum ; divers procédés de fabrication avec lettres et documents à l'appui

Une brochure in-12..... 2 »

FRANZ HELLENS

Les Hors-le-Vent.

Au Sommet de la Dune. La cuisine des Fous. Les Soirs de Gand. Salle d'attente. La veille de l'enterrement. Hors-le-Vent.

Un volume in-12..... 3 50

J. COSSARD

Le Premier Traité français de Sténographie.

Méthode pour écrire aussi vite qu'on parle

Réimpression fac-simile de l'édition de 1651, avec un avant-propos de R. Havette. — Un volume in-16 tiré à 200 exemplaires..... 3 50

LESACHER et MARÉCHAL

Nouvelle Botanique médicale.

comprenant les plantes des jardins et des champs susceptibles d'être employées dans l'art de guérir, de leurs vertus et de leurs dangers d'après les auteurs anciens et modernes, de leurs noms savants latins et français, de leurs noms vulgaires, etc.

Ouvrage luxueusement édité, accompagné de **200 planches en couleurs** hors texte, 4 vol. gr. in-8, cart. toile anglaise. 24 »

R. HAVETTE

Bibliographie de la Sténographie.

Un volume gr. in-8, avec 20 planches hors texte de portraits, ex-libris, reproductions de titres d'ouvrages et d'alphabets sténographiques et autres documents..... 7 50

MIARKO

L'A. B. C. d'Art.

Croquis d'animaux et lettres ornées

Un album grand in-4 de 24 planches en couleurs sur bristol fort, dans un carton illustré en couleurs..... 12 »

L. PETIOT
percepteur des Contributions directes

Projet d'impôt global et progressif sur le revenu.

applicable aux budgets de l'Etat, des communes et des départements.

Un volume in-8 jésus avec des tableaux..... 2 50

PAUL DROUOT

Sous le vocable du Chêne.

Poésies. Un volume in-18 ..... 3 50

MARCEL PROUILLE et Ch. MOULIÉ

Les Poésies de Makoko Kangourou.

Brochure in-8 écu avec un frontispice de Guy Tollac.. 1 50

ÉMILE HENRIOT

Petite Suite italienne.

Recueil de Poésies

Un volume petit in-8 tiré à 300 exemplaire, à..... 3 »
plus 5 Chine à 10 fr., 9 Japon à 12 fr., et 11 Hollande à 8 »

THÉO HANNON

Au Clair de la Dune.

Poèmes illustrés de 2 *compositions inédites de Félicien Rops* et de 5 compositions tirées hors texte en différentes teintes de Edgard Chahine, Henry Thomas, F.-M. Melcher, A. Lynen, etc.
Un vol. petit in-12, sous couverture en couleurs de Cassiers 3 50

LOUIS LEMAS

Les Tumultes.

Poésies. Un volume in-12 ..... 2 »

V. TRIMOULIER

Un Missionnaire de 93 : Marc-Antoine Baudot.

député de Saône-et-Loire à la Législative et à la Convention, son rôle politique, ses missions, ses Mémoires ou Notes historiques.

Un volume petit in-8 avec tableau généalogique..... 3 50

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Intérieur et du Conseil Général de l'Allier.

Dr CABANÈS

Le Cabinet secret de l'Histoire.

Nouvelle édition complètement remaniée et illustrée de 24 planches hors texte. 4 Volumes.

Tirage spécial numéroté de format gr. in-8, texte réimposé, fait pour notre librairie à 50 exemplaires sur PAPIER DE HOLLANDE, avec double suite des figures, à ..... 50 »

et à 20 exemplaires sur PAPIER DU JAPON, avec triple suite (sur Chine, Japon et vélin) des figures, à..... 100 »

SACHA GUITRY

Correspondance de Paul Roulier-Davenel.

Illustré par l'auteur de 19 portraits-charges (Anatole France, H. de Régnier, Laurent Tailhade, Tristan Bernard, Jules Lemaitre, Ibsen, H. de Rothschild, Antoine, Lucien et Sacha Guitry, Brasseur, Boisselot, etc). Un vol. in-4 cour. tiré à petit nombre à..... 5 »

Il a été tiré 15 exemplaires sur Japon, à..... 12 »

LÉON VAN NECK

1870-71 illustré.— Campagne franco-allemande.

Préface de PAUL ADAM. Un volume grand in-8, orné d'environ 400 reproductions de pièces documentaires de l'époque : images populaires, tableaux, objets d'art, portraits, illustrations de journaux, etc., à..... 5 »

Vieux Bruxelles illustré.

Un volume in-8 jésus de 320 pages, accompagné de 361 reproductions en simili-gravure des principales estampes anciennes relatives à Bruxelles et son histoire..... 5 »

F CHAMBON

Notes sur Prosper Mérimée.

Un vol. in-8 de 450 pages contenant plus de 150 lettres inédite de Prosper Mérimée (*épuisé*). — Quelques ex. d occasion à 20 »

SAINT-YVES D'ALVEYDRE

Mission de l'Inde en Europe.

Mission de l'Inde en Asie. — La question du Mahatma et sa solution.

Un vol. in-8, avec fac-simile d'autogr. et 2 portr. hors texte 5 »
Il a été tiré quelques exemplaires sur Japon à..... 20 »

Mission des Juifs.

Un fort vol. gr. in-8° de 948-XXIV pp., avec portrait.. 20 »

Mission des Souverains.

Un volume in-8°..... 10 »

Mission des Ouvriers.

Un volume in-8°..... 2 »

La France Vraie.

Mission des Français

Un fort volume in-12 de 542 pp..... 7 50

Les Clefs de l'Orient.

Les Mystères de la Naissance, les Sexes et l'Amour; les Mystères de la Mort, d'après les Clefs de la Cabbale orientale

Un vol. in-8, avec 7 gravures de Burgsthal..... 3 50

Le Mystère du Progrès.

Tragédie héroïque en cinq actes, avec chœurs et ballets. — Un volume in-12..... 5 »

La Théogonie des Patriarches.

Adaptation de l'Archéomètre à une nouvelle traduction de l'Evangile de Saint Jean et du Sépher de Moïse

Jésus : Nouveau Testament. — Moïse : Ancien Testament

Un volume in-4, avec 6 dessins de G. Goulinat..... 10 »

De l'Utilité des Algues marines.

Un volume in-8 ..... 1 50

Souvenir du Jeudi 20 Septembre 1900 et Vœux de Noël 1900-1901.

I. Amrita.— II. Credo.— III. Bénédiction. — IV. L'Etoile des Mages.

Une plaquette pet. in-4, tirée à quelques exemplaires seulement ..... 2 »

Funérailles de Victor Hugo.

Brochure in-4°. — Epuisée. — Quelques exemplaires d'occasion, à ..... 2 »

Jeanne d'Arc victorieuse.

Un volume in-8° ..... 5 »

Notes sur la Tradition cabalistique.

Une brochure in-12 ..... 4 »

Le Poëme de la Reine.

Dédié à S. M. la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes, avec l'autorisation exceptionnelle de S. M., après lui avoir été soumis.

Un volume pet. in-8° ..... 2 »

Le même ouvrage, précédé de la traduction en vers anglais, par Lord Lytton. — Un volume pet. in-8° ..... 3 »

Le Centenaire de 1789.

sa conclusion

Brochure in-8°. — Epuisée. — Quelques exemplaires d'occasion, à ..... 2 »

L'Ordre économique dans l'Electorat et dans l'Etat.

Brochure in-4 de 8 pp ..... 1 »

Maternité royale et Mariages royaux.

Danemark — Suède — Angleterre — Grèce — Russie — Hanovre — France.
Une brochure pet. in-8° ..... 1 »

Les États-Généraux du Suffrage Universel.

à commencer par le Grand Collège Economique avec ses cinq Facultés, savoir : Finances, Agriculture, Industrie, Commerce et Main-d'œuvre.

I. Adresse lue et remise à M. le Président de la République et à M. le Président du Conseil.

II. Discours prononcé au Banquet du Syndicat de la Presse économique professionnelle, le 29 juillet 1888.
2 brochures in-8° ..... Chacune : 1 »

L'Empereur Alexandre III.

Epopée Russe

Un volume pet. in-8° 2 50

Dr MAUCHAMP

médecin à Marrakech

La Sorcellerie au Maroc.

Œuvre posthume précédée d'une étude de Jules Bois et accompagnée de photographies prises par l'auteur.
Un volume in-8 (sous presse).

Imprimerie Moderne. — Lons-le-Saunier

PQ 2603 O75A6 19--
Boulenger, Marcel
Opinions choisies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 23 05 14 006 8